L. RENOULT

PROFILS
ET
PAYSAGES

1866

IN SECUNDIS VOLUPTAS. IN ADVERSIS PERFUGIUM
EX SCHÆDIS DOCT. I. D. B.

Nº 1852.
Sup.t

Brève Notice sur Mr Jules Renoult. —

Mr Jules Renoult - est un des plus anciens rédacteurs de la Revue de Toulouse [1855-1868] Il y a débuté en 1855, par une délicieuse épître en vers, "La Paix du foyer." Tout le souvenir n'en point effacé. Voyageur de commerce M. Renoult avait fait de sa vie deux parts, une pour les affaires, l'autre pour les lettres, et paraît alors plusieurs mois de l'année à Toulouse. Esprit charmant, causeur agréable, il a écrit pour la Revue des Lettres Parisiennes, des Bulletins mensuels, et en dernier lieu des Monographies de quelques-unes des principales villes du Midi qu'il avait souvent visitées, Marseille, Arles, Aigues-mortes, les Baux, M. Renoult est aujourd'hui [1867] à la tête d'une importante maison de commerce de Paris, et s'il ne peut plus continuer une collaboration active à la Revue, il lui conserve dans toute sa vivacité la sympathie qu'il a eue pour elle depuis son origine. — extrait de la Revue de Toulouse. tome 25 - 1867 - p. 7. - F. Lacointa. —

= Le nombre des articles de M. J. Renoult publiés dans la Revue de Toulouse est fort important.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

B.s.p Pf XIX 85

PROFILS

ET

PAYSAGES.

Bsp Pf XIX 85

PROFILS

ET

PAYSAGES

PAR

Jules RENOULT.

TOULOUSE,
IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN,
RUE MIREPOIX, 3.

1866

PROFILS

ET

PAYSAGES.

AIGUES-MORTES.

I.

Partis de Montpellier vers sept heures du matin, nous arrivions à Lunel avant huit heures, et, aussitôt descendus de waggon, nous nous mettions en quête, mes compagnons et moi, de l'*Hôtel de la Poste*, qui nous avait été indiqué comme le meilleur du pays.

Si nous nous étions arrêtés ainsi à moitié chemin de Nîmes où tant de merveilles nous appelaient, ce n'était certes pas pour étudier de près le lourd clocher pointu qui domine Lunel, et que, du reste, on voit très-suffisamment du chemin de fer. Un vrai pèlerinage d'artistes nous attirait plus loin vers le sud. Nous allions visiter Aigues-Mortes, la ville orientale de Saint-Louis et de Philippe-le-Hardi, près de laquelle passent, sans s'en douter, les touristes qui se laissent trop docilement conduire par certains *Guides du voya-*

geur, muets sur ce point. Comme l'a dit M. Jean Reboul, le boulanger-poète de Nimes, dans sa belle épître à Lamartine :

Nous *allions* voir, aux bords d'une eau stationnaire,
Aiguemorte aux vingt tours, la cité poitrinaire,
Qui meurt comme un hibou dans le creux de son nid,
Comme dans son armure un chevalier jauni,
Comme, au soleil d'été qu'il croit être propice,
Un mendiant fiévreux dans la cour d'un hospice ;
Et puis son port, bordé de huttes, de roseaux,
Où viennent s'amarrer quelques rares vaisseaux,
Où le triste pêcheur, que le besoin harcèle,
Rapièce d'un vieux bois quelque vieille nacelle.
Et cependant, ces lieux, de misère haletants (1),
Comptent des anneaux d'or dans la chaîne des temps ;
Ces murs, encore intacts dans leur vieille attitude,
Dont le triste gazon verdit la solitude,
Etaient de l'Orient l'opulent magasin,
Et voyaient affluer le turban sarrasin ;
Un pèlerin royal, dans ses saintes colères,
Voila deux fois ces mers de ses mille galères,
Alors que, plein d'ardeur en ses pieux desseins,
Il voulait du Croissant nettoyer les lieux saints.....
Et voilà que tout dort, et que, de tant de fêtes,
Il ne nous reste plus que ces plages muettes,
Que l'oiseau qui se plaint dans ses marais taris,
Et dont le vol pesant heurte les tamaris,
L'onde qui sur ses bords se berce solennelle,
Comme le balancier d'une horloge éternelle.....

Mais, pour franchir les quelques lieues qui nous séparaient encore de notre but, il nous fallait trouver un véhicule quelconque, et, pendant que l'on préparait notre déjeuner, nous nous fîmes conduire chez un loueur de *Voitures à volonté* et de *Calèches pour tout pays*.

II.

Dans ces bienheureuses provinces que baigne la Méditerranée, la vie est si facile et si douce, et l'homme aime tant ses aises que tout

(1) L'H étant aspiré dans *haletants*, ce vers a une syllabe de trop. Le texte que j'ai sous les yeux doit être fautif.

ce qui vient troubler sa quiétude paraît l'importuner. Lorsque vous allez offrir à un méridional inoccupé de lui faire gagner sa journée, ne vous attendez pas à rencontrer l'empressement obséquieux des gens du Nord et surtout des Parisiens. Il semble, au contraire, que vous dérangez beaucoup l'homme à qui vous apportez du travail. Il vous écoutera en faisant la grimace, découvrira toutes sortes d'impossibilités à ce que vous lui demandez, et c'est seulement quand il vous verra décidé à chercher ailleurs que, songeant *in extremis* au profit qui va lui échapper, il secouera sa torpeur, et trouvera tout-à-coup des moyens inattendus de vous satisfaire. Dès-lors, la glace est rompue; il a pris son parti du dérangement que vous lui occasionnez; désormais, tout ira *de cire*, et vous pouvez être sûr que l'homme, si mal disposé tout-à-l'heure, fera d'autant mieux son possible pour vous bien servir, qu'il voudra mériter le pour-boire dont on a coutume, en pareille circonstance, d'arroser le prix convenu.

Le loueur de voitures chez qui l'on nous mena s'amusait à raccommoder de vieux harnais lorsque nous l'abordâmes. Il écouta notre requête d'un air assez maussade, et nous répondit qu'il ne pouvait nous conduire, n'ayant, pour le moment, qu'une seule voiture qui lui était nécessaire pour *faire le Courrier*. — Comme nous ne trouvions rien à répondre à cela, nous nous disposions à sortir, lorsqu'il ajouta plus gracieusement :

— Si pourtant ces Messieurs n'étaient pas trop pressés? — La calèche qui doit apporter les dépêches d'Aigues-Mortes sera ici vers une heure et demie. Ces Messieurs partiraient à deux heures, et ils auraient une bonne voiture.

Ces mots séduisants : *Calèche, bonne voiture*, nous souriaient fort; mais nous voulions partir aussitôt après le déjeuner, et le clocher de Lunel n'offrait pas assez de détails intéressants pour nous occuper pendant quatre heures. Nous nous dirigeâmes donc vers la porte.

Alors parut une grosse femme qui, bien qu'invisible, suivait notre conversation d'un cabinet voisin et surveillait son mari, trop enclin sans doute à laisser échapper les chalands.

— Est-ce que ces Messieurs, dit-elle, ne pourraient pas prendre la voiture qui est là-bas sous la remise? On y attèlerait la petite jument, et ça irait très-bien.

— On peut voir, fit le mari en poussant un gros soupir.

Il se mit, avec une résignation touchante, en devoir de nous accompagner. Or, la remise n'était pas très-proche; un orage venait d'éclater et il pleuvait. Nous marchions dans la boue; mais nous avions de bons souliers de chasse, des parapluies, et l'heureuse philosophie de gens habitués aux petites misères des voyages. Ce qu'on avait complaisamment nommé *la remise* était un simple hangar, sous lequel nous aperçûmes un échantillon fort mal conservé de l'industrie de nos pères. C'était une horrible machine, devant laquelle aurait pu se pâmer d'aise un carrossier archéologue, et dont la suspension à crémaillère nous fit songer aux *chaises* des romans traduits de l'Anglais, si en vogue au siècle dernier. On eut toutes les peines du monde à faire jouer une des portières sur ses gonds rouillés, et nous reculâmes d'horreur à l'aspect de l'épaisse couche de poussière amassée sur les coussins. Notre guide nous avoua que cette curiosité n'avait pas servi depuis plus de deux ans; il y en avait bien quatre qu'elle n'avait été brossée.

Quoique familiarisés depuis longtemps avec les habitudes méridionales, nous commencions à nous impatienter et nous demandâmes carrément à notre homme s'il se moquait de nous. Voyant que nous nous fâchions sérieusement, il devint tout-à-fait aimable et parut avoir une inspiration subite :

— Que je suis bête! s'écria-t-il en se frappant le front. Il y a un moyen tout simple d'arranger les choses, et je ne comprends pas comment je n'y ai pas pensé plus tôt. Je vais vous donner la calèche du courrier, et moi je porterai les dépêches dans celle-ci.

C'était fort simple, en effet, et un parisien, à coup sûr, aurait commencé par où finit l'habitant de Lunel. Mais ce brave homme faisait le courrier *lui-même;* accoutumé à de moelleux coussins, il n'aimait pas à sortir de ses habitudes, et ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les ressources de sa diplomatie, qu'il se décida à nous céder sa calèche et à monter dans la chaise de Lovelace.

Une demi-heure après, lestés d'un excellent déjeuner, nous roulions dans une confortable voiture, dont le balancement agréable nous expliqua surabondamment les hésitations de son infortuné propriétaire.

A la sortie de Lunel, la route, serpentant entre des vignes et des champs de blé plantés d'oliviers, n'offre rien de bien intéres-

sant. De gros nuages noirs, semblant se poursuivre les uns les autres, se livraient à une course effrénée dans le ciel; seulement, quelques éclaircies, à travers lesquelles commençaient à paraître des coins d'azur, nous donnaient bon espoir pour l'après-midi. Comme la pluie continuait à tomber et nous obligeait à tenir les vitres closes, je tirai mon carnet de ma poche, et je me mis à relire les notes que j'avais eu soin de prendre la veille dans un bon livre dont je recommande la lecture aux personnes désireuses de connaître, dans tous ses détails, la très-curieuse histoire de la ville de Saint-Louis (1).

III.

Une opinion, qui a longtemps régné sans conteste, attribuait à Marius la fondation d'Aigues-Mortes, et les gens du pays se montraient fiers de cette illustre origine. Mais les études historiques modernes ont prouvé le néant de ces traditions ambitieuses, et la cité, qui devait jouer un si grand rôle pendant le Moyen-âge, paraît tout simplement avoir dû naissance à de pauvres familles qu'attirait au bord de la mer la pêche ou le trafic du sel. Si l'on ne peut préciser l'époque où les premières habitations commencèrent à s'agglomérer, on sait du moins que, dès le huitième siècle, une tour appelée *Matafère* s'élevait sur le sol actuel d'Aigues-Mortes, et que cette tour avait été bâtie par Charlemagne pour défendre la côte et protéger les habitants.

Toujours est-il que, dans ces siècles reculés, ce pays de salines et de marais était dominé par une riche abbaye de Bénédictins qui devait son nom de *Psalmodi* au chant perpétuel en usage alors dans les couvents et que Grégoire de Tours a nommé *Psalterium perpetuum*. Cette abbaye, détruite par les Sarrasins en 720 ou 725, sortit bientôt de ses ruines, grâce à la protection de Charlemagne, de qui elle reçut en don la tour de Matafère, avec la suzeraineté de la bourgade qui grandissait à l'abri de cette forteresse, et qui ne tarda pas à prendre le nom des *eaux mortes* dont elle était environnée.

(1). *Histoire d'Aiguesmortes*, par F. Em. di Pietro. Paris, 1840, in-8°. — La première édition, moins complète, date de 1821, et est intitulée : *Notice sur la ville d'Aiguesmortes.*

Ravagé de nouveau par les Sarrasins au dixième siècle, ce monastère, qui ne comptait pas moins de cent quarante religieux, ne put se relever qu'au siècle suivant, en ayant recours à la munificence des évêques du pays et des comtes de Provence et de Toulouse. A partir de cette époque, les abbés de Psalmodi devinrent riches et puissants, au point d'exiger un jour du fier Raymond de Saint-Gilles réparation d'usurpations commises à leur égard, et d'obtenir, en 1221, du pape Honoré III la faveur d'être affranchis du pouvoir des évêques et de relever directement de la juridiction du Saint-Siége.

Sous une pareille tutèle, Aigues-Mortes ne pouvait que prospérer, et, dès le douzième siècle, son port était fréquenté par des navires venus de Gênes, d'Alexandrie et de presque tous les points de la Méditerranée. Il n'est pas étonnant dès-lors que Saint-Louis ayant, en 1224, et pendant une grave maladie, fait vœu de prendre la croix, ait songé à Aigues-Mortes pour y opérer son embarquement. Il fallait se procurer, sur la Méditerranée, un port capable de contenir une flotte, et quoique seigneur suzerain des provinces méridionales de la France, le Roi ne possédait en propre aucun des ports de cette contrée. Narbonne dépendait du vicomte Aimery IV; Maguelone, de son évêque; Agde et Saint-Gilles appartenaient au comte de Toulouse. Par sa belle-sœur Béatrix, comtesse de Provence, Saint-Louis pouvait, il est vrai, disposer de Marseille, mais c'était insuffisant, et d'ailleurs il voulait avoir un port à lui. Il jeta les yeux sur Aigues-Mortes, et, moyennant l'abandon de certaines terres qu'il possédait du côté de Sommières, il obtint de l'abbé de Psalmodi, au mois d'août 1248, la cession du territoire d'Aigues-Mortes. Déjà, pendant la négociation de cette affaire, il avait construit une tour de défense et fait agrandir le port. Enfin, le 25 août, après s'être rendu processionnellement à l'humble église de la ville, Notre-Dame des Sablons, Saint-Louis monta sur la nef royale *la Monnaie*, et quitta le port, suivi d'une flotte nombreuse, pendant qu'une autre flotte sortait du port de Marseille. Ces deux flottes, qui ne tardèrent pas à se réunir devant l'île de Chypre, formaient un ensemble de dix-huit cents vaisseaux « tant grands que petits, » dit Joinville, et portaient une armée de soixante mille hommes. On sait comment finit cette croisade, si heureusement ouverte par la prise de Damiette, et comment, six ans plus tard,

le 12 juillet 1254, Saint-Louis débarqua à Hyères à la suite de cruels revers.

Rentré à Paris, le Roi ne cessait de tourner les yeux vers la Palestine et de songer à une nouvelle croisade. Aussi, après avoir publié, en 1268, la *Pragmatique sanction*, cette célèbre ordonnance qui mit un frein aux entreprises et aux prétentions du clergé et de la cour de Rome, et qui fut le premier fondement des libertés de l'Eglise gallicane; après avoir fait son testament et nommé les régents du royaume; après avoir, le 14 mars 1270, reçu à Saint-Denis, des mains du Légat, l'oriflamme royale et le bourdon du pèlerin, le saint Roi se mit en route pour Aigues-Mortes, où devaient se réunir un grand nombre de navires attendus de Venise et de Gênes et les soixante mille hommes destinés à sa lointaine expédition. Ce fut le 1er juillet que Saint-Louis sortit du port sur la nef génoise *le Paradis*, et le 25 août suivant, jour anniversaire de son premier embarquement, il expirait sur la cendre, au milieu des ruines de Carthage.

A peine monté sur le trône, le fils de Louis IX, Philippe III, que sa vaillance devait faire surnommer *le Hardi*, voulut pieusement accomplir le projet constant de son père, et, suivant la volonté paternelle, il fit entourer la ville d'Aigues-Mortes de remparts construits sur le plan de ceux de Damiette, en mémoire de l'heureux début de la première croisade de Saint-Louis. C'est cette enceinte de murailles que nous devions trouver encore debout dans toute son intégrité, vierge à peu près des insultes du temps et des hommes.

Voilà les faits principaux de l'époque la plus glorieuse d'Aigues-Mortes. Sous l'influence des bienfaits de Saint-Louis et des priviléges qu'elle lui devait, cette ville atteignit bientôt un haut degré de prospérité et de richesse, et nous allons rapidement passer en revue les autres évènements de son histoire.

IV.

C'est dans la tour bâtie par Saint-Louis que les quarante-cinq Templiers de la sénéchaussée de Beaucaire furent renfermés en 1307, pour être, en 1312, livrés à la flamme des bûchers, par ordre

de Philippe-le-Bel, héritier des richesses de l'Ordre. Des bandes de pastoureaux s'emparèrent de la ville en 1320, et furent dispersées par le pape Jean XXII qui les redoutait pour sa résidence d'Avignon. Aigues-Mortes reçut la visite de Philippe de Valois, en 1336, et du roi Jean, deux ans après. Sous le règne fatal de Charles VI et de l'infâme Isabelle de Bavière, en 1418, les Bourguignons s'emparèrent d'Aigues-Mortes par la trahison du gouverneur Louis de Malepue, et y restèrent fortifiés trois ans, jusqu'au jour où (1421) les habitants, excédés par la tyrannie du vainqueur, livrèrent à leur tour l'entrée de la ville aux troupes royales, qui firent un épouvantable massacre des Bourguignons.

Au siècle suivant, en 1537, l'abbaye de Psalmodi fut sécularisée et tranformée en un chapitre collégial dont on fixa la résidence à Aigues-Mortes. Le 14 juillet 1538, François Ier, qui venait de faire réparer le port, eut, dans cette ville, une entrevue mémorable et tout amicale avec Charles-Quint, dans laquelle les deux rivaux couronnés firent assaut de faste et de courtoisie. Cette entrevue, qu'un poète latin de l'époque, Cornelius Graphæus, célébra dans un poème allégorique (1), n'empêcha pas les hostilités de recommencer quatre ans plus tard.

Vers la même époque, un amiral de Soliman II, empereur des Turcs, en dépit de l'alliance qui unissait son maître à François Ier, vint mouiller avec sa flotte dans la rade d'Aigues-Mortes, soit pour se ravitailler, soit pour piller, soit pour repeupler ses harems. C'était le redoutable Khaïr-ed-Din que nous connaissons mieux sous le nom d'Hariadan Barberousse, et qui, tout amiral qu'il était, avait conservé de vieilles habitudes de pirate. Furieux de trouver les remparts d'Aigues-Mortes solides et bien gardés, ce flibustier mit le feu à une vaste forêt de pins qui bordait le rivage, et leva l'ancre aux lueurs de l'incendie.

Bien que, sous Henri II, le comte de Villars ait fait pendre quelques huguenots, surpris dans un prêche à Aigues-Mortes, cette ville, que Charles IX et sa mère visitèrent en 1564, resta toujours fidèle à la foi qu'elle avait reçue des moines de Psalmodi. C'était la

(1) *Pacis inter Carolum Quintum et Franciscum primum, Galliarum regem, ad Aquas-Mortuas, descriptio.* — V. *Deliciæ Poetarum Belgicorum*, t. II, p. 477. Francfort, 1614.

seule place où les catholiques du Languedoc fussent en sûreté, et les religionnaires, s'emparant tantôt du poste isolé de la tour Carbonnière, tantôt du fort de Peccais, situé au milieu de salines qui étaient pour eux une source inépuisable de richesses, ne cessèrent de guerroyer dans les environs, sans pouvoir entamer la ville. C'est seulement en 1575 qu'ils s'en rendirent maîtres par ruse et se trouvèrent ainsi possesseurs de tous les lieux fortifiés de la côte, depuis le Rhône jusqu'à Agde. Poussés aux représailles par les horreurs de la Saint-Barthélemy, ils se livrèrent à toutes sortes de violences, surtout envers les moines et les prêtres, et, aux termes de la paix conclue, en 1576, entre la cour et les calvinistes, Aigues-Mortes se trouva au nombre des huit places qui restèrent, comme garantie, entre les mains des protestants, ce dont eut fort à souffrir la population presque exclusivement catholique de cette ville. Ils y demeurèrent jusqu'en 1597, où une insurrection des habitants poussés à bout, insurrection encouragée par le Roi et secondée par des renforts venus de Marsillargues, Lunel, Nîmes et Montpellier, ramena Aigues-Mortes sous la domination exclusive de Henri IV. Aigues-Mortes resta fidèle au roi de France, pendant la guerre que suscita le frère de Louis XIII, le triste Gaston d'Orléans, et qui eut pour dénouement le supplice de Montmorency.

Après avoir eu longtemps pour gouverneur le marquis de Vardes, l'ami de M^me^ de Sévigné et le confident disgracié des amours du Grand-Roi, Aigues-Mortes vit s'ouvrir les cachots de la tour de Constance pour les victimes du zèle religieux de Louis XIV vieilli. La révocation de l'Edit de Nantes est de 1685, et, dès 1686, la tour de Saint-Louis servait de prison à des protestants de Nîmes, tandis que des *Camisards*, descendus des Cévennes, détruisaient par le feu l'antique monastère de Psalmodi, encore debout, quoique depuis longtemps abandonné. Pendant l'odieuse persécution qui signala les premières années du règne de Louis XV, la tour de Constance ne cessa de renfermer un nombre considérable de femmes calvinistes qui avaient été transportées là, après avoir vu périr dans les supplices leurs pères, leurs frères, leurs maris, après avoir été rasées elles-mêmes et battues de verges. Entassées dans des chambres obscures et fétides, elles voyaient s'écouler dans la captivité le cours entier de leur déplorable existence, pendant que d'autres femmes, telles que la Pompadour et la Dubarry, trônaient à

Versailles et se disputaient les regards et les sourires de Louis le *Bien-aimé*.

C'est seulement en 1767, lorsque les idées philosophiques eurent pénétré dans les esprits, que le prince de Beauveau, appelé au commandement de Montpellier, vint donner la liberté aux dernières survivantes de ces malheureuses captives, dont le seul crime était d'avoir été élevées dans la même religion que Henri IV. Elles étaient encore au nombre de quatorze, et il y en avait qui languissaient là, oubliées de leurs persécuteurs et du monde entier, depuis plus de trente années. Le prince de Beauveau fut blâmé par le ministre La Vrillière et menacé de perdre sa place, pour avoir écouté la voix de sa conscience et de l'humanité. La persécution s'était pourtant bien relâchée déjà, mais c'est seulement à la veille de la Révolution et pendant la première assemblée des notables (1787), que, sur le vœu formel de cette assemblée, un édit fut rendu pour accorder enfin aux protestants les droits civils et la liberté de conscience. A partir de cette époque, Aigues-Mortes cesse d'avoir un rôle actif dans l'histoire, et, du milieu de ses paisibles solitudes, elle ne reçoit plus qu'un lointain écho des évènements qui agitent la France.

Tel est le précis sommaire que j'avais relevé dans l'*Histoire d'Aigues-Mortes*. Plusieurs écrivains, même des plus célèbres, semblables à l'abeille qui oublie les fleurs où elle a récolté son miel, ont puisé à la même source sans en rien dire, et se sont modestement donné des airs d'avoir compulsé Ptolémée, Plutarque, Pline l'Ancien, Gérard Mercator, Pierre Montenus, Bernard de Trévise, Belleforest, César Nostradamus, Scipion Dupleix, Dom Vaissette, les archives d'Aigues-Mortes et celles du département du Gard, — ce qui pose assez bien un homme aux yeux du lecteur crédule, — tandis qu'ils avaient tout bonnement pris la peine de feuilleter, comme nous, un seul volume in-8° qu'ils n'avaient garde de citer. L'auteur du livre si discrètement exploité s'est plaint du procédé et il a eu cent fois raison (1). Nous qui, à défaut de talent, avons de la probité, nous rendons à M. di Pietro ce qui appartient à M. di Pietro, ne voulant pas imiter les honnêtes gens qui, après avoir dévalisé une maison, s'empressent de démarquer le linge et de faire graver l'argenterie à leur chiffre.

(1) Préface de l'édition de 1849.

V.

Tandis que je repassais ainsi mes notes, pour arriver à Aigues-Mortes avec son histoire bien présente à l'esprit, nous avions parcouru une bonne partie du chemin. La pluie avait fait place à ce chaud soleil du Midi qui ne demande qu'à dissiper les nuages ; une assez forte brise et quelques flocons blancs, dispersés dans un ciel d'azur, étaient tout ce qui restait de l'orage du matin.

Cependant, les terrains s'abaissaient et se nivelaient sensiblement; la campagne, verdoyante et fertile jusque-là, s'était attristée tout-à-coup et prenait, à chaque pas, un aspect plus désolé. Aux riants villages, ombragés de peupliers et baignés par des ruisseaux babillards, tributaires anonymes du Vistre et du Vidourle ; aux champs de blé, aux oliviers et aux vignes, succédaient de vastes marécages en partie desséchés, dont les joncs se courbaient au vent comme une moire mouvante, et où s'élevaient çà et là des tamaris aux troncs noueux et des bouquets de roseaux échevelés. A peine eûmes-nous traversé le Vistre, dont les eaux jadis consacrées à Diane viennent de la fontaine de Nîmes, notre conducteur, nous indiquant du doigt, à notre gauche, quelques constructions groupées sur une éminence, prononça ce seul mot, pour nous si plein de choses : — Psalmodi !

Nous mîmes pied à terre, pour saluer ces vénérables débris et voir de près ce que les Camisards de 1686 avaient laissé debout de l'abbaye restaurée par Charlemagne, et nous pûmes constater, au premier coup-d'œil, que les soldats de Jéan Cavalier étaient des braves qui ne regardaient pas à la peine et qui faisaient consciencieusement les choses. De l'immense monastère, édifié par la main puissante de *Charles, Roi des Francs, Empereur et Patrice des Romains* (1), il reste à peine un élégant escalier en spirale, quelques énormes blocs de maçonnerie épars sur le sol et un mur de 25

(1) *Carolus, Rex Francorum, Imperator et Patricius Romanorum omnibus fidelibus Christianæ religionis notum fieri volumus*, etc. (Diplôme de Charlemagne, délivré, en 791, pour la restauration du monastère de Psalmodi. — *Loc. cit.* Pièces justificatives).

à 30 mètres de largeur, que des colonnettes divisent en trois cintres et auquel est venue s'adosser l'humble maison d'un fermier.

Nous regagnâmes notre voiture en méditant sur cet éternel lieu commun qu'on appelle l'instabilité des choses humaines, et, au bout de quelques minutes, nous nous trouvions engagés sur une étroite chaussée, bordée de parapets, et à l'extrémité de laquelle se dressait une massive tour carrée, à cheval sur la route. S'allongeant entre deux plaines de roseaux et de joncs, où miroitaient de distance en distance les flaques dormantes d'une eau plate et huileuse, et que des goëlands rasaient du bout de leurs blanches ailes, cette chaussée poudreuse est la seule voie de terre qui conduise à Aigues-Mortes. Avant l'invention de l'artillerie, et lorsque ces marais étaient des étangs profonds, une douzaine de soldats, retranchés dans la tour sous laquelle il faut nécessairement passer, devaient suffire pour arrêter une armée. Cette tour isolée, qu'on appelle la *Carbonnière*, ne songea même pas à arrêter notre modeste équipage, ni à nous demander nos passeports, en sorte que nous franchîmes sans permission le cintre de son arceau désarmé. Elle est fort bien conservée cependant, pour une tour âgée de six siècles, et ses murs, que baigne une eau stagnante, montrent avec orgueil leurs pierres taillées en bossage et revêtues de cette couleur chaude et dorée que le soleil du Midi donne aux vieux monuments. Malgré les assauts qu'elle a reçus des calvinistes, elle est à peu près intacte et porte fièrement sur l'oreille la tourelle au sommet arrondi qui termine la vis de son escalier; mais cet escalier s'est effondré, la voûte est veuve de sa herse, et la sentinelle avancée d'Aigues-Mortes n'a plus pour garnison que les hiboux et les chauves-souris.

A quelques pas de là, nous longeâmes un petit bois, et, après avoir tourné un gros bouquet de pins, descendant en droite ligne de la forêt incendiée par le turc Barberousse, nous aperçûmes avec ravissement l'ensemble majestueux des remparts crénelés d'Aigues-Mortes, coupés, à distances inégales, par d'imposantes tours carrées ou cylindriques, et dominés par la haute tour ronde de *Constance*, que coiffe si coquettement un phare élancé. Pas un édifice, pas une maison ne dépassait les murailles, en sorte qu'aucune construction moderne ne venait déranger, par ses lignes bourgeoises, l'harmonie de ce magnifique spectacle.

Nous traversâmes des canaux, dont l'entrecroisement donne au

faubourg extérieur d'Aigues-Mortes l'aspect d'une Venise au berceau, et, cinq minutes après, nous roulions sous la *Porte-Vieille*, cette large tour qui sert d'entrée principale à la ville et dont l'ogive sombre a vu passer tant de personnages illustres.

VI.

Le premier objet qui frappe les yeux, quand on entre dans Aigues-Mortes, est la statue de bronze due à Pradier et élevée à Louis IX, six siècles après son premier embarquement. Debout, la main gauche appuyée sur la garde de son épée, tandis que, de la droite, il montre la croix placée sur sa poitrine, le saint Roi semble venir au-devant des étrangers pour leur faire les honneurs de sa ville. Nous saluâmes notre royal hôte, et, après avoir tourné à droite, notre voiture s'arrêta dans une rue où se trouvent réunies les trois ou quatre auberges de la ville. Au bruit des roues sur le pavé, les aubergistes et leurs servantes étaient venus devant les portes, disposés sans doute à nous accueillir avec le même empressement gracieux que notre loueur de voitures de Lunel. Mais nous avions trop bien déjeuné pour songer à entrer chez aucun d'eux; nous nous mîmes donc en devoir de commencer immédiatement nos explorations, et, en nous voyant tourner le dos à leurs enseignes, ces braves gens, au lieu de paraître enchantés comme nous l'espérions, eurent l'air tout attrapé de n'être pas *dérangés* par nous. L'homme n'est jamais content.

A peine avions-nous fait vingt pas, qu'un enfant, dont la vivacité native ne s'était pas encore éteinte dans le *far-niente* méridional, se détacha d'une forte partie de billes et vint nous proposer d'aller chercher les clefs des remparts. Nous acceptâmes cette offre courtoise, et, comme au bout d'un quart d'heure notre messager n'était pas de retour, un second gamin se présenta pour aller voir ce qu'était devenu le premier. Cinq minutes plus tard, un troisième partait pour se mettre en quête du second. Il y avait bien là une douzaine de garçons, tous désireux probablement d'avoir part à cette modeste aubaine; nous comprîmes que les clefs n'arriveraient pas avant que tout ce petit monde eût été employé, et nous prîmes le parti d'expédier les douze joueurs de billes en bloc. Un instant après, la bande

officieuse revenait processionnellement, escortant une servante porteuse des clefs désirées, et, dès que nous eûmes dédommagé ces jeunes messieurs de leur partie interrompue, nous pénétrâmes dans la cour d'honneur du Château.

VII.

Ce qu'on appelle pompeusement *le Château*, est une vaste et laide construction militaire, élevée, au dix-septième siècle, sur l'emplacement du castel gothique qu'on nommait la *Maison du Roi* et qu'habitaient les anciens gouverneurs d'Aigues-Mortes ou *Capitaines de la tour Carbonnière*. La première fois que j'avais visité Aigues-Mortes, le château était désert, et ses deux cours, remplies d'un charmant fouillis de ces jolies mauvaises herbes qui croissent dans la solitude, avaient au moins la poésie de l'abandon. Aujourd'hui, on a utilisé ces grands bâtiments, — ce que je suis loin de blâmer, — en y logeant les nombreux douaniers nécessités par le voisinage des côtes et des salines; mais en même temps on a si militairement ratissé les cours qu'il n'y reste plus un pied de bourrache aux étoiles bleues, plus une scabieuse aux disques violets, plus un brin d'herbe; et, pour comble d'horreur, les murs ont été badigeonnés avec acharnement à la chaux et à l'ocre jaune. Ce n'était que triste autrefois, c'est hideux maintenant. Au surplus, les habitants d'Aigues-Mortes paraissent très-enclins à enluminer leurs maisons avec cette ocre d'un jaune féroce. S'ils ont la prétention d'imiter ainsi le beau ton feuille-morte dont six siècles ont doré leurs remparts, nous les prévenons charitablement qu'ils n'y réussissent pas du tout.

Nous nous consolâmes de l'ocre jaune en nous disant que le chemin du ciel est hérissé d'épines et qu'il fallait inévitablement traverser cette caserne au badigeon pour visiter en détail les merveilles dont l'ensemble nous avait déjà ravis. Le programme ordinaire de notre *cicerone* féminin voulait que notre promenade commençât par la tour de Constance. C'était contraire à toutes les règles, en vertu desquelles l'intérêt doit toujours aller en augmentant. Mais nous nous résignâmes à violer ainsi les lois de la poétique, quand nous eûmes réfléchi que, du sommet de cette reine des tours d'Aigues-

Mortes, nous ferions en un instant connaissance avec le pays, ayant la ville et tous ses environs à nos pieds, comme une carte immense, ou plutôt comme un plan en relief de grandeur naturelle. Nous suivîmes donc, sans murmurer, le pont dormant qui relie la grosse tour au reste des fortifications, et, après avoir franchi deux portes aux gonds massifs et aux serrures inquiétantes, nous pénétrâmes dans une vaste salle circulaire et ogivale, faiblement éclairée par d'étroites et profondes meurtrières, et dont l'aspect grandiose nous impressionna vivement.

VIII.

Bien qu'on ait voulu, nous ne savons comment, rattacher le nom de cette tour à Constance-Chlore, père de Constantin, l'opinion la plus accréditée reconnaît dans ce monument admirable le fort construit par Saint-Louis avant son premier embarquement. Le nom de Constance, qu'on lui donne depuis un temps immémorial, est-il le nom de la sœur de Louis-le-Jeune, qu'avait épousée, en 1154, Raymond V, comte de Toulouse, ou celui de la fille de Raymond VI, laquelle était filleule de Saint-Louis et devint reine de Navarre en épousant Sanche-le-Fort? N'est-ce pas plutôt une allusion à la persévérance de Louis IX dans ses projets de croisade? C'est ce qu'on n'a pu débrouiller jusqu'ici, et nous ne nous sentons pas de force à élucider cette grave question. Bornons-nous à parcourir cette tour en simple curieux, sans nous occuper davantage de l'origine du nom gracieux qu'elle porte.

Un ténébreux escalier, dont la spirale serpente dans l'épaisseur des murs, conduit, de la salle où nous étions entrés d'abord, à une salle supérieure, également circulaire et voûtée en ogive. La salle d'en bas communique avec celle d'en haut, et celle-ci communique avec l'air extérieur par des ouvertures rondes pratiquées au sommet de leurs voûtes, ventilateurs insuffisants auxquels correspond un trou pareil, ouvert dans le sol, au centre de la salle inférieure, et donnant sur un de ces terribles cachots auxquels d'éternelles captivités ont mérité le nom funèbre d'oubliettes. L'escalier est muni d'un double étage de mâchicoulis menaçants, plongeant sur la porte d'entrée, et permet de visiter un noir corridor, taillé dans la muraille tout autour de l'édifice, et d'où, par de petites ogives perdues

dans l'ombre des voûtes, on peut suivre de l'œil tout ce qui se passe à l'intérieur de la tour. Il faut se munir de torches pour parcourir ce couloir d'observation, qui rappelait à notre mémoire les paroles pleines d'effroi du tyran de Padoue Angelo : « La nuit, j'entends des pas dans mon mur ! » La flamme rouge de la résine dessinant, sur les murailles, des spectres de lumière et d'ombre ; la trace des malheureux dont les noms, profondément creusés dans la pierre, attestaient les longs loisirs du prisonnier ; le bruit de nos pas, retentissant sous ces arceaux sonores, tout contribuait à nous remplir d'une secrète terreur. Nos poitrines étaient oppressées, nous avions besoin de respirer à l'aise, et c'est avec un joyeux empressement que nous franchîmes les derniers degrés qui nous séparaient encore de la plate-forme supérieure.

Là, nous nous trouvâmes subitement inondés d'air et de soleil. Nos poumons se dilatèrent ; nos yeux éblouis et notre pensée ravie oublièrent bien vite, en présence du ciel bleu et du paysage splendidement éclairé, les ténèbres de l'intérieur et les fantômes que ces tristes prisons avaient évoqués en nous. Sans prendre le temps de donner un regard à la citerne établie, par un stratégiste prévoyant, dans l'épaisseur de la voûte qui couronne l'édifice, nous courûmes nous asseoir sur la gracieuse tourelle qui semble greffée au sommet de la tour de Saint-Louis, et que surmonte la lanterne en serrurerie d'un phare abandonné.

La tour de Constance a trente-quatre mètres de hauteur, la tourelle du phare en a près de dix-huit ; nous étions donc installés à une élévation fort respectable, et du haut de ce majestueux observatoire, nous embrassions tout le territoire d'Aigues-Mortes, ce paysage singulier dont ceux qui l'ont vu une fois n'oublient jamais l'étrange caractère de tristesse et de grandeur.

IX.

Au pied de la tour, l'admirable parallélogramme des remparts se présentait dans son intégrité miraculeuse, avec son chemin de ronde intérieur, suspendu au sommet des murs crénelés, et communiquant avec la ville par de nombreux escaliers de pierre. Nous admirions les mâchicoulis, les échauguettes, et les quinze tours

d'inégale grosseur qui accidentent si pittoresquement, d'espace en espace, la ligne des courtines. La jeune fille, qui nous servait de guide, nous indiquait successivement la *Porte-Vieille*, la *Porte de la Marine*, la *Tour de la Reine*, la *Tour des Poudres* et enfin la *Tour des Bourguignons*, cette immense caque de granit, où, après le massacre de 1421, on ensevelit dans du sel, à la manière des sardines, les innombrables cadavres de Bourguignons qui menaçaient la contrée d'une épidémie. Nous ne nous lassions pas d'étudier ce spécimen complet et unique en France de l'architecture militaire de l'Orient au Moyen-âge, et il nous semblait avoir sous les yeux, subitement restaurées par un architecte invisible, les murailles colorées et croulantes de Jérusalem, dont nous avions vu, quelques jours auparavant, le plan en relief, dans la riche collection particulière que l'hospitalité du Maire de Cette (1) élève à la hauteur d'un musée public.

Si, de la ville, nous portions nos regards sur ses environs, le cadre était digne du tableau. D'un côté, le paysage se développait varié et charmant. C'était le petit bois que nous connaissions et derrière lequel se cachait la tour Carbonnière ; c'étaient les marais où s'élève cette tour, la blanche chaussée qu'elle domine, et, au fond, dans une vapeur transparente, les campagnes fertiles que nous avions traversées le matin, bornées à l'horizon par la chaîne bleuâtre des Cévennes, dont les sommets lumineux se confondaient avec l'azur du ciel. De l'autre côté, s'étendait au loin la monotone perspective des marécages dans toute sa mélancolie. Plusieurs canaux, venus de divers points de l'horizon, semblaient s'être donné rendez-vous sous les murs de la ville, où leur rencontre formait une sorte de port flamand, hanté par quelques lourds bateaux. Celui de ces canaux qui conduit à la mer et qu'on appelle la *Grande-Roubine* (2), se profilait, avec ses berges désertes, entre des étangs à l'eau plate et immobile. Parfois quelques îles et quelques langues de terre, tapissées d'une herbe rare et brûlée par le soleil, émergeaient de la lagune, reliées les unes aux autres par des ponts en bois pourri. Çà

(1) M. Doûmet, député au corps législatif.

(2) Canal creusé, au dix-huitième siècle, pour rétablir les communications d'Aigues-Mortes avec la mer, et pour donner de l'écoulement aux eaux croupissantes dont les exhalaisons menaçaient de dépeupler le pays.

et là, des salines alignaient leurs pyramides couvertes de chaume, dont plusieurs, livrées à l'exploitation, laissaient entrevoir leurs entrailles argentées. Un douanier, solitaire représentant du fisc au milieu de ces plages désolées, trois ou quatre chevaux blancs et une vingtaine de moutons, éparpillés dans les pâturages salés, animaient seuls la perspective. A l'extrémité de la Grande-Roubine, le petit village maritime du *Grau du Roi* (1), qui sert aujourd'hui de port à Aigues-Mortes, groupait ses humbles maisons au pied de son modeste phare, et enfin, derrière ce village si cher aux baigneurs de Lunel, de Nîmes et de Beaucaire, une longue ligne horizontale de l'indigo le plus foncé se détachait en vigueur sur le bleu clair du ciel : c'était la Mediterranée.

X.

Nous restâmes longtemps en contemplation devant ce spectacle, et, du haut de notre belvédère, nous pûmes comprendre sans peine les intéressants détails topographiques que nous avions trouvés dans l'historien d'Aigues-Mortes.

C'est par erreur que, pendant longtemps et jusqu'à nos jours, on a pensé que la mer, à l'époque de Saint-Louis, baignait les murs d'Aigues-Mortes, et que, depuis ce temps, elle s'en est éloignée de plus d'une lieue. Cette opinion, adoptée au dix-septième siècle, par les premiers historiens du Languedoc, Guillaume Catel et Pierre Andoque, fut successivement répétée par tous les écrivains qui ont parlé de l'embarquement de Saint-Louis et eut l'honneur d'être acceptée par Voltaire (2) et par Buffon (3). Accréditée par ces deux hommes de génie, l'erreur fit si bien son chemin qu'elle se trouve encore reproduite de nos jours dans beaucoup de géographies. Pourtant, dès 1779, un mémoire publié dans le *Journal de Physique* (4) niait le prétendu abaissement de la mer et affirmait que Saint-Louis

(1) On appelle *Grau* tout passage par lequel un étang communique avec la mer. Ce mot, qu'on écrivait autrefois *grads*, vient du latin *gradus* (passage).

(2) *Essai sur les Mœurs* (Introduction).

(3) *Théorie de la Terre* (Preuves, art. 19).

(4) Tome XIV. *Mémoire sur les attérissements des côtes du Languedoc*, par M. Pouget.

avait dû s'embarquer à Aigues-Mortes, comme on pourrait le faire encore aujourd'hui, c'est-à-dire en allant de la ville à la mer par un canal. Dans la première édition de son *Histoire d'Aigues-Mortes* (1), M. di Pietro appuya de raisons concluantes l'opinion nouvelle qui commença dès-lors à rallier les bons esprits, bien qu'un historien éminent et un poète illustre, MM. Henri Martin (2) et de Châteaubriand (3), soient demeurés fidèles à l'ancienne.

Les preuves, du reste, ne manquent pas pour démontrer que s'il fut un temps, perdu dans la nuit du passé, où la mer occupait ces plages, comme l'attestent les étangs et les marais dont elles sont couvertes, cette époque est de bien des siècles antérieure aux croisades; c'est désormais un fait acquis à la science, que, du temps de Saint-Louis, la Méditerranée était déjà renfermée dans ses limites actuelles. Ainsi, par exemple, entre Aigues-Mortes et la mer, à un kilomètre environ de la ville et sur les bords de la Grande-Roubine, il existe un reste de bastion qu'on appelle dans le pays la *Peyrade* (l'amas de pierres), et auquel un revêtement à bossages assigne une date identique à celle des remparts de Philippe-le-Hardi. A coup sûr, ce bastion n'a pas été construit en pleine mer. D'autre part, les vestiges d'un large canal, depuis plusieurs siècles envahi par les sables que charrie le Petit-Rhône, et connu de temps immémorial sous le nom de *Canal-Viel*, canal dont l'embouchure se trouvait à l'endroit, aujourd'hui également ensablé, qui porte le nom significatif de *Grau-Louis;* des murs en beton et blocaille, tels qu'on les construisait au treizième siècle, et enfin une pierre tumulaire de la même époque, découverte près de là au lieu appelé les *Tombes*, sont des arguments très-péremptoires que confirme encore une foule de titres, d'actes et de lettres patentes retrouvés par M. di Pietro dans les archives d'Aigues-Mortes et du département du Gard.

Le port d'Aigues-Mortes était donc, au temps de Louis IX, comme il pourrait être encore maintenant, un port *intérieur*, creusé au pied même des remparts, alimenté par l'eau des étangs, et communiquant avec la mer par un canal semblable à la Grande-Roubine.

(1) 1821.
(2) *Histoire de France.*
(3) *Etudes historiques.*

XI.

Lorsque nous nous fûmes rendu compte, une carte du territoire d'Aigues-Mortes à la main, des différents lieux que nous venons de citer et dont on embrasse admirablement l'ensemble, du haut de la tour de Constance, nous nous décidâmes enfin à descendre, pour visiter les remparts, en suivant le chemin de ronde intérieur dont nous avons déjà parlé. Nous fîmes ainsi à peu près le tour de la ville, ayant à notre gauche les créneaux, échancrés, à chaque pas, par de larges ouvertures carrées qui nous permettaient de nous pencher en dehors pour regarder les environs ; ayant à notre droite, tantôt un parapet, tantôt une rampe en fer, tantôt un abîme de trente pieds à pic, sans garde-fou. D'espace en espace, des tours se dressaient devant nous, avec un pied dans la plaine et un pied dans la cité. Quelquefois c'étaient de grosses tours doubles et cylindriques, surmontant les portes ogivales d'Aigues-Mortes, et, dans ce cas, le chemin de ronde contournait l'édifice. Ces tours renfermaient plusieurs chambres voûtées, prenant jour sur les champs et sur la ville, et étaient surmontées d'une terrasse à laquelle on parvenait par un escalier tournant. Le plus souvent c'était une tour carrée, composée d'une plate-forme supérieure, à laquelle on arrivait également par un escalier tournant, et d'une salle ogivale avec deux portes placées en regard l'une de l'autre et un trou circulaire à la clef de voûte ; alors le chemin de ronde traversait la tour. Nous donnions un coup-d'œil, en passant, aux teintes verdâtres que l'eau des pluies, filtrant par la lucarne de la voûte, avait laissées sur le badigeon rose dont l'architecte s'est plu à orner ses intérieurs, et nous aimions à voir cette lucarne à moitié bouchée par un frais rideau de plantes pariétaires. Ces quelques plantes, abritées dans leur trou contre les ardeurs du soleil, sont la seule végétation que l'on rencontre sur les remparts d'Aigues-Mortes ; là, point de lierres au feuillage sombre, comme on en trouve sur les ruines dans les climats plus tempérés, point de ces giroflées aux fleurs jaunes qui aiment tant les vieux murs ; tout au plus, çà et là, quelques brins d'herbe desséchée ou quelques pieds de plantain morts de soif. C'est bien une place forte d'Egypte ou de Judée. Du reste,

quand on est entré dans trois ou quatre de ces tours, on peut s'en tenir là, car toutes se ressemblent à peu près, et ne diffèrent guère les unes des autres que par le nombre des cicatrices que leur ont laissées les balles des catholiques et des protestants. Ce qu'on a de mieux à faire alors est de redescendre au niveau du sol pour exécuter une dernière promenade, en suivant extérieurement la ligne des remparts dont les fossés ont été comblés, au dix-huitième siècle, pour assainir la contrée.

XII.

Ces remparts, bâtis sur un plan vertical, en pierres carrées à bossages, ont un peu plus de onze mètres d'élévation. Ils forment un parallélogramme de cinq cent quarante-six mètres de longueur sur trois cent trente-deux de largeur. De pareilles dimensions paraissent bien exiguës, quand on songe qu'il s'agit de la superficie d'une ville qui occupe une si grande place dans l'histoire. Et pourtant les maisons y prennent leurs aises et s'entourent de jardinets, les rues sont droites et larges, les places nombreuses, et l'on rencontre même des champs de blé et des terrains vagues dans cette enceinte qui semble si resserrée. On ne s'en étonnera plus, quand on saura qu'après avoir renfermé plus de dix mille âmes au treizième siècle, Aigues-Mortes en compte à peine quatre mille aujourd'hui. La ceinture est devenue trop large pour la ville amaigrie. Dans sa majestueuse simplicité, cette ceinture de murailles n'a d'autre ornement que le bossage de ses pierres, la sévère beauté de ses grandes lignes et son chaud coloris, qui, se modifiant suivant l'orientation de chaque partie de l'enceinte, parcourt une magnifique gamme de tons gris, lilas, rosés, feuille-morte, et présente, du côté qui reçoit en plein les rayons du Midi et que tant d'étés torrides ont calciné, des teintes orangées ou rougeâtres et des tons de pâtisserie d'une vigueur incroyable. Sur la face qui regarde la mer, et à quelques pas des eaux de l'étang, refoulées par la prudence des édiles, nous avons remarqué plusieurs anneaux de fer rouillé, scellés à la base des murs. C'est à ces ferrures, contemporaines des remparts eux-mêmes, que les vaisseaux venaient s'amarrer jadis dans le port, aujourd'hui comblé, qui reçut les nefs de Saint-Louis,

et ce n'est pas sans respect que nous avons touché et fait tourner dans l'orbite que leur rotation de six siècles a creusée dans la pierre, ces vénérables anneaux qui ont beaucoup contribué, dit-on, à faire croire à l'abaissement de la mer, en indiquant que les navires pouvaient arriver autrefois jusqu'au pied des murailles.

Il est difficile, on le comprend, d'accomplir toutes ces courses sans lassitude. Nous avions la tête fatiguée et les jambes rompues. Nous ne nous sentions plus guère le courage d'aller chercher des impressions nouvelles; et puis la journée tirait à sa fin. Pourtant, nous ne pouvions nous dispenser de visiter la vénérable église de Notre-Dame-des-Sablons, où Saint-Louis fit ses dévotions avant de s'embarquer pour la Terre-Sainte. C'est le monument le plus ancien d'Aigues-Mortes, et le nom de cette modeste cathédrale indique assez qu'elle fut construite avant que des remparts s'élevassent au milieu des sables de la lagune. Dans cette église, défigurée par plusieurs remaniements successifs, nous n'avons trouvé que quatre colonnes romanes et trois arceaux en ogive, ornés de sculptures, qui fussent dignes d'examen. C'est bien peu de chose, nous en convenons, mais les souvenirs qui se rattachent à cet humble édifice le rendaient intéressant à nos yeux à l'égal de la plus splendide basilique.

Nous fûmes obligés de renoncer à parcourir en détail l'intérieur de la ville, et nous nous en consolâmes d'autant plus facilement que nous avions entrepris notre voyage moins pour voir ce que faisaient les vivants que pour admirer ce qu'avaient laissé les morts. Par conséquent, nous ne pûmes vérifier par nous-mêmes si les rues sont aussi désertes, les maisons aussi délabrées et les habitants aussi fiévreux que le disent M. Alexandre Dumas dans sa prose (1) et M. Jean Reboul dans ses vers, ou si, au contraire, la ville est réellement vivante et la population saine, comme l'affirme M. di Pietro. L'historien d'Aigues-Mortes nous a fourni tant de renseignements précieux, dont ces pages n'ont pas la prétention de donner une idée, même imparfaite, que nous sommes fort disposé à le croire aveuglément. D'ailleurs, le peu que nous avons vu de la ville et de ses habitants ne nous a pas paru aussi désolé qu'on l'a prétendu; mais, — nous avons encore cela sur le cœur, — les pro-

(1) *Impressions de Voyage.*

priétaires d'immeubles s'y livrent trop volontiers à des orgies d'ocre jaune.

Après avoir dit un dernier adieu à la Damiette française, nous montâmes en voiture pour regagner Lunel, où nous attendait un très-bon dîner à l'Hôtel de la Poste. La propriétaire de cet estimable hôtel, — heureuse exception placée sur notre route, — nous avait reçus, le matin, avec un empressement qui ne se démentit pas le soir, et qui ne sentait nullement son Lunel; et, après avoir vidé un flacon du célèbre vin muscat dont le pays est fier à juste titre, nous prîmes le train de nuit qui devait nous porter à Nîmes.

D'ARLES A MARSEILLE.

I.

Le territoire d'Arles offre deux régions principales, vastes plaines formant entre elles le contraste le plus complet et le plus frappant : la *Camargue*, où « l'on ne trouve de cailloux que ceux qu'on y apporte (1), » et la *Crau*, qui est presque entièrement couverte de pierres.

Après s'être majestueusement développé, pendant plus de soixante-dix lieues depuis Lyon, entre une double haie de villes pittoresques, de rochers arides, de coteaux vineux et de ruines romaines ou féodales, — avec un courant si terrible que les bateaux à vapeur, entraînés, rapides comme la flèche, parcourent cette distance énorme en moins de dix heures, — le Rhône se bifurque subitement à Arles. Le bras principal, ou *Grand-Rhône*, continue sa course vers la mer, course progressivement ralentie par le nivellement des terrains et les sables ; le *Petit-Rhône* incline vers le Sud-Ouest et va chercher sa pénible embouchure près du village maritime et légendaire des Saintes-Maries, se divisant à son tour, et fournissant aux lagunes d'Aigues-Mortes ce triste ruisseau, obstrué et marécageux, qu'on appelle le *Rhône-Mort*. Semblable au fleuve nourricier de la mystérieuse Egypte, le roi des fleuves français forme un *Delta* avant d'aller confondre ses eaux, avec celles de son frère le Nil, dans le sein de la Méditerranée. Ce Delta se nomme la Camargue.

Et d'abord, d'où peut venir ce mot étrange : Camargue? Les sa-

(1) *Arlésiennes*, par M. Amédée Pichot, Paris, 1860, in-18. — P. 53.

vants ne pouvaient manquer de nous donner leur opinion à cet égard, et nous devons reconnaître qu'ils ont bien fait les choses, car nous nous trouvons en présence de deux systèmes. Les étymologistes à imagination se sont souvenus que, pour faciliter le transport des approvisionnements qui lui arrivaient par mer et pour éviter la barre du Rhône, Marius avait fait construire le canal, depuis longtemps disparu, qui porta jadis le nom de *Fosse-Mariane* et dont le village de *Fos* perpétue le souvenir (1). Il leur a semblé tout naturel que le général romain ait servi de parrain à la région qu'il enrichissait, et que cette région se soit montrée fière d'être appelée *le champ de Caïus Marius*, — *Caii Marii Ager*, trois mots latins dont *Camargue* serait la contraction. D'autres érudits, sans faire venir les choses d'aussi loin, ont prétendu que le mot Camargue n'était autre qu'un substantif espagnol francisé, *Comarca* (frontière), — et qu'il fallait demander l'origine du nom de la Camargue à quelqu'une des traditions espagnoles d'Arles (2). Le lecteur est parfaitement libre de choisir entre ces deux hypothèses ou de proposer une troisième explication, si bon lui semble. Pour notre compte, nous nous garderons bien de nous mêler à un débat aussi important; mais comme nous aimons mieux rencontrer, sur cette terre romaine, les traces du peuple-roi que celles des Maures d'Abdérame ou des princes d'Aragon qui régnèrent un instant sur la Provence, nous nous sentons très-disposé à oublier les proscriptions pour ne nous souvenir que de la défaite des Cimbres et adopter l'étymologie latine (3).

La Camargue a donc la forme triangulaire d'un D grec, et chaque côté de ce triangle presque équilatéral, resserré entre les deux bras du Rhône et la mer, présente une étendue de sept lieues envi-

(1) Millin, *Voyage dans les Départements du Midi de la France*, Paris 1808-1811, 4 vol. in-8°. — IV, 28.

(2) A. Pichot, *loc. cit.*, p. 53.

(3) La troisième explication ne s'est pas fait attendre. Lorsque ces pages étaient encore sous presse, un de nos amis, après en avoir parcouru les *épreuves*, nous a proposé l'étymologie suivante qui nous paraît plus rationnelle et plus conforme à la nature des lieux. Camargue serait la corruption de *Campi irrigui* (champs inondés). On sait que, dans la transformation des mots latins en mots français, la syllabe médiane disparaît; ainsi, de *Campi irrigui* on aurait fait successivement *Camp-irgui*, *Cambirgui*, *Cammirgui*, *Cammargui*, et enfin Camargue.

ron (1). Autrefois couverte par les eaux de la mer, cette grande plaine s'est successivement exhaussée sous l'influence des alluvions limoneuses du fleuve, et elle a conservé les caractères de sa double origine maritime et fluviale. En avançant vers le Midi, on trouve, à chaque pas, les terres échancrées par des marais et des étangs, si nombreux, qu'à voir la carte, on dirait un dessin de broderie à jour. Ce sont, de tous côtés, des salines, des étangs ou de grands lacs, dont le plus considérable, l'étang de Valcarès, est une véritable mer de cinq lieues de tour, communiquant avec la Méditerranée quand les vents d'Est et de Sud poussent les vagues à la plage. Plus on se rapproche des côtes, plus les terrains s'amincissent; vers le village des Saintes-Maries, on ne rencontre que d'étroites langues de terre, battues des deux côtés par les eaux et semblant près de disparaître. Mais si l'on remonte vers Arles, les marais deviennent de moins en moins fréquents, et l'on voit s'étendre, à l'infini, des pâturages salés, couverts d'herbes épaisses, de roseaux, de tamaris et de toute une Flore palustre qui suffirait à retenir, deux mois, un clan de botanistes. Là paissent, en toute liberté, des bandes de taureaux noirs, d'immenses troupeaux de bêtes à laine, et des légions de chevaux blancs à demi-sauvages (2).

II.

Outre le labourage, auquel ils concourent, comme dans tout le Midi, les petits taureaux noirs de la Camargue sont appelés à d'autres fonctions qui leur ont valu une grande célébrité : nous voulons parler des *Ferrades* et des *Courses*, si aimées des Provençaux. Par

(1) Millin, IV, 4 et 5. — « On évalue la superficie de la Camargue, dit M. F. Bernard, à plus de 240,000 hectares, sur lesquels 30,000 à peine sont cultivés » (*De Lyon à la Méditerranée*, Biblioth. des Ch. de fer, p. 257).

(2) « La Camargue, dit l'abbé Bouis, le vieil historien d'Arles, a sept lieues de long, autant de large, est abondante en blé, vin, sel et pasturage;.... dans icelle les vilageois nourrissoient (comme se nourrit encores d'ordinaire) plus de 20000 iuments, autant de paires de Bœufs..... Ils y tenoient encores vn nombre infini de brebis qui fournissoit tous les circonuoisins de la chair et du laictage » (*La Royalle Covronne des Roys d'Arles*, par M. I. Bovis, Prestre. En Avignon M. DC. XLI. in-4°).

leur étrangeté et leur caractère tout-à-fait local, les Ferrades et les Courses de taureaux mériteraient une description complète, qu'il serait très-facile de rendre dramatique; mais cette description a été écrite tant de fois qu'elle se trouve partout, et nous nous bornerons à en donner succinctement une idée, par acquit de conscience.

La Ferrade demande autant d'intrépidité et de sang-froid que de légèreté, d'adresse et d'habitude. Il s'agit, pour un seul homme, de renverser un taureau sauvage et de tenir cette bête furieuse couchée pendant qu'on la marque avec un fer rouge. L'homme la prend d'abord par les deux cornes; puis, bientôt, il en lâche une : le taureau, voulant user de cette demi-liberté, se retourne alors pour fuir, et son adversaire le saisit par la queue, le tenant ainsi doublement et obéissant à tous les soubresauts de l'animal. Enfin, profitant du moment où la bête lancée a les quatre pieds en l'air, l'homme la pousse avec force et l'étend rudement à terre. Aussitôt, on crie de toutes parts : *Le fer! le fer!* Un bouvier apporte un fer rougi à blanc. Si ce bouvier est galant ou amoureux, il offre le fer à l'une des dames présentes, et une minute après le taureau est *ferré*, c'est-à-dire marqué, d'une manière ineffaçable, aux initiales de son maître. A ce spectacle, tout antique, tout romain, on se croit transporté au milieu du siècle d'Auguste et l'on murmure malgré soi les vers des *Géorgiques* (1). La *Ferrade* est, on le comprend, une opération sans laquelle il serait impossible de reconnaître son bien dans cette cohue de bestiaux, et elle fait partie des travaux agricoles de la contrée.

Les Courses, au contraire, sont un pur amusement, et voici comment on y procède : La veille du jour fixé pour la fête, des hommes à cheval et armés de lances terminées par un petit trident, choisissent dans un troupeau (*manade*) les animaux destinés à jouer un rôle le lendemain, et chassent devant eux cette escouade hérissée, mugissante et farouche, le long des routes où hommes, chevaux et taureaux se ruent à grand bruit au milieu d'un épais nuage de poussière. On prend des *sujets* plus ou moins féroces, plus ou moins pacifiques, suivant le talent des *écarteurs* qui doivent paraître dans la lice. Quand ce sont des commençants, on se contente modestement de simples vaches. L'entrée de la bande poudreuse

(1) *Continuoque notas et nomina gentis inurunt* (lib. III, v. 158).

dans la commune où la course doit avoir lieu se fait la nuit et aux flambeaux. Cette entrée forme un prologue saisissant, auquel se gardent bien de manquer les véritables amateurs, et c'est un spectacle étrange et fantastique que ce tourbillon qui passe comme la foudre, à la lueur sanglante des torches. Le lendemain, dès l'aube, on entoure la place principale du village avec des charrettes sur lesquelles se juche une partie des spectateurs, tandis que l'autre garnit les fenêtres et les toits des maisons. Puis, dans ce cirque improvisé, on lance un des taureaux, orné d'une cocarde placée entre les deux cornes. Les écarteurs, armés d'un trident, attendent le taureau dans l'arène, l'agacent, l'irritent, et, lorsque l'animal furieux se précipite sur un de ses antagonistes, l'homme menacé doit éviter la bête en faisant un léger mouvement de côté. L'animal, lancé de toute sa puissance, passe, comme un boulet de canon, à côté de son ennemi; plus il passe près de l'homme, plus l'homme est applaudi. Un exercice très-apprécié consiste à attendre le taureau, quand il arrive la tête basse pour fondre sur un des coureurs, à lui mettre le pied entre les deux cornes et à le franchir d'un bond bien calculé; mais le vrai triomphe est de lui enlever sa cocarde. Quand un homme manque son coup et se trouve en danger, ses camarades s'empressent de détourner le taureau, — de l'*écarter*, c'est le mot technique, — en l'attirant sur eux-mêmes par leurs provocations.

Ces Courses sont, on le voit, la victoire de l'adresse et de l'intelligence sur la force brutale. Les gens du pays raffolent de ces jeux périlleux que l'on annonce d'avance à grand renfort d'écriteaux, de bannières et de banderolles, et aux accords traditionnels du galoubet et du tambourin. Quand vient le jour désigné, les populations arrivent de tous côtés sur les lieux choisis pour cette gymnastique dangereuse. C'est le *sport* du pays, et quand, par bonheur, la Course doit se faire dans les Arènes d'Arles ou dans l'Amphithéâtre de Nîmes, ce n'est plus de la curiosité, mais du délire. On a souvent protesté contre ce genre de spectacle, reste de barbarie, disaient les réclamants, dernier souvenir du séjour des Sarrasins d'Espagne en Provence. Bien des fois les autorités ont voulu l'interdire comme indigne d'un peuple civilisé, et peut-être n'avaient-elles pas absolument tort; mais elles ont toujours fini par céder aux plaintes incessantes de leurs administrés, dignes descendants des Gallo-Romains qui bâtirent ces cirques dont les ruines colossales font l'étonnement des

siècles. Nous n'osons pas affirmer que ce délassement de Césars soit précisément fait pour adoucir les mœurs, car souvent des maladroits se laissent heurter ou piquer par la bête, à la grande joie de l'assistance, et plus d'un malheureux a reçu de graves blessures, au milieu des rires et des huées ironiques de ses concitoyens, ce qui laisse bien quelque chose à désirer au point de vue de la philanthropie. Cependant, nous devons le dire, il y a loin de ces Courses provençales aux sanglants combats de taureaux si chers aux Espagnols, et qui, depuis quelque temps, paraissent vouloir s'introduire chez nous. Pour mon compte, je n'oublierai jamais l'impression de malaise et de dégoût profond que m'a laissée une course espagnole qui eut lieu, il y a quelques années, à Bordeaux.

J'avais lu bien des fois, dans des contes plus ou moins castillans, des récits de combats de taureaux, remplis de prouesses chevaleresques et de héros ramassant, sous le nez d'une bête furieuse, le mouchoir parfumé tombé des mains de leurs dames. Je m'étais tout-à-fait laissé prendre aux séduisantes descriptions des romanciers, et ce fut pour moi un beau jour que celui où je vis placarder, sur les murs du chef-lieu de la Gironde, de grandes affiches rouges, annonçant l'arrivée d'une *quadrilla* illustre, composée de *Picadores*, de *Banderilleros* et de *Spadas* renommés dans toutes les Espagnes. Je n'eus garde de manquer à ce spectacle nouveau pour moi : ce fut affreux. En moins de trois heures, des hommes aux hanches arrondies, revêtus du costume andalous et coiffés d'un chignon, comme les femmes, abattirent successivement neuf taureaux, après les avoir martyrisés de toutes les manières. On avait eu le bon esprit de *moucheter* les cornes de ces pauvres animaux avec des boules en bois, ce qui nous épargna l'horrible spectacle des chevaux éventrés piétinant dans leurs entrailles. Malgré cette précaution, la séance me parut plus que suffisamment atroce ; chaque victime fut criblée de banderolles en papier découpé (*banderillas*), armées de pointes acérées qui s'enfonçaient dans les chairs, en sorte que de longs filets de sang zébraient sa robe noire ou fauve. Je crois voir encore une malheureuse bête qui fit trois ou quatre fois le tour du cirque avec une épée plongée dans le corps. Un jet de sang, gros comme le bras, lui coulait sous le ventre. Quand le jet s'arrêta, la bête s'affaissa sur le sable rougi, et un hideux petit bonhomme, habillé de noir, sortit de je ne sais où et vint lui fouiller le crâne avec

un poignard. Toutes les fois qu'un taureau tombait, des chevaux empanachés étaient attelés au cadavre et l'entraînaient triomphalement hors de l'arène. — Moi, pendant que ces aimables Espagnols faisaient leur vilain métier, je me demandais à quoi servait la loi protectrice des animaux inscrite dans nos codes. En quittant le cirque je vis dans une baraque en bois, des hommes, couverts de linges sanglants, occupés à dépécer les chairs des neuf victimes, toutes meurtries et tatouées de plaies où s'était coagulé un sang noir. J'ai rarement assisté à un spectacle aussi repoussant, et, tant que je demeurai à Bordeaux, je n'aurais pas mangé de bœuf pour tous les trésors de Golconde.

L'horreur que j'éprouvais fut si généralement partagée, que messieurs les *Toreros* ne firent pas leurs frais à leur seconde exhibition et que, depuis lors, ils n'ont pas été tentés de revenir à Bordeaux. Des amateurs fervents de cette agréable récréation m'ont affirmé qu'on s'y faisait peu à peu, et que le dégoût ne tardait pas à se changer, en plaisir d'abord, puis bientôt en enthousiasme. Je me suis bien promis, dès-lors, de ne jamais retourner à la révoltante hécatombe qu'on appelle au-delà des monts une *Corrida de Toros*.

III.

Détournons notre pensée de ces bouchers pailletés, à qui je ne pardonne pas de m'avoir fait prendre en aversion, pendant plusieurs jours, le fringant costume de Figaro, et revenons à nos moutons. Ceux de la campagne d'Arles jouissent, par des causes analogues, de la même réputation que les moutons des *prés salés* de Normandie, et l'on m'a assuré que la Camargue et la Crau nourrissaient plus d'un demi-million de bêtes à laine. Pendant tout l'hiver, ces myriades bêlantes vivent éparpillées dans la plaine, paissant, dans une tiède atmosphère, le thym, le serpolet et les herbes alcalines dont elles sont si friandes et qui rendent leur chair si savoureuse. Mais quand vient l'été, quand le soleil, secondé par son auxiliaire le *Mistral* (1), a desséché les pâturages, ces innombrables troupeaux vont demander aux herbages des Alpes la nourriture que leur re-

(1) Vent de Nord-Ouest, très-sec, très-froid et souvent très-violent.

fuse le sol brûlé de la Provence. Ce sont alors des marches de plus d'un mois, pendant lesquelles on rencontre, sur les chemins, des escouades de deux mille bêtes *transhumantes*, conduites par des bergers à peine civilisés et par des chiens à peu près sauvages, et précédées d'un peloton de chèvres barbues qui portent une sonnette au cou et ouvrent la marche comme les sapeurs d'un régiment. Au centre de la légion, un escadron d'une centaine d'ânes charrie le matériel nécessaire au voyage ; c'est le train des équipages de ces inoffensives armées. La Camargue est un Delta égyptien ; la Crau est un Sahara provençal ; naturellement les mœurs de leurs habitants doivent se ressentir de cette analogie. Ne dirait-on pas, en effet, les pasteurs et les troupeaux de Libye dont parle Virgile?

« Vois les bergers d'Afrique et leurs courses errantes :
Là, leurs troupeaux, épars ainsi que leurs foyers,
Et paissant au hasard durant des mois entiers,
Soit que le jour renaisse ou que la nuit commence,
S'égarent lentement dans un désert immense :
Leurs dieux, leur chien, leur arc, leurs pénates roulants,
Tout voyage avec eux sur ces sables brûlants.
Telle de nos Romains une troupe vaillante
Marche d'un pas léger sous sa charge pesante (1). »

Aux premières bises de l'automne, les troupeaux expatriés redescendent des sommets alpins et s'arrêtent quelques jours dans les champs qui longent les montagnes ; puis, dès que les vents d'équinoxe et les pluies de novembre ont ramené la fraîcheur sur les bords du Rhône, les émigrés se remettent en route et regagnent les plaines natales. On se fait difficilement une idée de ces énormes migrations de bétail, mais on se représente sans peine les tourbillons de poussière qu'elles doivent soulever, tourbillons tels qu'ils avaient donné aux seigneurs féodaux, toujours si ingénieux en matière de fisc,

(1) *Les Géorgiques*, traduct. Delille :

Quid tibi pastores Libyæ, quid pascua versu
Prosequar, et raris habitata mapalia tectis? etc.
(Lib. III, v. 339 et seq.)

l'idée de prélever, sur chaque pasteur qui traversait leurs domaines, un droit de *pulvérage* (1).

Nous avons dit que des légions de chevaux blancs partagent avec les taureaux noirs le privilége d'errer en toute liberté sous le ciel limpide de la Camargue. Ces petits chevaux, ébouriffés et presque à l'état de nature, descendent, dit-on, de la race arabe laissée dans le pays par les Sarrasins. Assurément, pas un coureur inscrit au *Stud-book*, ce livre d'or de la noblesse équine, ne pourrait se vanter d'une généalogie aussi lointaine, et pourtant ces arabes du désert arlésien n'en sont pas plus fiers pour cela. Vierges à peu près de l'étrille et du harnais, ils paissent, le jour, au beau soleil; dorment, la nuit, à la belle étoile, et sont probablement les chevaux les plus heureux qui existent au monde. Sans ambition, ignorant les splendeurs du *turf* et l'épaisse litière des écuries aristocratiques, ils jouissent, en véritables paysans du Danube, d'une indépendance presque entière et de toutes les douceurs d'une vie ignorée. S'ils ne coûtent guère à leur maître, ils ne travaillent guère non plus. Quelques fardeaux à porter de temps en temps au marché voisin; quelques étapes à parcourir avec un paysan sur le dos, et c'est tout. N'était, parfois, l'arrivée d'un marchand étranger qui vient décimer leurs tribus pour repeupler les écuries des villes, ces chevaux seraient les animaux le mieux partagés de la création. Leur seule besogne sérieuse arrive à la suite de la moisson, époque à laquelle ils participent au *dépiquage* du blé, doux travail qui dure à peine quelques jours. En Provence, on ne se sert pas de fléaux comme en Normandie; on n'écrase pas l'épi sous de lourds rouleaux de pierre comme dans le Haut-Languedoc, et l'on ne soupçonne pas l'existence des *batteuses*, ces ingénieuses machines en usage dans les pays d'agriculture raffinée. On est bien trop romain pour cela à Arles, et les paysans ne sont pas près d'y adopter les charrues perfectionnées de Brabant. La charrue provençale est tout simplement l'araire latin du vieil Evandre, c'est-à-dire un soc emmanché à un arbre courbé dès son jeune âge, suivant le précepte de Virgile (2). Le *battage*

(1) Voir, pour plus de détails, Millin, IV, 76 et suiv.; F. Bernard, *loc. cit.*, p. 257 et 258.

(2) *Continuo in silvis magna vi flexa domatur*
In burim et curvi formam accipit ulmus aratri.....
(*Georgic.* lib. I, v. 169 et seq.)

n'est ni moins antique, ni moins primitif, et l'on y procède comme dans les contrées bibliques de l'Orient. Le cultivateur qui a du blé à extraire de l'épi, — à *dépiquer*, c'est le terme en usage, — réunit vingt ou trente chevaux de la Camargue. Si les chevaux lui appartiennent, ils ne lui coûtent rien ; s'il est obligé de les louer, ils ne lui coûtent pas grand'chose. Il étend ses gerbes sur une *aire* circulaire, fortement battue pour que le sol offre de la résistance, dispose les chevaux de manière à ce que tout le rayon de ce cercle soit foulé et il se place au centre, les guides dans une main et le fouet dans l'autre. Alors le pittoresque attelage se met à faire tumultueusement le manége, jusqu'à ce que les épis aient été assez piétinés pour que tout le grain soit sorti de ses alvéoles. Puis, par un beau jour de mistral et une fois la paille enlevée, on jette en l'air ce qui est resté sur le sol ; le grain retombe par son propre poids, et le vent emporte au loin la poussière et la menue paille des épis. Au mois d'août et de septembre, de toutes parts des nuages gris s'élèvent de la plaine, pareils à la fumée d'un vaste incendie : ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, de mauvaises herbes qui brûlent dans les champs, mais tout simplement des laboureurs qui vannent leur blé. Tout cela est, à coup sûr, beaucoup plus oriental et italien que français, et l'on reconnaîtra sans peine, dans ces détails, l'empreinte ineffaçable que les Phéniciens de Phocée et le Peuple-Roi ont laissée sur le sol provençal ; on se croirait en pleine campagne de Rome sur ce territoire de la *petite Rome des Gaules* (1). Les orateurs des comices départementaux et des sociétés agricoles ont mille fois raison, je veux bien le croire, de déplorer, en périodes arrondies, — *ore rotundo*, comme on eût dit dans la Camargue, il y a quinze cents ans, — la routine incurable des paysans provençaux ; mais moi, profane, je ne puis me défendre d'un vif sentiment de plaisir quand je vois ces braves gens mettre ainsi en action, sans s'en douter, les beaux vers des *Géorgiques*

Ainsi, dans ce pays exceptionnel, les hommes et les animaux mènent une existence à part qui ne se retrouve sur aucun autre point de la France ; les mœurs sont aussi singulières que le paysage est étrange, et pour rencontrer quelque chose d'analogue, il faudrait

(1) *Gallula Roma Arelas.*
(*Auson. Burdigal. Ordo nobilium urbium.*)

aller en Egypte ou dans les Marais-Pontins. En Camargue, les fermes portent le nom patriarcal de *Ménage*, comme dans d'autres contrées de la Gaule romaine, — à Narbonne, par exemple, — le fermier s'appelle *le Père* (*lou Païre*). — C'est la vie patriarcale dans toute sa simplicité. Ces mœurs antiques font songer aux bergers de l'*Odyssée*, et, ainsi que le vieil Eumée, les pasteurs de la Camargue ont un Homère, qui chante leurs travaux et leurs fêtes dans leur langue sonore (1).

IV.

On le devine, une contrée aussi originale ne peut manquer d'avoir ses traditions plus ou moins fabuleuses. La légende de la Camargue est à la fois poétique et religieuse comme le caractère des enfants du pays.

Si l'on en croit cette légende, après la mort du Christ, et quand le Sauveur fut remonté au ciel, les Juifs jetèrent dans une barque Marie Jacobé, mère de Saint-Jacques ; Marie Salomé, mère de Saint-Jean l'Evangéliste ; Marcelle, leur servante ; Lazare et ses deux sœurs, Marthe et Marie-Madeleine ; Maximin, l'un des soixante-douze disciples ; Joseph d'Arimathie, qui avait mis le Christ au tombeau, et Cédon, l'aveugle rendu à la vue par le Seigneur ; puis la barque fut poussée au large, dans l'espoir que ces saints passagers, abandonnés sur les flots, sans voile et sans gouvernail, ne tarderaient pas à être engloutis. Les Juifs n'avaient trouvé aucun moyen plus expéditif de se débarrasser des gens qui ne partageaient pas leur foi religieuse. Le pieux Simon de Montfort ; l'abbé de Cîteaux, son fervent collaborateur, et leurs émules, les Druses de 1860, n'y auraient pas mis tant de façons. Quoi qu'il en soit, la main de Dieu, toujours étendue sur les Justes, conduisit la frêle embarcation à travers les rescifs et la poussa vers l'extrémité méridionale de la Camargue, non loin de l'embouchure du Petit-Rhône. Après avoir rendu grâce au Seigneur de l'heureuse issue de leur navigation miraculeuse, les saints hommes et les saintes femmes se

(1) M. F. Mistral, enfant de la Campagne d'Arles, dont le poème de *Mirëio* a mérité que M. de Lamartine lui consacrât tout le 40e Entretien de son *Cours familier de Littérature*.

dispersèrent. Lazare se dirigea vers Marseille, où l'attendait la dignité épiscopale; Maximin porta ses pas du côté de l'Est, où il devait fonder la ville à laquelle il donna son nom; Madeleine gagna les rochers déserts de la Sainte-Baume, où une mort édifiante lui était réservée après trente ans d'austères pénitences; Marthe prit la route de Tarascon, où elle devait mourir en filant modestement sa quenouille, après avoir délivré le pays d'un monstre qui le désolait. Nous ignorons ce que firent Joseph d'Arimathie et Cédon, mais Marie Jacobé, Marie Salomé et Marcelle se fixèrent au lieu même de leur débarquement, et elles y moururent après avoir converti les habitants au Christianisme. A dater de cette époque, et jusqu'au quinzième siècle, ce lieu porta le nom de Notre-Dame-de-la-Mer.

En 1448, le bon René, — ce Henri IV provençal dont le nom est demeuré si populaire du Rhône à la Durance, et qui, s'étant laissé dépouiller de son royaume, se consolait en écrivant des vers et en exécutant des peintures à fond d'or, au lieu de reconquérir son trône comme le Henri IV Béarnais, — le bon René, à la suite d'une vision céleste, entreprit des fouilles au village de Notre-Dame de la Mer, et ne tarda pas à retrouver les reliques des deux Maries, reliques dont l'authenticité fut constatée par *l'odeur de sainteté qui s'en exhala*. Dès-lors, le village prit le nom des Saintes-Maries, qu'il porte encore, et devint un lieu de pélerinage très-vénéré, dans toute la Provence. La fête annuelle de cette paroisse sanctifiée attire des aveugles, des paralytiques et des infirmes de toute sorte. Heureux le pèlerin qui peut s'asseoir à l'heure propice sur la châsse des reliques ! — « On m'a assuré — dit un auteur arlésien, qui paraît très-attaché aux croyances de son pays — qu'il s'était opéré mainte guérison..... Pourquoi pas? mais je n'en ai vu aucune le jour où je fis moi-même le pélerinage (1). »

V.

Ainsi que la Camargue, la Crau a sa légende; mieux encore, elle a deux légendes, l'une païenne, l'autre chrétienne.

Voici, en deux mots, la légende païenne : Comme Hercule amenait d'Espagne les bœufs que l'aimable Géryon s'était plu à nourrir

(1) M. Am. Pichot, *loc. cit.*, p. 54.

avec de la chair humaine, le héros s'arrêta sur les bords du Rhône et y trouva des peuplades guerrières et voleuses, — c'était tout un dans cet âge d'or de la mythologie, — peuplades contre lesquelles il lui fallut combattre pour conserver son troupeau. Lorsque Hercule eut épuisé ses traits, il se vit sur le point d'être écrasé par ses ennemis, malgré les héroïques *moulinets* de sa massue. Mais Jupiter veillait sur lui : le père des dieux et des demi-dieux fit alors pleuvoir une grêle de pierres qui anéantit fort à propos les Liguriens. Telle serait l'origine des cailloux dont la Crau est couverte.

Les géologues ne se sont pas contentés de cette explication; ils ont démontré *ex professo* que la forme ronde de ces cailloux, dont le poids varie depuis quelques grains jusqu'à cent livres, prouve qu'ils ont été longtemps roulés par les flots ; qu'ils diffèrent entièrement des pierres qu'on trouve dans les montagnes voisines; qu'en revanche, on y remarque des granits, des jaspes rouges et verts, des marbres alpins de toutes nuances et surtout force variolites pareilles à celles que la Durance charrie dans ses eaux. Un de ces géologues, l'infatigable et savant Lamanon, ayant pris la peine de remonter, jusqu'à leurs sources, la Durance et ses affluents, a retrouvé les carrières de toutes les pierres que la Durance roule depuis les Alpes jusqu'au Rhône et qui sont identiquement les mêmes que celles de la Crau ; il a conclu de son voyage qu'avant d'avoir été refoulées dans leur lit actuel par quelque révolution terrestre, les eaux de la rivière provençale avaient dû envahir la plaine de la Crau, y séjourner longtemps et y déposer la couche de cailloux dont la vue étonne et attriste à la fois les voyageurs du chemin de fer. Nous sommes trop respectueux à l'endroit des sciences que nous ignorons, pour oser rien objecter à des déductions aussi logiques; mais, comme nous ne respectons pas moins les grands poètes que les géologues, on nous permettra de ne pas renoncer sans regret à la tradition d'Hercule qui nous a été transmise par le vieil Eschyle (1), et nous dirons avec M. Amédée Pichot :

C'est à vous, savants géologues,
De réfuter les mythologues;

(1) Fragment du *Prométhée délié*, rapporté par Strabon, *Geogr.* IV, et par Pline, III, 4. — Voir Millin, IV, 68, et le P. Papon, *Hist. gén. de Provence*, Paris, 1777-1786, 4 vol. in-4°, t. Ier, p. 326.

Mais je déclare, quant à moi,
Qu'en attendant votre critique,
Ce miracle mythologique
Doit rester article de foi (1).

Quant à la légende chrétienne de la Crau, comme elle n'a la prétention de nous dévoiler l'origine d'aucun caillou, les géologues n'y trouvent rien à redire, je pense. En sera-t-il de même des philosophes? Je n'ose l'espérer. Il est si difficile de contenter tout le monde! — Voici toujours cette légende : Un saint homme parcourait la Provence, semant la parole divine sur sa route et faisant des conversions miraculeuses. Un bambin lui servait de guide, car l'apôtre était vieux et aveugle. Or, certain jour qu'ils traversaient la Crau, l'enfant fut pris de l'envie de jouer dans cette grande plaine où il voyait tant de beaux cailloux polis : — « Mon père, dit-il, quelle foule est venue à notre rencontre ! quel peuple innombrable et avide de vous écouter nous entoure ! Il attend, dans un silence religieux, votre parole inspirée qu'il brûle d'entendre. » Le vieillard, sans défiance, se recueillit un instant, puis il se mit à débiter un beau sermon qui dura une grande heure, en sorte que, pendant une heure, le petit garçon s'en donna à cœur joie. Ce polisson connaissait si bien les habitudes oratoires de son maître, qu'il revint près de lui, juste au moment où cette prédication dans le désert touchait à sa fin : « Mes chers frères, disait le pieux aveugle, votre respect muet me touche au dernier point; puisse Dieu vous écouter, à votre heure dernière, comme vous-même m'écoutez aujourd'hui ! » L'enfant riait sous cape, lorsqu'un *Amen* prolongé retentit de toutes parts dans la plaine. C'étaient les seuls auditeurs du sermon, c'est-à-dire les cailloux qui répondaient au Saint. L'enfant épouvanté tomba à genoux et avoua son espiéglerie au vieillard, qui fut trop flatté, j'aime à le croire, de se voir favorisé d'un miracle, pour se montrer bien sévère en cette occasion (2).

Cependant, il ne faudrait pas s'imaginer que toute l'étendue de la

(1) *Arlésiennes*, p. 63.

(2) Nous trouvons cette légende de l'*Amen des pierres*, que nous reproduisons ici en mauvaise prose, racontée en jolis vers dans les *Arlésiennes* de M. Am. Pichot, p. 63.

Crau est couverte de cailloux. Au sortir d'Arles, c'est une plaine verdoyante, coupée de mille rigoles où roulent les eaux grisâtres de la Durance, amenées là par le canal de Craponne. De tous côtés, des fermes et des maisons de campagne se cachent derrière de frais bouquets d'ormeaux, de platanes et de mûriers. C'est une sorte d'Arabie heureuse qui, dans peu d'instants, se changera en Arabie pétrée. A mesure que l'on s'avance vers le Sud, les rigoles deviennent plus rares; la verdure perd de sa fraîcheur; les pierres commencent à paraître et les joncs remplacent peu à peu les cultures. La végétation, si luxuriante tout-à-l'heure, ne se montre plus que d'espace en espace, présentant de riantes oasis au milieu d'une monotone étendue de joncs. Insensiblement, les joncs eux-mêmes s'éclaircissent et font place aux cailloux. Ce ne sont bientôt plus que des îles de sombre verdure, perdues dans un océan de pierres. A chaque tour de roue de la locomotive, les cailloux se montrent plus nombreux, et bientôt le convoi roule dans un véritable désert africain où les pierres remplacent le sable, et dont le sol, parfaitement plat, s'étend à perte de vue, formant à l'horizon un cercle immense autour du voyageur :

Solitude infertile où l'homme est seul debout !
Cercle démesuré dont le centre est partout (1) !

On a peine à comprendre que, sous ces pierres, calcinées par un soleil implacable (2), les bestiaux puissent trouver un brin d'herbe, et pourtant ils savent les déplacer et y découvrir toutes sortes de pâtures aromatiques et savoureuses (3). La ressemblance de la Crau avec le Grand Désert est poussée jusqu'au mirage inclusivement. Strabon d'abord, Millin ensuite, et enfin Barthélemy et Méry (4) affirment de la manière la plus formelle que des effets de mirage s'y produisent quelquefois; nous devons croire d'aussi respectables au-

(1) Barthélemy et Méry, *Napoléon en Egypte*, ch. V.

(2) En 1773, le thermomètre s'y éleva à deux degrés seulement de moins qu'au Sénégal (Millin, IV, 73).

(3) Du temps de Pline, on y conduisait déjà des troupeaux de très-loin, pour leur faire brouter les herbes parfumées auxquelles il donne le nom de thym (Plin. XXI, 10; Millin, IV, 76).

(4) *Napoléon en Egypte* (Notes du ch. Ier).

torités, mais nous les croyons sur parole. Pour mon compte, je n'aurais pas été fâché d'observer, une fois dans ma vie, ce singulier effet de réfraction, à l'aide duquel la nature semble narguer les caravanes perdues dans les sables ; mais je n'ai pas eu ce bonheur, et il paraît que le phénomène ne se prodigue pas dans la Crau, « ce qui n'est pas étonnant, dit M. Méry, puisque c'est un phénomène (1). » En revanche, j'ai été plus heureux avec le *Borée noir* (*Melamboreas*), dont parle également Strabon (2), et que les Provençaux désignent sous le nom moderne de Mistral. Ce vent redoutable, qui sort des cavernes du mont Ventoux le bien nommé, pour balayer de son souffle glacé tout le littoral de la Méditerranée, trouve dans la Crau une libre arène où il peut prendre ses ébats sans crainte d'y rencontrer le moindre obstacle. Aussi y souffle-t-il

(1) *Explorations de V. Hummer*, dans les *Nouvelles Nouvelles*. Paris 1856, in-18. — Si le mirage ne se prodigue pas dans la Crau, il n'en est pas de même dans la plaine d'Aigues-Mortes. Voici, à ce sujet, une très-intéressante note que nous devons à l'obligeance d'un des savants professeurs de la Faculté de Médecine de Montpellier, M. Dumas, à qui nous témoignons ici toute notre gratitude : « Les plaines de sable qui s'étendent entre Aigues-Mortes et les salines de Peccais, — dit M. le Professeur Dumas, témoin oculaire du fait, — sont, pendant les grandes chaleurs de l'été, le théâtre d'effets de mirage d'une netteté peu commune, et qui rivalisent avec ce que les voyageurs ont constaté en Egypte. Le phénomène est, du reste, si bien connu dans le pays, que, lorsqu'un étranger, se livrant au plaisir de la chasse en compagnie d'habitants d'Aigues-Mortes, arrive dans ces parties du territoire, on l'engage à ôter ses chaussures, pour traverser à gué les eaux trompeuses qui semblent miroiter à trente ou quarante pas des chasseurs, et dans lesquelles se reflètent, renversés comme dans un lac, les maisons et les arbres placés à l'horizon. Pour que l'illusion soit complète, il ne faut pas s'élever à une trop grande hauteur au-dessus du sol ; autrement, tout disparaîtrait. En examinant, avec un peu d'attention, ce qui se passe, et en se plaçant dans une certaine direction, par rapport à la lumière du soleil, on ne tarde pas à reconnaître que si le terrain sur lequel on se trouve est desséché à la surface, il ne l'est que depuis peu de temps. En effet, ce terrain est submergé pendant l'hiver, et l'eau qui en imprègne les profondeurs, passant à l'état de vapeur sous l'influence des rayons solaires, forme une couche épaisse de près d'un mètre, caractérisée par des ondes dont la direction varie avec celle du vent, et dont la densité, à leur partie inférieure, produit l'effet d'un miroir réflecteur. »

(2) *Geograph.* Liv. IV.

de toute la puissance de ses terribles poumons, renversant les hommes et les animaux, et faisant voler les pierres comme des feuilles mortes. Je ne l'ai point vu, ainsi que Strabon, dépouiller, pièce à pièce, des soldats de leur armure, par la raison toute simple que les soldats n'ont plus d'armure ; mais j'ai failli être enlevé par lui, un certain jour que j'étais monté sur le Rocher des Doms, à Avignon, et je ne sais trop où il m'aurait emporté si je n'avais eu la précaution de saisir bien vite la croix qui domine ce rocher et de m'y cramponner dans la pose d'Alice, au troisième acte de *Robert-le-Diable*. Personne n'ignore, dans le Midi, qu'à l'équinoxe du printemps dernier (1860), cet aimable zéphyr s'est amusé, sur le chemin de fer de Narbonne à Perpignan, — un de ses séjours de prédilection, — à culbuter successivement un train de voyageurs et un train de marchandises, ce que Strabon n'avait jamais vu. Quand on réfléchira qu'un seul waggon, chargé de marchandises, pèse quinze mille kilogrammes, on trouvera, je pense, que cet exploit du Mistral vaut bien le soldat déshabillé par le Mélamborée du géographe grec, et que le vent qui, d'un seul coup, jette sur le côté trente de ces waggons, n'a pas trop dégénéré pour un vieux fléau (1).

Le Parlement et la Durance
Sont les fléaux de la Provence,

dit un vieil adage local. Le parlement n'existe plus depuis soixante-dix-ans ; la Durance a été tellement saignée par le canal de Craponne et le canal de Marseille, qu'elle est à peu près rentrée dans le droit chemin des rivières vertueuses, et ne se permet plus guère de sortir de son lit. La Provence n'aurait donc plus de fléau sans le Mistral, et le seul fléau qu'elle ait conservé est précisément celui que le proverbe avait oublié ; ce qui n'empêchera pas les provençaux de citer éternellement ce distique devenu menteur.

VI.

Lorsque le train a ainsi roulé, pendant plus de vingt kilomètres, entre deux mers de cailloux, les joncs recommencent à se mêler aux

(1) Voir, au sujet des vents qui règnent en Provence, le P. Papon, I, 1[illegible]

pierres, et quelques parties boisées se montrent, d'espace en espace, couvertes de chênes-kermès au feuillage toujours vert. C'est sur ces chênes nains que l'on recueille l'insecte à cochenille qui leur a donné son nom. A droite et à gauche, le sol, largement entaillé par les travaux du chemin de fer, laisse voir une mince couche de terre végétale, reposant sur un de ces cailloutis que les géologues appellent *poudingues*. Suivant Millin, ce lit de poudingue se prolonge sous tout l'arrondissement d'Arles (1), ce qui ne paraît pas trop nuire à la fertilité des parties cultivées. Bientôt les vignes, les mûriers et les oliviers reparaissent; on est sorti du désert mythologique d'Hercule et d'Eschyle, où les yeux, fatigués par la vue perpétuelle des cailloux, n'ont eu, pour se reposer, pendant près de deux heures, que les eaux vertes et limpides d'un petit étang, près de la station d'Entressen.

Enfin, quelques mouvements de terrain se font sentir, et l'on se trouve en présence de deux collines élevées, entre lesquelles miroitent, à l'horizon, des eaux que bien des voyageurs croient être celles de la mer. Sur l'une de ces collines s'élève un village pittoresque, emprisonné dans les murs sombre et croulants d'une forteresse féodale; et, un instant après, se montre, au fond d'une vallée qui semble bien riante après la Crau, un gros bourg en amphithéâtre, adossé à une montagne et baignant ses pieds dans les ondes calmes d'une mer intérieure. Cette mer, c'est le vaste étang de Berre que nous avons entrevu tout-à-l'heure; ce bourg, c'est Saint-Chamas, où se trouve située la poudrerie la plus importante de France.

Après avoir laissé, à notre droite, Saint-Chamas et son pont romain, dont les deux arcs de triomphe, dorés par dix-huit siècles de soleil, donnent passage à la voie *Aurelia*, — une de ces indestructibles routes antiques que l'administration des Ponts-et-Chaussées classe irrespectueusement parmi les chemins de grande communication, — nous côtoyons, sur un parcours d'environ cinq lieues, l'étang de Berre, dont les eaux, encadrées par des montagnes bleuâtres, reflètent les feux du soleil couchant et portent toute une flottille de bateaux pêcheurs. Les Romains appelaient ce grand lac salé *Mastromela*, et ils avaient établi, sur ses bords, une colonie

(1) Tome IV, p. 76.

florissante qui fut détruite par les pirates et les peuples du Nord, après la chute de l'Empire d'Occident (1). Vers le onzième siècle, les comtes de Provence y fondèrent, à la jonction de l'étang avec la mer, une petite ville sillonnée par un canal, et que sa position péninsulaire fit surnommer la *Venise provençale* : c'est la commune maritime des Martigues, qui doit, dit-on, son nom au souvenir de Martha, la devineresse de Marius, et dont les habitants, si l'on ajoutait foi aux anecdotes saugrenues et apocryphes qui courent la Provence, seraient une population de Jocrisses. — Quant à Berre, qui est devenu le parrain de l'étang, c'est un tout petit village dont, suivant Papon, le nom signifie *eau salée* en Celtique (2). — La belle langue que le Turc ! dirait M. Jourdain.

A notre gauche se succèdent des collines, couvertes d'oliviers au feuillage pâle, et couronnées de roches grises, régulières comme des bastions, au-dessus desquelles se dresse un pic rougeâtre couronné par le blanc ermitage de Vitrolles. Dans le reste de la France, on ne connaît les ermitages que par les paroles des romances et des opéras-comiques, littérature qui menace de ne renoncer jamais à l'*Ermite de la Chapelle*. En Provence, au contraire, c'est une position sociale d'être ermite. Cette contrée orientale et dévote renferme un nombre incroyable de Thébaïdes, et chaque Thébaïde a son ermite qui possède une chapelle et fait un petit commerce de médailles et de chapelets. Nous comptons bien visiter, quelque jour, un de ces solitaires du désert provençal, pour l'édification de nos lecteurs, — si tant est que nous ayons des lecteurs et qu'ils veuillent bien nous suivre jusque-là. En attendant, achevons notre route sur les ailes de la vapeur.

Nous traversons l'Arc, modeste ruisseau qui se jette humblement dans un étang, comme si Plutarque n'avait pas parlé de lui (3), et comme si ses rives n'avaient pas été à jamais illustrées par la défaite des Ambro-Teutons. Nous saluons la montagne Sainte-Victoire (*Mons Victoriæ*) dont les croupes majestueuses se dessinent au loin, noble montagne au pied de laquelle Marius, dans un seul jour, fit reculer l'invasion des Barbares de trois siècles ; nous franchissons la plaine

(1) Papon, II, 78.
(2) *Idem*.
(3) Vie de Marius.

aride de Rognac, où se déploie l'embranchement qui conduit à Aix, cette vieille capitale tombée au rang des sous-préfectures les plus mélancoliques; et enfin nous nous trouvons en présence d'une chaîne de montagnes rocheuses, sous laquelle le train s'enfonce à grand bruit. Nous sommes dans le souterrain de la Nerthe.

Rien de plus sinistre que la traversée de ce *tunnel*, comme on dit dans la technologie britannique des chemins de fer. Pendant six ou sept minutes, on roule dans une obscurité presque complète, où s'agite convulsivement la flamme rougeâtre des lampes. La respiration haletante de la machine; les lueurs de la houille incandescente qu'elle sème sur son passage; le bruit du fer roulant sur le fer, répercuté par les voûtes sonores; les sons perçants du sifflet qui se prolongent d'échos en échos, comme des cris de détresse; tout contribue à donner à ce moment du voyage un caractère infernal. Les conversations les plus animées cessent comme par enchantement; un malaise insurmontable pèse sur toutes les poitrines; chacun attend avec une sorte d'angoisse la fin de ces ténèbres de quelques minutes qui semblent éternelles; personne ne pense que le train parcourt un des chefs-d'œuvre du génie moderne.

Enfin on sort de ces cavernes, creusées par des enchanteurs sortis de l'Ecole polytechnique; les poumons se dilatent; les visages assombris s'illuminent, et l'on a bien vite oublié le Ténare et le Styx auxquels ou songeait involontairement; car, dès qu'on revoit la lumière, le contraste est aussi complet que subit.

Pendant quelques secondes, les derniers renflements de la chaîne qu'on vient de traverser dressent, de tous côtés, de sauvages pitons de rochers gris, égayés par l'éternelle verdure des pins; puis, les montagnes s'abaissent brusquement et l'on a peine à retenir un cri d'admiration en apercevant, à sa droite, sous un ciel lumineux et limpide, les eaux calmes et bleues de la Méditerranée, cette mer des dieux, des héros et des poètes. Ce bleu de la Méditerranée, dont la reproduction sur la toile paraît si invraisemblable aux personnes qui n'ont vu que les vagues plombées et vertes de l'Océan, parcourt une gamme complète de tons charmants, depuis l'indigo le plus foncé, jusqu'à l'azur céleste, en passant par toutes les nuances de la turquoise et du saphir. Là, point de ces vastes étendues de sable et de fange que le reflux laisse sur les bords de l'Atlantique. Les côtes, couvertes de végétation jusqu'au bord de l'eau, sont capricieuse-

ment échancrées par la mer, qui y dessine toutes sortes de caps abrupts et d'anses aux courbes gracieuses. Çà et là, des villages aux ports microscopiques, abrités au fond de petits golfes, sont caressés par les flots qui les brodent d'une frange d'argent; des îlots de rochers roses, nus comme ceux d'Ithaque et de Ténédos, se groupent de loin en loin et se donnent des airs charmants d'archipels grecs. On se sent transporté en plein Orient, en pleine antiquité; et il semble qu'on va apercevoir le fidèle Achate, allumant, sur le rivage son classique feu de branches sèches.

A gauche, des collines aux flancs boisés, aux crêtes arides, arrondissent gracieusement leurs sommets dorés par le soleil, et dominent une fraîche vallée dont la verdure fait ressortir en mille points blancs les riantes villas, ombragées de pins, que la villégiature marseillaise appelle *bastides;* c'est tout-à-fait un paysage italien et l'on se croirait à deux pas de Sorrente ou de Baïa.

Enfin, devant nous, des montagnes aux contours splendides, s'arrondissent en amphithéâtre et encadrent, comme un vaste nid, une grande ville aux toits roses, au-dessus de laquelle se montrent des mâts de navire, et que couronne un côteau dénudé, surmonté d'une église. Cette église, c'est Notre-Dame-de-la-Garde, que les marins provençaux aiment tant à saluer de la haute mer; cette ville, c'est la fille légitime de la Phénicie et de la Grèce; c'est la Carthage, la Tyr moderne; c'est l'héritière des républiques maritimes de Venise et de Gênes, c'est Marseille.

MARSEILLE.

I.

Dès que le voyageur arrive à Marseille, il comprend qu'il vient d'entrer dans une ville du premier ordre. Les rues larges, bordées de belles maisons; la foule affairée qui se précipite dans tous les sens; les voitures qui se croisent de toutes parts; les lourds chariots, surchargés de sacs, de tonneaux, de balles ou de caisses; l'éclat des magasins; le luxe des cafés, plus brillants à Marseille que partout ailleurs; les deux mille navires qui se pressent dans les ports; l'agitation des quais, où des légions de travailleurs embarquent, débarquent, pèsent, mesurent et transportent les denrées des deux hémisphères; tout annonce qu'on se trouve dans un de ces grands centres d'activité et de richesse vers lesquels convergent les produits du monde entier. Mais rien ne laisse deviner que cette ville si vivante et surtout si moderne est une des plus antiques cités de l'ancienne Gaule.

Marseille, ou plutôt *Massilia*, qui partageait avec Narbonne, Autun et Lyon la suprématie de cette vieille terre gauloise qui est devenue la France, l'emportait sur ses rivales par son origine reculée et par sa civilisation raffinée et précoce. Paris était à naître, et l'île inconnue de la Seine, berceau futur de l'humble Lutèce, devait demeurer, longtemps encore, une solitude fangeuse, où s'élevaient çà et là quelques misérables huttes de pêcheurs, que déjà la *Massalia* des Grecs et la *Massilia* des Romains méritait le titre d'*Athènes des Gaules* et de *Maîtresse des études* que lui donnèrent plus tard Cicéron et Pline. Cette ville était aussi polie, dit Tite-Live, que si

elle avait été située au milieu de la Grèce (1), et pendant que son port, ce fameux *Lacydum* si célèbre dans l'antiquité, voyait affluer les navigateurs de toutes les nations, les écoles de Marseille étaient le rendez-vous des jeunes Romains qui, voulant se perfectionner dans l'étude des lettres et de la philosophie, voyageaient d'Athènes à Massilia.

Lorsque les origines de tant de capitales se perdent dans les brouillards d'un passé obscur, celles de Marseille sont limpides comme son ciel et poétiques comme sa mer. Dans la quatorzième année du règne de Tarquin l'Ancien, environ six cents ans avant Jésus-Christ, — rien que cela! — quelques Phocéens vinrent s'établir au nord de la Méditerranée, et s'installèrent sur la côte, où ils vivaient de commerce et de pêche; peut-être même, — quelle cité, à commencer par Rome la ville éternelle, ne compte de ces peccadilles-là aux alentours de son berceau? — peut-même se livraient-ils un peu à la piraterie. Ayant un jour poussé leurs explorations jusqu'à l'extrémité du golfe des Gaules (2), Simos et Protis, leurs chefs, vinrent demander à Nannus, roi des Ségobrigiens, la permission de fonder une ville sur les confins de ses Etats. Or, juste au moment où les Phocéens se présentèrent devant lui, Nannus se disposait à marier sa fille, qu'il devait donner, suivant un usage bien tombé en désuétude dans les familles princières, à l'homme qu'elle choisirait pendant le festin des épousailles. Les tables étaient prêtes et les étrangers furent accueillis avec toute la cordialité de l'hospitalité antique. Pendant le repas, la princesse resta pensive, ne cessant de porter les yeux sur ces beaux aventuriers, dont les traits nobles et corrects faisaient grand tort, dans son esprit, aux rudes visages de ses grossiers compatriotes. Aussi, quand le roi invita sa fille à présenter l'eau des ablutions à celui qu'elle voulait pour époux, la jeune princesse, tout émue et toute rougissante, alla droit à Protis, qui devint ainsi le fondateur de Marseille (3).

Nous ne pouvons suivre ici, pas à pas, les destinées de l'illustre

(1) Papon, *Hist. gén. de Provence*, Paris, 1767-1786, 4 vol. in-4°, tome I, p. 22.

(2) *Sinus gallicus*, golfe du Lion.

(3) Millin, *Voyage dans les Départ. du Midi de la France*, Paris, 1808-1811, 4 vol. in-8°, tome III, p. 135 à 139.

cité ; cette longue histoire, très-connue d'ailleurs, nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à en rappeler rapidement les épisodes les plus brillants.

Souvent en guerre avec leurs voisins, — les Liguriens entre autres, — les Marseillais restèrent toujours les fidèles alliés du peuple romain. Lorsque les Gaulois se furent emparés de Rome, malgré la vigilance des oies exceptionnellement intelligentes du Capitole, Marseille, fille légitime de la Grèce et fille adoptive de Rome, donna des marques publiques de deuil, tant elle se sentait peu gauloise. Elle contribua généreusement à compléter le poids d'or et d'argent exigé par Brennus pour la rançon de la ville-reine ; fournit, plus tard, des galères aux Scipions pour vaincre Carthage, sa rivale maritime, et aida Marius à triompher des Ambro-Teutons.

Marseille, constituée en république, était gouvernée par six cents *Timuques* (honorés), choisis parmi les pères de famille les plus riches et les commerçants les plus considérés. En sa qualité de république aristocratique, Marseille ne pouvait manquer de s'attacher au parti de Pompée. Aussi César, après l'avoir prise d'assaut, la traita-t-il en ville conquise. Oubliant les services passés de cette ancienne et fidèle alliée de Rome, le vainqueur fit porter à son triomphe l'image de la cité soumise, triste spectacle qui arracha cet élan d'indignation contre César au plus éloquent adversaire de l'Empire naissant : « Après avoir, s'écrie Cicéron, désolé et ruiné les peuples étrangers, nous l'avons vu traîner en triomphe l'image de Marseille, comme pour annoncer l'anéantissement de la République par cette insulte faite à une ville sans le secours de laquelle jamais nos généraux ne triomphèrent dans les guerres transalpines (1). »

Dès-lors Marseille devint romaine ; mais, si elle perdit ses libertés séculaires, elle n'en continua pas moins à briller d'un vif éclat par le commerce, les lettres et le culte des arts. Elle devait même résister plus longtemps que Rome à l'invasion de la Barbarie. « La cité la plus littéraire de tout l'Occident, c'est Marseille, dit quelque part le savant continuateur du *Gallia Christiana*. Au commencement du cinquième siècle, Nestorius avait écrit une lettre grecque au pape Célestin ; mais celui-ci, ne sachant pas le grec, et

(1) *De Officiis*, II, 8. Trad. Stiévenart, Coll. Panckoucke. — *Itaque, vexatis et perditis nationibus*, etc.

ne comptant parmi ses clercs latins personne qui pût venir au secours de son inexpérience, avait appelé de Marseille un interprète. D'épaisses ténèbres ont envahi l'Italie : un rayon de la science, c'est-à-dire de la civilisation antique, brille encore dans les Gaules (1). » Jusqu'à la fin du Bas-Empire, cette seconde Athènes lutte avec énergie contre l'envahissement, et au milieu de leurs sauvages voisins, couverts de peaux de bêtes et chargés d'armes étranges, les Marseillais, fils d'une civilisation vieillie, portent de longues robes brodées d'or et s'inondent de parfums, comme des satrapes d'Orient. Constantin, cet empereur raffiné qui, commençant à s'ennuyer des splendeurs trop connues de la vieille Rome et voulant transporter sa cour dans une Rome nouvelle, hésitait entre Arles et Byzance, Constantin avait été séduit par le ciel limpide, la mer bleue et les mœurs délicates de Marseille, si bien que la colonie phocéenne s'est vue tout près de devenir la métropole du monde romain. Mais les rivages enchantés du Bosphore attiraient invinciblement l'Empereur, et il dit un éternel adieu à Marseille, après lui avoir toutefois accordé la faveur insigne d'y faire poignarder son beau-père Maximien-Hercule qui voulait le trahir.

Devenue la proie des Barbares à la chute de l'Empire romain, Marseille subit la domination des Francs sous les rois de la seconde race. Tandis que la Provence obéit à des comtes héréditaires, Marseille possède ses vicomtes particuliers qui y règnent du dixième au treizième siècle, et son aimable civilisation, en dépit de la résistance républicaine des fils de Phocée, ne tarde pas à disparaître sous le débordement des rudes mœurs féodales. Le passage successif des armées des différentes croisades lui rendent quelques jours d'animation et de splendeur ; puis enfin, après diverses alternatives d'esclavage et de liberté, elle est définitivement réunie à la couronne de France par le roi Charles VIII.

Sous François Ier, Marseille lutte contre les troupes de Charles-Quint et met en déroute le Connétable de Bourbon, si sûr de la victoire qu'il avait déjà pris le titre de comte de Provence. Le Connétable avait pour lieutenant le Marquis de Pescaïre, à qui il arriva sans doute, dit M. de Stendhal, « quelques malheurs réels ou imaginaires, comme les malheurs de Marlborough attestés par la chan-

(1) B. Hauréau, *Singularités hist. et litt.*, Paris, 1861, in-18, p. 3.

son. Toujours est-il que, dans la langue du Midi, *Pécaïre* est un des mots le plus souvent répétés, et il veut dire *pauvre diable* (1). » Plus tard, Marseille embrassa le parti de la Ligue, et fut, le 17 juin 1596, livrée au duc de Guise, moyennant finance, par Pierre Libertat, un traître que l'on combla d'honneurs et de richesses, et à qui l'on osa élever une statue en marbre blanc. Nous l'avons vue de nos yeux, sur le grand escalier de l'Hôtel-de-Ville, cette honteuse statue d'un misérable qui avait vendu sa patrie; nous l'avons vue, tenant à la main une épée en fer rouillé, l'épée même, disait-on, avec laquelle Libertat avait assassiné le consul Cazaulx, défenseur de la ville. Depuis quelques années, la statue a disparu, Dieu merci ! le piédestal seul subsiste et supporte un vase quelconque. A coup sûr, Marseille ne pouvait que gagner à passer du joug de la Ligue sous le sceptre paternel de Henri IV; mais, quel que soit le résultat définitif d'un meurtre et d'une félonie, ce n'en sont pas moins une félonie et un meurtre, et ce marbre odieux était une insulte à la dignité humaine.

Deux règnes plus tard, Marseille, toujours fidèle à ses traditions de libertés municipales, toujours frémissante sous la main de ses maîtres, se jeta à corps perdu dans les folies de la Fronde. Mais ce réveil de l'antique cité républicaine ne pouvait guère durer, car Louis XIV ne plaisantait pas quand il s'agissait des prérogatives de sa couronne. Il vint en personne réduire la ville mutinée dont on se hâta prudemment de lui apporter les clefs. Le Roi refusa, répondant qu'il n'entrait dans les villes rebelles que par la brèche. Il fut donc fait comme Sa Majesté l'ordonnait, et l'on abattit un rempart entier par lequel Louis XIV pénétra dans la cité, suivi de toute son armée. Un seul officier, un Suisse nommé Waltrick, voulut passer par la porte de la ville, disant hautainement qu'il n'entrait par les brèches que lorsque le canon les avait faites. C'est à la suite de cette prise de possession que le Roi, voyant les nombreuses maisons de campagne qui entouraient la ville et que les Marseillais appelaient, comme ils les appellent encore aujourd'hui, des *Bastides*, dit ironiquement, en souriant de ce sourire de vainqueur qui fait trembler les vaincus : « Je veux avoir aussi ma Bastide à Marseille ! »

(1) De Stendhal (Henry Beyle), *Mémoires d'un Touriste*, Paris, 1854, 2 vol. in-18, tome II, p. 287.

Cette bastide royale existe encore : c'est le fort Saint-Nicolas; Vauban en fut l'architecte, et une inscription latine gravée sur la première pierre apprit suffisamment à la *fidèle Marseille* que les nouveaux remparts étaient élevés moins contre les ennemis du dehors que contre les mutins du dedans. Ceci se passait en 1660; depuis lors, Marseille, perdant toute individualité politique, a dû se résigner à n'être plus que l'une des plus florissantes villes du monde, le port marchand le plus considérable de France, l'entrepôt des trésors de l'Orient, la dernière étape française au départ et la première au retour des bataillons victorieux de Marengo et d'Aboukir, d'Alger et de Constantine, de Malakof et de Solférino. C'est un lot dont se contenteraient bien des capitales.

II.

Naturellement, l'étranger, un peu au courant de la brillante histoire sur laquelle nous venons de jeter un rapide coup-d'œil, s'attend à trouver, dans Marseille, des spécimens de toutes les architectures et des monuments de tous les peuples qui l'ont successivement traversée. Cette noble cité, contemporaine des Tarquins, tour à tour grecque, romaine, féodale et française, devrait en effet réunir dans ses murs, — dont, par parenthèse, il ne reste plus que quelques échantillons sans intérêt et voués à une destruction prochaine, — des temples comme ceux de Nîmes et de Vienne, des cirques et des théâtres antiques comme ceux d'Arles et d'Orange, des donjons féodaux comme ceux des bords du Rhône, des palais de la Renaissance comme ceux des rives de la Loire, des églises de toutes les époques et de tous les styles. Malheureusement, Marseille n'offre à peu près aucune des merveilles attendues, et le désenchantement des touristes serait grand, s'ils ne rencontraient, dans cette ville unique, de nombreuses compensations modernes. Marseille est une cité qui semble née d'hier, et l'on dirait, à la voir si pauvre en monuments, que les Marseillais n'ont jamais songé à construire que des navires. Ils ont construit autre chose cependant, car il est à peu près indubitable que Vénus, Apollon, Diane, Junon et Neptune ont eu des temples à Marseille, et il est très-certain que César y avait un château. Que sont devenus tous ces édifices dont il ne reste pas pierre sur pierre? Ici les siècles gardent leur secret.

Quelques archéologues ont voulu reconnaître le temple de Diane d'Ephèse dans la vieille cathédrale de Marseille, Sainte-Marie-Majeure, — *la Major*, comme on l'appelle vulgairement, — une ruine informe, à moitié rongée par le vent marin, et qui se serait écroulée un jour ou l'autre sur les fidèles, si l'on n'était venu l'achever, pour construire, à la même place, une cathédrale plus digne, dont les premières assises commencent à prendre une belle tournure byzantine. Nous avons souvent visité l'ancienne *Major*, avec un vif désir d'y découvrir quelque détail d'architecture éphésienne : vains efforts ! Dussions-nous encourir le mépris des savants qui discernaient un temple grec dans ces masures, nous avouons humblement n'y avoir jamais vu qu'un amas de laides constructions, appelant le marteau des démolisseurs. Ce qui met un peu notre conscience en repos, c'est que d'autres antiquaires, — car il y a toujours au moins deux opinions sur tout problème archéologique, — ont affirmé que ce n'est point sur l'emplacement de la Major que s'élevait le temple de Diane, mais bien en avant du rivage actuel et sur une plage aujourd'hui envahie par les flots ; ils ont même affirmé qu'on en distingue les débris couverts d'algues, lorsque la mer est calme. A propos de quoi le poète Méry, un Marseillais qui s'est parfois égayé avec beaucoup d'esprit sur la pauvreté archéologique de sa ville natale, a dit fort plaisamment qu'on ne distinguait pas très-bien les pierres, mais que l'algue et la mousse se laissaient distinguer parfaitement (1).

Pourtant, quelque misérable que fût cette église de la Major, elle était d'une antiquité très-respectable, car elle avait été fondée, dit-on, par saint Lazare, et c'était la plus ancienne église des Gaules (2).

Non loin de la cathédrale et au sommet d'une éminence aride, se voyait, il y a peu d'années, la *Porte de la Joliette*, — *Porta Julii*, — sous laquelle certains savants prétendaient que Jules César était passé lors de son entrée à Marseille, tandis que d'autres savants y reconnaissaient une construction âgée tout au plus de deux ou trois siècles ; divergence qu'expliquerait, au besoin, l'état de

(1) Méry, *Les Explorations de Victor Hummer* dans les *Nouvelles Nouvelles*, Paris, 1856, in-18.

(2) Millin, tome III, p. 194.

dégradation où cette porte avait été mise par le voisinage de la mer, et par cet âpre vent salé qui ronge les pierres et les réduit en poudre. Non-seulement la Porte a disparu, mais aussi le côteau qu'elle dominait et qui a été nivelé pour faire place à des *Docks*, — un mot d'importation anglaise qui doit faire frémir les antiquaires, — en sorte qu'il ne reste de trace de l'arc vénérable, par lequel, peut-être, la puissance romaine avait pénétré dans Marseille, que dans le nom gracieux du *Port de la Joliette*.

Ainsi, chaque siècle a mis à néant ce que les siècles précédents avaient construit à Marseille. Le mouvement perpétuel de cette puissante cité ne pouvait accepter que sous bénéfice d'inventaire l'héritage des âges passés, car les édifices les plus respectables occupaient une place réclamée impérieusement par une industrie impatiente et un commerce sans bornes. Marseille n'est pas la seule grande ville qui ait de semblables péchés à se reprocher. Allez par exemple à Paris, la ville des arts par excellence, et cherchez-y les vestiges de la Tour de Nesle, des Tournelles, de l'Hôtel Saint-Pol, de l'Hôtel de Sens et de tant d'autres précieux édifices que Victor Hugo énumère si complaisamment dans *Notre-Dame de Paris* : la même cause a amené les mêmes résultats, et quelques noms de rues vous répondront à peine. C'est seulement dans les cités endormies et dans les cités mortes que les ruines peuvent se conserver, témoin Heidelberg, où les vieux Empereurs et les vieux Palatins, envahis par le lierre et mutilés par les bombes de Louis XIV, veillent, sans craindre le marteau, sur la façade du palais de Frédéric IV, respectés par le temps dans leur armure de granit; témoin Arles, mélancolique nécropole, musée silencieux, où la civilisation romaine gît embaumée côte à côte avec la civilisation chrétienne des premiers siècles, Arles dont un historien a pu dire avec vérité : « Elle n'est riche que de morts et de sépulcres (1). »

Résignons-nous donc, et passons rapidement en revue les seuls édifices anciens que Marseille ait conservés.

Citons d'abord le clocher des *Accoules*, lourde flèche du quatorzième siècle et unique débris d'une église disparue, sur l'emplacement de laquelle a été élevé un Calvaire en rocaille d'un goût plus que contestable; puis l'abbaye de Saint-Victor, dont il ne reste que

(1) Michelet, *Hist. de France*, tome II, p. 59.

l'église, sorte de forteresse crénelée dont la construction remonte également au quatorzième siècle. Cette abbaye, fondée par Cassien vers 408 (1), et dont les religieux, sécularisés en 1739, portaient le titre de comtes, n'est aujourd'hui qu'une des paroisses les moins opulentes de la ville ; mais elle a joui d'une telle célébrité pendant le moyen-âge, que l'un de ses abbés devint pape en 1362, sous le nom d'Urbain V (2). Elle comptait cinq mille moines ; ses cryptes, maintenant désertes, renfermaient force reliques qui attiraient d'innombrables pèlerins, et la sainteté de ce cloître avait fait appeler le lieu qu'il occupait *Paradisius*, — lointaines traditions dont on retrouve le souvenir dans le nom de deux rues : la rue Sainte et la rue Paradis.

Un nom qui, lui aussi, rappelle un souvenir glorieux, est le nom du *Boulevard des Dames*. Là s'élevait le rempart que les dames de Marseille défendirent si vaillamment contre le Connétable de Bourbon, pendant que la fameuse couleuvrine de la Tour de Sainte-Paule foudroyait les Espagnols et les forçait à la retraite, après un grand mois de siége. Mais la couleuvrine a été impitoyablement sciée en deux par ordre de Louis XIV irrité ; la tour de Sainte-Paule a été démolie ; enfin le rempart a disparu pour cause d'alignement, — cette *ultima ratio* des municipalités, — et il a fait place à un large boulevard très-poudreux, bordé de raffineries très-enfumées.

L'édifice le plus vénéré dans le pays est le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, dont les médailles et les chapelets sont célèbres à tous les bouts du monde. Mais, soit que la vieille chapelle fût devenue insuffisante, soit que les Marseillais aient juré la destruction de tout ce qui leur venait de leurs aïeux, on a démoli récemment l'ancien sanctuaire, pour élever, sur ses ruines, un monument byzantin qui promet de devenir imposant. Jusqu'à nos jours, Notre-Dame de la Garde était restée telle que l'avait vue Louis XIV : un petit fort du seizième siècle, perché sur une montagne pelée, et entourant une sombre chapelle du treizième, à laquelle des *ex-voto* sans nombre donnaient un caractère tout particulier. C'étaient des

(1) Papon, tome I, p. 160.

(2) Guillaume de Grimoald ou Grimaud, fils du baron du Roure et d'Emphise de Sabran, sœur de Saint-Elzéar, né à Grisac, diocèse de Mende, dans le Gévaudan. Il fut le sixième pape d'Avignon.

béquilles, de petits navires, des tableaux représentant toutes sortes d'accidents, et particulièrement des naufrages ; naufrages et accidents où la Vierge, — la *Bonne Mère*, comme on dit à Marseille, — avait mérité, par une intervention opportune, de figurer, sous les couleurs les plus éclatantes, dans une peinture pieusement commémorative.

On sait que Georges de Scudéry se montrait fier de son titre de *Gouverneur de Notre-Dame de la Garde*, et tout le monde connaît la relation burlesque de la visite que Chapelle et Bachaumont firent à ce château, juste au moment où le gouverneur *poète et guerrier* se trouvait à Paris, ayant, par distraction sans doute,

« Emporté la clef dans sa poche (1). »

Aussi les voyageurs épicuriens, désappointés de ne pouvoir, comme ils se l'étaient promis, déguster le bon vin de Saint-Henry chez leur confrère en Apollon, firent-ils des gorges chaudes du gouverneur et de son gouvernement :

« Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château (2). »

En résumé, ce Scudéry, qui était un très-médiocre poète assurément, a été moins compromis, aux yeux de la postérité, par ses propres méfaits, oubliés aujourd'hui, que par les boutades satiriques de ses contemporains. Douze vers de Chapelle et six vers de Boileau font plus de tort à l'auteur vantard de l'*Alaric* que tous les méchants hémistiches *enfantés* par sa *fertile plume*.

Tels sont les nombreux monuments que devrait posséder, tels sont les quelques débris que possède encore cette riche cité, où

(1) Des gens qui travailloient là proche,
Nous dirent : « Messieurs, là dedans
» On n'entre plus depuis longtemps.
» Le gouverneur de cette roche,
» Retournant en cour par le coche,
» A, depuis environ quinze ans,
» Emporté la clef dans sa poche. »
(*Voyage de Chapelle et de Bachaumont.*)

(2) *Voyage de Chapelle et de Bachaumont.*

l'alignement triomphe sur tous les points, et qui semble avoir perpétuellement exproprié le passé pour cause d'utilité publique.

C'est sur la montagne de la Garde, dont pas un arbrisseau ne protége les flancs nus et pierreux contre les fureurs du Mistral et contre les ardeurs de la canicule, que s'étendait, il y a deux mille ans, la forêt ténébreuse où campèrent les soldats de César, et à laquelle Lucain a consacré trois vers sonores, traduits ainsi dans la *Pharsale aux provinces si chère* :

« On voit auprès du camp une forest sacrée
Formidable aux humains et du temps révérée,
Dont le feuillage sombre et les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits (1). »

Lorsque, par quelque chaude journée d'été, nous avons eu le courage de gravir le rude sentier du fort de la Garde, nous trouvant assailli, comme entre deux feux, par les rayons verticaux d'un soleil torride et par le rayonnement des roches chauffées à blanc et cruellement réfractaires, plus d'une fois il nous est arrivé de songer à Lucain et de porter envie aux légions romaines, qui, à la place même où nous cuisions ainsi doublement, avaient trouvé l'ombre et la fraîcheur sous le feuillage impénétrable des chênes druidiques. Que sont devenus ces chênes? Les Marseillais en ont-ils fait des vaisseaux? On serait tenté de le croire en voyant la forêt de mâts qui se dresse dans le port au pied même de la montagne. Mais, en perdant l'ombre, nous avons gagné la vue, et il est difficile de se faire une idée du magnifique panorama que l'on embrasse de ces sommets. C'est d'abord la ville, dont les toits roses et les murs gris, noyés dans une vapeur poudreuse du ton le plus fin, s'étagent pittoresquement sur plusieurs collines, comme il convient à une ancienne et digne alliée de Rome; c'est la banlieue, mi-partie de verdure et d'aridité, ses innombrables villas aux blanches murailles et ses usines aux cheminées fumeuses, tableau varié et char-

(1) *La Pharsale* de Brebœuf. Leyde, 1658, Elz., p. 113.

« *Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,*
Obscurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè summotis solibus umbras. »
(Lucan., *Pharsaliæ*, lib. III, v. 399 et seq.)

mant qu'encadrent, comme une ceinture protectrice, des montagnes d'une tournure admirable ; c'est enfin, avec ses îles nombreuses, ses rivages aux caps abrupts et aux golfes pittoresquement échancrés, la mer que sillonnent perpétuellement toutes sortes de barques, de navires et de bateaux à vapeur, pacifique escadre du commerce et de l'industrie modernes.

III.

Si Marseille est privée de monuments anciens, la ville moderne, en revanche, offre assez d'intérêt pour que les visiteurs oublient facilement ce qui lui manque. Le premier soin du voyageur, en descendant de voiture, est de demander *la Cannebière*, cette Cannebière dont le nom, connu dans le monde entier, a servi de thème à tant de plaisanteries plus ou moins agréables : — « Si Paris avait une Cannebière, disent les beaux-esprits de table d'hôte, ce serait un petit Marseille ! » Et les quolibets d'aller leur train. — Le fait est que la Cannebière subit le sort des choses trop vantées, elle désenchante. Pour notre compte, lors de notre premier voyage en Provence, nous nous étions figuré que cette fameuse Cannebière devait être quelque promenade magnifique, ou tout au moins une vaste esplanade dominant la mer et entourée de rampes et d'élégants balustres à l'italienne. Qu'on juge de notre stupéfaction lorsque nous nous trouvâmes en présence d'une rue, — d'une fort belle rue, il est vrai, aussi longue et aussi large que la rue de la Paix à Paris, — ornée de boutiques comme on en voit dans toutes les villes un peu importantes, et débouchant sur le vieux port, l'antique Lacydum. A coup sûr, les navires aux mâtures pavoisées qui servaient de perspective à cette rue, et derrière lesquels se dessinaient, dans une atmosphère transparente, et colorés par le soleil levant, les remparts rectilignes du fort Saint-Nicolas ; les proportions monumentales de quelques maisons, construites sur les dessins de Puget et malheureusement trop rares ; enfin l'animation incroyable de cette grande artère de Marseille suffisaient bien pour nous satisfaire si nous avions été moins prévenu. Mais notre siége était fait ; notre attente déçue nous rendit injuste, et, comme beaucoup d'étrangers visitant Marseille pour la première fois, nous

nous demandâmes d'où pouvait venir la célébrité de cette rue, que notre mauvaise humeur déclarait plus qu'ordinaire. — Si l'on y réfléchit un peu, cette célébrité s'explique d'elle-même. Quand, au dix-septième siècle, Puget ouvrit, sur l'emplacement d'une ancienne culture de chanvre (*cannabis* en grec et en provençal *canèbé*) cette large rue qu'il voulait border de monuments, dont l'*Hôtel des Empereurs* et certaines maisons du Cours Saint-Louis donnent une haute idée, les rues Saint-Denis et Saint-Honoré étaient, pour longtemps encore, les plus larges voies publiques de Paris, et la rue Grenétat y occupait un rang fort honorable; Lyon devait, pendant deux cents ans, présenter ce réseau inextricable de ruelles infectes et sombres que vient enfin d'entamer si heureusement la magnifique *Rue Impériale*. On conçoit que les étrangers qui, en sortant de ces cloaques, se trouvaient transportés dans une rue d'une largeur inconnue jusqu'alors, ne pouvaient manquer d'être saisis d'admiration, et, rentrés chez eux, faisaient de grands récits de Marseille et de sa Cannebière. Mais depuis, la Cannebière a été atteinte et dépassée, et elle ne pouvait que perdre de son prestige aux yeux de gens habitués aux splendeurs de la Rue de Rivoli et du Boulevard de Sébastopol.

Cependant, au milieu de la fièvre d'embellissements qui règne, en ce moment, sur tous les points de la France, la Cannebière n'a pas voulu demeurer stationnaire. Elle s'est enrichie récemment d'une Bourse monumentale; avant peu, de nouveaux quartiers, en construction à cette heure, auront triplé sa longueur en la prolongeant jusqu'au fond des Allées de Meilhan; déjà, elle reçoit les belles rues Saint-Ferréol et Paradis, et elle-même, par son extrémité supérieure, donne sur le Cours Belzunce, une promenade des plus animées qui a pour horizon, au Sud un obélisque, au Nord un arc de triomphe, — modernes l'un et l'autre et sans grand caractère, il faut en convenir, mais qui, situés aux deux bouts d'une ligne droite de deux kilomètres, produisent un bon effet. — N'en voilà-t-il pas assez pour que la Cannebière puisse supporter désormais, sans trop de désavantage, les inconvénients de son ancienne réputation ?

Un spectacle qui, lui, ne risque pas de rester au-dessous de l'idée qu'on a pu s'en faire, c'est celui des ports de Marseille, car Marseille en a plusieurs. Le port où Trebonius avait amarré les tri-

rèmes de César était depuis longtemps devenu trop étroit : les navires avaient beau se presser les uns contre les autres, tous ne pouvaient y tenir, et les derniers arrivés étaient obligés d'attendre leur tour en pleine mer ou dans le petit port de la Quarantaine, aux îles du Frioul. C'était un état de choses funeste, et l'on frémit en songeant que, si un incendie s'était déclaré au milieu de cette masse compacte de magasins flottants, l'encombrement aurait rendu absolument impraticable toute manœuvre rapide. On se décida à ouvrir un second port, mais où le mettre? On ne trouvait aucun emplacement convenable. Alors, au lieu de creuser un port dans la terre, on s'avisa de le conquérir sur la mer. Des jetées inébranlables, construites avec des quartiers de rocher et d'énormes blocs de béton, sortirent des flots comme par enchantement et ne tardèrent pas à se couvrir de bastions crénelés, derrière lesquels les vaisseaux ne craignent ni coups de vent ni coups de mer; les navires, étouffés dans l'antique Lacydum, s'empressèrent d'aller respirer dans le port neuf de la Joliette; les Messageries Impériales vinrent y prendre leurs aises et y installer, avec leurs magasins, les superbes bateaux à vapeur de leurs services maritimes. Des boutiques de toute nature, des buvettes et des cafés, des hangars pour les marchandises, enfin toutes sortes de constructions provisoires couvrirent soudain les quais de ce port nouveau, tandis que trois maisons colossales y dressaient leurs masses imposantes, échantillon plein de promesses de ce que le temps réserve à ces plages naguère inhabitées. La future cathédrale commença peu à peu à élever ses assises blanches, alternant avec des assises noires, à la manière byzantine. Enfin, le mouvement, l'activité, la vie se sont emparés de ce rivage jusque-là désert; les voitures, les omnibus et les chariots s'y croisent comme au centre même de la ville, et tel est l'accroissement de Marseille que ce second port lui-même commence à devenir insuffisant. Aussi en construit-on un troisième vers le petit village d'Arenc, un point tranquille de la côte, où naguère encore les Marseillais savouraient en paix les *Clovis* et la *Bouillabaisse* sous les tamaris silencieux du Château-Vert, et que couvrira un jour de monuments la Marseille de l'avenir.

Tandis que le port de la Joliette avance hardiment dans la mer ses solides bastions coquettement terminés par un phare gracieux, l'ancien port, au contraire, est tout-à-fait intérieur. Défendu à son

entrée par les remparts massifs du fort Saint-Nicolas et par les tours aux murs bronzés du fort Saint-Jean ; abrité au Nord et au Sud par des collines sur lesquelles les maisons se groupent d'une façon très-pittoresque ; s'avançant, ainsi que nous l'avons dit, jusqu'à la Cannebière, c'est-à-dire jusqu'au cœur de la cité, il s'étend entre les vieux quartiers et la nouvelle ville, comme le terrain commun sur lequel doivent se rencontrer et s'entendre l'artisan de l'ancienne Marseille et le négociant de la Marseille moderne.

Du reste, le contraste entre ces deux villes est aussi complet que possible. Dans les vieux quartiers, on ne voit, de tous côtés, que des maisons sordides et mal en équilibre, s'épaulant les unes contre les autres et étalant à leurs fenêtres toutes sortes de linges multicolores et de lessives sans nom, des ruelles étroites, tortueuses et aux pentes abruptes, disposées souvent en escaliers, le long desquels roulent des ruisseaux rapides comme des torrents. C'est dans ce reste fangeux de l'antique Massilia que demeure la plus grande partie des ouvriers et des pêcheurs de Marseille ; c'est là que la charité doit aller pénétrer les lamentables mystères de la pauvreté discrète ; c'est là aussi que, peut-être encore, résonne quelquefois le traditionnel *Passa res* dont parle Millin, cri sauvage, aussitôt suivi d'une libation infecte, et qui autrefois, dit-il, renouvelait chaque jour, sur tous les points, les imprécations de Don Japhet d'Arménie contre la Duègne (1) ; c'est là enfin qu'on peut

(1) Millin, tome III, p. 193. — Voici ces imprécations burlesques :

LA DUÈGNE *au balcon.*

..... La nuit est fort obscure.
Gare l'eau !

D. JAPHET.

Gare l'eau ? Bon Dieu ! la pourriture !
Ce dernier accident ne promet rien de bon.
Ha ! chienne de Duègne, ou servante, ou démon !....

LA DUÈGNE.

Gare l'eau !

D. JAPHET.

La diablesse a redoublé la dose.
Exécrable guenon, si c'était de l'eau rose,
On la pourrait souffrir par le grand froid qu'il fait !
Mais je suis tout couvert de ton déluge infect.

(Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, acte IV, sc. 6.

s'enquérir, rue des Grands-Carmes, de la place où fut la maison de Milon, le meurtrier de Clodius. Nous avons eu la curiosité de rechercher cette maison du client de Cicéron, espérant y voir le buste sculpté dont Millin donne la description et le dessin (1), mais nous n'avons plus trouvé qu'une façade jaune sans le moindre ornement et un bureau de tabac évidemment moderne. « Tous les cent ans, dit M. Méry, on rebâtit la maison de Milon : il y en a eu vingt comme cela depuis le vainqueur de Clodius. On n'a pu trouver que ce moyen de conserver cette précieuse antiquité (2). »

Les nouveaux quartiers, qui représentent les sept huitièmes de la ville, n'offrent, presque sans exception, que des rues larges, bien aérées, propres, coupées à angles droits et bordées de grandes maisons d'un assez bel aspect, où les lignes uniformes des constructions neuves alternent avec les toits avancés, surmontés de terrasses en retraite, des maisons moins récentes bâties à la mode provençale. Dans les plus fréquentées de ces rues, les magasins et les cafés luttent d'étalage et de dorures ; la foule se presse et se précipite ; les véhicules de toute sorte se croisent avec fracas ; c'est le centre de l'activité, du mouvement, du bruit. Les étages supérieurs des maisons sont occupés par des avoués, des notaires, des avocats, des médecins, des courtiers de toute nature, des négociants de toute espèce, en un mot par les personnes dont la profession nécessite un domicile à peu près central. Les quartiers les plus éloignés au contraire, — les derniers construits particulièrement, — sont recherchés par la haute aristocratie commerçante et financière, chez qui le domicile particulier n'a rien de commun avec le *comptoir*. Là tout est tranquille et discret : à peine quelque voiture bien suspendue trouble-t-elle le silence par son sourd roulement ; on sent qu'on passe chez des gens comme il faut. Les habitations sont toutes jolies, mais elles se ressemblent beaucoup entre elles, ce qui pousse souvent la monotonie jusqu'à l'ennui. Ces habitations, d'ailleurs, ont un air d'aisance et souvent de luxe qui réjouit ; aisance un peu anglaise, pourtant, un peu tirée au cordeau, luxe où l'imprévu et la fantaisie du maître ne se font pas

(1) Millin, tome III, p. 201 ; *Atlas*, pl. LIX, n° 6.
(2) *Explorations de Victor Hummer.*

assez sentir, luxe uniforme, pris tout fait chez le fournisseur par des gens trop affairés pour s'occuper de pareilles vétilles.

Comme on peut le comprendre d'après ce que nous venons de dire, les quartiers neufs de Marseille manquent de cachet particulier et rappellent beaucoup les quartiers neufs de Paris. Ils en diffèrent cependant par un détail essentiel : dans chaque maison, le cordon de la porte, au lieu d'aboutir à la loge d'un fonctionnaire spécial, communique avec tous les appartements, en sorte que tout locataire, sans sortir de chez lui, peut ouvrir aux visiteurs qui lui arrivent. De leur côté, les visiteurs ont soin de sonner autant de fois qu'il leur faut gravir d'étages pour rendre leur visite. Par ce moyen bien simple, les Marseillais échappent à l'autocratie des portiers, ces tyrans domestiques contre lesquels les Parisiens, si turbulents parfois, n'ont point encore osé faire de révolution.

Ainsi que nous l'expliquions tout-à-l'heure, c'est entre ces deux villes qu'est situé l'ancien port, le plus sûr du monde peut-être, le mieux défendu contre les vents et la mer; le plus commode en même temps, puisque les marchandises, s'y trouvant rendues au centre des affaires, échappent aux coûteux charrois que nécessitent les mouillages plus éloignés de la Joliette. Aussi, malgré l'horrible odeur qu'exhalent ses eaux trop retenues et trop stagnantes où se déversent les égouts de Marseille, les navires s'y pressent-ils tant qu'on le leur permet, laissant à peine, d'une extrémité du port à l'autre, un étroit passage où circulent continuellement, avec leurs rideaux blancs et rouges, des barques de promenade, détachées de la flottille multicolore qui attend les amateurs au bas de la Cannebière. Sur les quais de ce port, qui « a la forme allongée d'une carte à jouer, » a dit un touriste (1), se produit, on le conçoit, le grand mouvement commercial de Marseille. Là, de lourds chariots apportent et emportent des denrées de toute provenance; là aussi, les *Génoises*, ces commissionnaires aux reins cambrés, aux hanches mobiles et aux jupons courts, portent sur leur tête des fardeaux à faire reculer un fort de la halle de Paris; là enfin trônent les *portefaix*. Les portefaix de Marseille forment une corporation importante, la seule peut-être qui ait survécu à la Révolution française. Cette corporation a des droits dont elle est jalouse et qu'elle sait

(1) De Stendhal, *loc. cit.*, tome II, p. 263.

faire respecter ; elle a aussi des devoirs auxquels elle ne manque jamais. On est peut-être encore à signaler un acte d'infidélité commis par un portefaix ; aussi ces braves gens jouissent-ils d'une confiance sans bornes et l'armateur le plus soupçonneux s'en rapporte-t-il entièrement à ses portefaix. Laborieux, sobre, honnête, le portefaix de Marseille a conservé, dans sa pureté primitive, le caractère provençal. Il est sincère et bon sous une rude écorce ; c'est dire qu'il n'a rien de commun avec l'ancien et célèbre portefaix d'Avignon, fléau terrible, supprimé, dieu merci ! par les chemins de fer ; effroi des voyageurs qui descendaient le Rhône par le bateau à vapeur. A Marseille, du reste, le portefaix proprement dit n'est point au service du public, comme celui d'Avignon ou d'ailleurs ; il est attaché à un ou à plusieurs armateurs, ne travaille que pour eux et paie des hommes de journée qui marchent sous sa direction. Jamais un portefaix ne s'enivre : quand il a longtemps mesuré du blé sous un soleil de feu et au milieu d'épais tourbillons de poussière ; quand il a remué de lourds ballots ; accablé de fatigue et de soif, ruisselant de sueur, s'il se décide à entrer à la *Buvette*, ne croyez pas qu'il va demander du vin, de l'eau-de-vie ou de l'absinthe, comme ne manqueraient pas de le faire des ouvriers du Nord. L'Hébé du lieu connaît ses habitudes : elle lui verse un verre d'orgeat, de limonade ou de coco qu'il avale d'un trait, puis il retourne à sa besogne. On comprend facilement que cette vie d'ordre et de travail conduise à l'aisance et même à la fortune : tous les portefaix de Marseille sont à leur aise ; quelques-uns sont riches, et il en est même, m'a-t-on dit, qui, tout en roulant leurs tonneaux, ont eu plus d'une fois des capitaux engagés dans la cargaison qu'ils embarquaient.

Pavés en briques de champ que l'on a disposées à la manière antique, « comme des V majuscules emboîtés les uns dans les autres, » dit M. de Stendhal (1), ou, si l'on veut, comme des grains de blé dans l'épi (2), les quais du port offrent à l'étranger un spectacle mouvant dont il ne se lasse pas. Les magasins et les boutiques y ont une physionomie toute particulière : non-seulement ils réu-

(1) *Loc. cit.*, tome II, p. 264.

(2) C'est l'ouvrage en épi, *opus spicatum* des Romains (Millin, tome III, p. 248).

nissent les objets nécessaires à l'aménagement des navires et à l'équipement des matelots, mais encore des curiosités rapportées de tous les rivages des deux mondes : coquillages, madrépores, armes de chefs sauvages, pipes et babouches turques, gongs chinois, porcelaines du Japon, fétiches de l'Inde, *fantoccini* d'Italie, momies et scarabées sacrés d'Egypte, médailles plus ou moins antiques, oiseaux, reptiles et poissons empaillés, que sais-je encore? le tout mêlé à des collections de singes et de perroquets très-vivants, et surtout très-tapageurs. Devant ces arches de Noé patentées passent et se coudoient les représentants des deux hémisphères, venus des quatre points de l'horizon à ce congrès maritime qu'on appelle le port de Marseille. Ceux qui attirent le plus l'attention, — l'attention des voyageurs, bien entendu, car les Marseillais sont trop habitués à ce spectacle pour s'en émouvoir, — sont les Levantins de toutes les latitudes, vêtus de leurs costumes nationaux : l'Arménien au teint pâle et aux traits allongés, avec sa longue robe rouge ou verte, du ton le plus éclatant; le Grec, avec sa large culotte bleue, sa veste brune jetée sur l'épaule, son teint brûlé par le soleil, son nez en bec d'aigle et sa moustache hérissée; le Turc et l'Egyptien, à peu près vêtus à l'Européenne, et cachetés de leur fez rouge qui leur donne, comme on l'a très-judicieusement observé, un faux air de colossales bouteilles de vin de Bordeaux; le Persan, coiffé de son bonnet fourré et pointu; enfin le noir lippu et luisant du Zanzibar, demi-nu sous ses guenilles et coudoyant le nabab indien au teint de bronze, chargé de cachemires et de dorures.

Près du Port où se remuent les marchandises est située la Bourse où se remuent les millions. C'est là que l'on traite toutes les affaires et que passent de main en main, au moyen de quelques mots échangés en courant, les riches cargaisons arrivées la veille ou attendues le lendemain. La Bourse est un vaste monument, tout récemment terminé, que l'on a eu la maladresse de construire à l'alignement des maisons de la Cannebière, quand, à coup sûr, l'architecte eût voulu le voir isolé, comme la Bourse de Paris, au centre d'une large place plantée d'arbres. Cette place ombragée eût été d'autant mieux appréciée des Marseillais qu'ils paraissent avoir conservé les traditions antiques de l'Agora et du Forum. C'est en plein air qu'ils ont toujours conclu leurs marchés, ce qu'explique

surabondamment la douceur du climat. On a eu beau leur construire un splendide édifice, on a eu beau en orner la voûte de riches bas-reliefs, rien n'a pu faire renoncer les Marseillais à leurs habitudes héréditaires; l'intérieur de la Bourse reste désert, et, faute d'une place où ils puissent prendre leurs aises, ils s'étouffent obstinément dans l'étroit espace resté libre entre les murs du monument et les grilles qui l'entourent.

IV.

Non-seulement Marseille a voulu se donner des ports et une Bourse dignes de sa prospérité croissante, elle s'est donné encore une promenade unique. La belle avenue du Prado, aboutissant à la mer, était, depuis longtemps, très-fréquentée par les piétons et les équipages; mais, une fois arrivés sur la plage, les promeneurs se trouvaient en présence d'une côte à pic, toute hérissée de roches menaçantes, auxquelles leur ton gris pâle avait mérité le nom de *Roucas-Blanc*. Bon gré, mal gré, il fallait revenir sur ses pas, quand il eût été si agréable de regagner la ville en respirant les fraîches brises de la mer. C'était intolérable, et, depuis bien des années, les malédictions s'amoncelaient sur la tête du Roucas-Blanc, lorsqu'un beau matin Marseille en décréta la suppression, comme une autre ville eût décrété la réparation d'un égout. Aussitôt, la mine commença de jouer, une armée d'ouvriers s'éparpilla le long de la côte et la transforma sur une longueur de plusieurs kilomètres. Aujourd'hui, un large chemin, uni comme un parquet, garni, dans toute son étendue, d'un parapet en maçonnerie, et rappelant la belle route de la Corniche qui relie Nice à Gênes, est suspendu aux flancs du Roucas-Blanc vaincu, dont les vagues viennent baigner les rochers mutilés. On ne saurait se figurer l'admirable spectacle dont on jouit de cette promenade. D'un côté, on découvre la verte vallée où coule l'Huveaune, la plage capricieusement découpée, dominée par les splendides montagnes de Montredon, et formant toutes sortes d'anses et de promontoires où le flot vient doucement déposer ses algues sombres et son écume argentée; de l'autre, on aperçoit de riantes villas, dont les murs blancs se détachent en points lumineux sur la verdure des pins; en face on a

la mer, mouchetée de voiles blanches, cette mer azurée d'Homère et de Virgile, qui est si chère aux poètes et qui fait l'enchantement de tout ce pays; et, pour couronner le tableau, semblables à des rochers à l'ancre au milieu des flots, une foule de petits îlots sans verdure, dont les tons roses tranchent d'une façon charmante avec l'azur foncé des vagues, archipel en miniature, qui vous transporte en pleine Mer Egée et vous fait entrevoir une galère antique dans chaque bateau à vapeur qui passe, laissant derrière lui un long panache de fumée à l'horizon.

Au milieu de ces îlots se font remarquer, par leurs dimensions respectables, trois îles, véritables montagnes rocheuses, qui se dressent au-dessus des vagues, et dont la réunion aurait constitué un royaume très-apprécié parmi les héros de l'*Iliade;* ce sont les trois îles du Frioul : l'île d'If, Pomègue et Ratonneau. La première, transformée en château-fort par François Ier, ceinte de tours et couronnée par un donjon d'un assez bon effet, fut successivement une prison d'Etat redoutée comme Pierre-Encise, Vincennes et la Bastille, puis une maison de correction paternelle où l'on enferma l'orageuse jeunesse de Mirabeau. A défaut d'un Homère, comme Ithaque, l'île d'If a été chantée en vingt-sept vers monorimes par Le Franc de Pompignan (1). Mais les vingt-sept vers de Pompignan et la détention de Mirabeau ont moins contribué à populariser le nom du Château-d'If parmi nous, que la captivité imaginaire du fantastique comte de *Monte-Christo*. Quand les étrangers ont le temps de s'embarquer pour visiter cet écueil qui n'offre plus trace des ifs auxquels il doit son nom, le concierge de ce lieu *peu récréatif* ne manque pas d'indiquer aux visiteurs les cachots de Dantès et de l'abbé Faria. On assure même qu'un jour il a régalé de cette exhibition apocryphe M. Alexandre Dumas lui-même, venu là pour faire la connaissance des lieux qu'il avait si minutieusement décrits, et fort étonné d'entendre raconter ainsi, comme un événement authentique, son roman enrichi de variantes imprévues.

Les îles de Pomègue et de Ratonneau, reliées l'une à l'autre par

(1) Nous fûmes donc au Château-d'If.
C'est un lieu peu récréatif,
Défendu par le fer oisif
De plus d'un soldat maladif, etc.
(*Voyage de Languedoc et de Provence.*)

une jetée, forment un petit port où séjournent les navires condamnés à la Quarantaine. L'île de Ratonneau, que domine une tour, faillit un jour devenir un état indépendant, et durant plusieurs semaines, elle eut un roi qui, pourtant, n'était pas un héros d'Homère. C'était tout simplement un pauvre diable de caporal que l'on avait mis à la tête des quatre soldats invalides formant la garnison de l'île. Se voyant maître après Dieu d'un petit coin de rocher, ce caporal se laissa aller, comme Masaniello, à toutes les hallucinations de la grandeur : l'ambition lui monta au cerveau, ses idées se troublèrent, et il finit par se croire très-sérieusement un monarque aussi puissant au moins que Sa Majesté Louis XV. Il se proclama roi de Ratonneau ; mais, comme les quatre fantassins qui composaient son peuple ne paraissaient pas fort disposés à reconnaître son autorité, il profita, pour faire son coup d'Etat, d'un jour où ses sujets étaient allés chercher des provisions à terre. Quand ils revinrent, le souverain improvisé fit feu sur eux, les menaçant de les tuer jusqu'au dernier s'ils approchaient. Pendant quelque temps, on rit de la folie de ce roi d'une île déserte, mais il n'est gouvernement si parfait qui n'ait ses abus : lorsque des pêcheurs avaient l'imprudence de raser de trop près les rivages du nouveau royaume, le roi de Ratonneau, apparaissant soudain derrière ses rochers, se levait comme un seul homme, couchait les pêcheurs en joue et les forçait ainsi à *amener* et à lui fournir des vivres. Les Marseillais, qui n'avaient jamais trop su se plier au joug féodal des barons détrousseurs du moyen-âge, ne pouvaient tolérer longtemps ces allures de roi écumeur de mer : une sainte alliance se forma contre l'ennemi commun. Un beau matin, deux hommes vigoureux s'approchèrent de l'île avec le pavillon parlementaire et se mirent, sans s'en douter, à traduire en provençal le *Nos patriam linquimus* des *Bucoliques*. Ils étaient, dirent-ils au caporal-roi, de malheureux proscrits obligés de fuir Marseille, et ils venaient chercher un asile dans ses Etats hospitaliers. Ratonneau Ier, qui sans doute commençait à s'ennuyer de la solitude et que d'ailleurs fatiguaient beaucoup ses factions continuelles, se montra enchanté de voir venir à lui deux solides gaillards très-propres à former l'armée qui garderait son empire, et il les accueillit sans difficulté. Les deux pêcheurs débarquèrent donc ; mais au moment où Sa Majesté se redressait pour recevoir en roi leur hommage et leur serment de

fidélité, les faux proscrits se saisirent du trop confiant monarque et le menèrent tout droit à l'hôpital des fous, où il est mort, se croyant un roi détrôné. L'unité française fut sauvée (1).

Nous nous sommes laissé entraîner malgré nous vers ces îles à l'aspect si antique, si grec; revenons à terre et reprenons notre promenade sur cette magnifique route de la Corniche qui nous conduira au restaurant de la *Réserve*, colossal établissement, célèbre par ses bouillabaisses et ses coquillages; au vallon de l'Oriol, petite gorge très-pittoresque qu'abritent des collines couvertes de jolies maisons de campagne, et enfin au village d'Endoume par où nous rentrerons à Marseille. Endoume, dont le sol blanc et les maisons blanches vous aveuglent, est un endroit très-particulièrement aride et poudreux. Pour y bâtir une *bastide*, écrivait M. de Stendhal en 1837, « il a fallu apporter dans des seaux l'eau nécessaire pour faire le mortier, car il paraît que l'eau de mer ne convient pas..... De là, ajoute-t-il, on jouit en paix de la mer de Provence, si différente de celle de Dieppe (2). » Comme au temps de M. de Stendhal, Endoume est un des sites d'où l'on jouit le mieux de cette mer de Provence *qui attirait le plus* l'auteur si plein d'*humour* des *Mémoires d'un Touriste*, et c'est ce qui explique le rang distingué que ce village sans verdure occupe dans l'estime des Marseillais; mais, aujourd'hui, les maçons ne seraient plus réduits à y charrier leur eau, car ces rochers desséchés, où il n'y avait jamais eu une goutte d'eau si ce n'est en temps de pluie, — et Dieu sait s'il y pleut souvent! — commencent à se couvrir de cascades et de bassins. Une végétation, inconnue dans ces parages, semble vouloir tacher de plaques vertes ce singulier paysage que M. Théophile Gautier appellerait une *symphonie en blanc majeur;* un jour peut-être on y verra des arbres, et déjà quelques fervents adorateurs du soleil, appartenant, comme le poète Méry, à la secte des Provençaux hydrophobes, prétendent qu'il y a trop d'ombre et qu'on y gagne des rhumatismes. Pour nous, nous n'y avons jamais gagné que des coups de soleil et nous doutons que ce Sahara vertical qu'on appelle Endoume soit destiné, comme l'assurent ces fanatiques, à devenir jamais un redoutable marécage. Mais s'il a un peu perdu de son ari-

(1) Millin, tome III, p. 319 et 320.

(2) *Loc. cit.*, t. II, p. 278.

dité primitive, c'est déjà un miracle, et cette miraculeuse transformation est due au *Canal de Marseille*, un beau luxe que s'est payé cette grande cité.

A part les fervents que nous citions tout-à-l'heure, les Marseillais commençaient à se fatiguer de l'éternelle aridité de leur territoire ; ils se sentaient humiliés d'entendre les étrangers parler toujours d'ombrage et de verdure, et ils se dirent un beau jour qu'il ne serait peut-être pas médiocrement agréable de se livrer à des fantaisies hydrauliques sur les sommets calcinés du Roucas-Blanc, d'Endoume et de Montredon, et de voir du gazon, des fleurs et des arbres sur ces rocs ardents qui n'avaient jamais produit que des lézards. Des plans furent dressés, la caisse municipale s'ouvrit largement et des milliers de travailleurs furent mis en campagne. Sur un parcours de vingt-cinq lieues, on creusa la terre, on perça les montagnes, des arceaux enjambèrent les vallées, tant et si bien qu'au bout de quelques années la ville et la banlieue de Marseille se trouvèrent arrosées en tout sens par les eaux de la Durance. Ce Canal de Marseille est un admirable ouvrage, un ouvrage vraiment digne des Romains et qui fait le plus grand honneur à feu M. de Montricher, l'ingénieur habile qui en a conçu le projet et dirigé les travaux. Le plus important de ces travaux est le gigantesque pont-aqueduc de Roquefavour, sous lequel passe le chemin de fer d'Aix et que ne peuvent se dispenser de visiter les voyageurs. Bâti, comme son frère romain le Pont du Gard, dans un site romantique et sauvage, ce bel aqueduc appuie ses deux extrémités sur des rochers à pic et présente majestueusement un triple rang d'arches superposées, franchissant une vallée de sept cents mètres et portant, à une hauteur de soixante-quinze mètres, un canal large et profond. C'est un très-beau spectacle que celui de ces immenses arceaux se développant au milieu d'une verdoyante vallée, dont les échos, naguère muets, commencent à s'habituer au sifflet des locomotives. Elevé par et pour les Marseillais, le Pont de Roquefavour doit être, en bonne conscience, ajouté à la liste, hélas! si courte des monuments de Marseille. Les Marseillais en sont fiers à juste titre, et ils ne laissent guère échapper l'occasion de rappeler dédaigneusement que le Pont du Gard n'a environ que quarante-huit mètres de hauteur sur deux cent soixante-dix mètres de longueur. Le poète Méry lui-même, qu'on ne se lasse pas de citer quand il

s'agit de Marseille, s'est écrié dans un mouvement bien excusable d'orgueil municipal :

« Nous pouvons contempler du haut de notre taille
L'humilité du Pont du Gard! (1) »

Mais ici, il faut en convenir, le Marseillais l'a emporté sur le poète, car si l'aqueduc moderne offre un grand intérêt à tous les points de vue, la ruine de la vallée du Gardon, dans son abandon et dans son inutilité, sera toujours préférée par l'artiste et par le rêveur, M. Méry doit sentir cela mieux que personne. Le Pont de Roquefavour est plus grand que le Pont du Gard, d'accord; mais il n'atteint pas le degré d'élégance et de légèreté dans la masse qui distinguent son antique rival; il n'a pas surtout cet aspect vénérable et cette chaude couleur que deux mille ans de vicissitudes et de soleil ont imprimés à l'aqueduc romain : le Pont de Roquefavour a plus d'étendue, le Pont du Gard a plus de grandeur; le Pont de Roquefavour est plus grand, le Pont du Gard est plus grandiose.

Tel qu'il est cependant, l'aqueduc marseillais mérite bien qu'on se dérange pour aller admirer l'azur céleste encadré dans ses blanches arcades. On jouira, par la même occasion, de la vue d'un frais vallon, chose rare dans le pays; on déjeunera sous d'épais ombrages et l'on se donnera le plaisir de rêver sur les bords riants de l'Arc, un humble ruisseau que Marius n'a pas dédaigné d'illustrer. On pourra, en même temps, visiter l'ermitage de Saint-Honorat, situé au fond d'une gorge sans issue où coulent, de toutes parts, les plus belles eaux du monde. On causera avec l'Ermite, un bon vieux prêtre retiré dans cette aimable Thébaïde; on visitera la demeure de ce solitaire, adossée à un rocher protecteur que couvrent des lierres superbes; on entrera dans la chapelle, décorée des plus infâmes fresques qui se puissent voir; on traversera une foule de petites grottes et de petits sanctuaires, ornés de sculptures sauvages et de peintures caraïbes; on achètera des médailles, sur lesquelles l'aqueduc voisin se détache en relief, et l'on sortira en donnant un coup-d'œil au jardin de l'ermitage. C'est un vaste potager, fort bien cultivé par les deux domestiques du prêtre, gaillards vigoureux et barbus, dont l'un est vêtu d'une vieille soutane

(1) *Marseille et les Marseillais*, Paris, 1860, in-18, p. 182.

malpropre et l'autre d'un froc de capucin non moins crasseux. Nous ne savons comment ces deux frocards de contrebande nous ont rappelé le charmant tableau de M. de Curzon qui se trouve au Musée du Luxembourg, et où des moines italiens arrosent avec tant de sérénité de belles salades vertes sous un limpide ciel d'outremer; toujours est-il que nous avons pardonné leur ridicule et sordide accoutrement aux jardiniers de Saint-Honorat, en faveur de l'agréable souvenir qu'ils avaient éveillé en nous et un peu aussi par amour de la couleur locale.

V.

Puisque nous sommes loin de Marseille, profitons-en pour battre un peu la campagne et donnons un coup-d'œil à la Banlieue qui joue un grand rôle dans la vie marseillaise. Comme toutes les populations que des affaires impérieuses attachent à la ville, les Marseillais sont fous de campagne, — nous disons *fous* à la lettre, car il n'est pas de folies que ne fassent les plus humbles, aussi bien que les plus opulents d'entre eux, pour avoir à leur disposition un coin de terre où ils puissent passer le Dimanche *extra-muros*. Pour ce peuple de travailleurs, le Dimanche est une sorte de verdoyante oasis qui apparaît au bout d'une semaine de besognes arides, et dont la riante perspective fait supporter gaiment tous les soucis de la vie commerciale. La douceur du climat et la permanence d'un soleil radieux ont permis de dire que, tous les ans, l'été passait l'hiver en Provence; aussi les Marseillais ne se font-ils pas faute de courir les champs en toute saison, même pendant les journées les plus courtes de décembre. Mais c'est surtout dans les beaux jours de l'été qu'ils s'en donnent à cœur joie. Dès le Samedi soir, c'est une véritable émigration : chacun part le cœur épanoui et le visage rayonnant, laissant à la maison le tracas des affaires auxquelles il sera temps de songer le Lundi matin. N'étaient les étrangers dont la nombreuse population flottante entretient une sorte de mouvement dans les rues, la ville resterait déserte pendant trente-six heures, et les dimanches de Marseille seraient souvent aussi tristes que ceux de Londres. Et quand, par hasard, une grande fête doit amener deux jours de repos, — repos sacré, que les Mar-

seillais ne manquent jamais d'observer scrupuleusement, — on se livre, un mois à l'avance, aux plus séduisants projets; on multiplie les invitations; on prépare des victuailles à faire venir l'eau à la bouche des héros gloutons de Rabelais. Puis, l'heure venue, toutes les voitures sortent de la remise, aussi bien l'élégante calèche du millionnaire que le modeste *boghei* du portefaix, légère carriole où s'entasse une famille entière souvent augmentée de quelques amis, et que traîne — fort crânement, ma foi! — un microscopique cheval corse. Les fiacres et les coupés de louage sont mis en réquisition jusqu'au dernier; les omnibus s'encombrent, le chemin de fer allonge indéfiniment ses *Trains de Banlieue;* enfin les moins favorisés cheminent gaîment à pied le long des routes poudreuses, hommes, femmes et enfants chargés de provisions, tous riant, tous chantant, tous heureux.

Chacun se dirige en grande hâte vers le petit Eden qu'il s'est choisi. Le riche possède une *bastide* ombragée de pins, somptueuse maison de campagne où ne manque aucun luxe, et où le mobilier splendide lutte de magnificence avec les grottes et les cascades les plus compliquées. La bourgeoisie aisée se contente d'une résidence plus simple, louée à l'année d'ordinaire, et où la traditionnelle tente de coutil vient au secours du mûrier ou du pin solitaire dont le feuillage abrite insuffisamment la réunion de famille. Les employés et les gens à petite bourse ont leur *bastidon*, diminutif modeste, en harmonie avec leurs revenus. L'ouvrier se contente de l'humble *cabanon*, édifice exigu, composé de quatre murs chauffés à blanc, autour desquels les habitants tournent avec le soleil pour chercher un peu d'ombre. Les économes et les ennemis de la solitude forment des associations pour louer *une campagne*, et les maisons occupées par ces amis du plaisir en commandite ne sont pas toujours celles où l'on se divertit le moins.

Du temps du Père Papon de l'Oratoire, qui écrivait son *Histoire générale de Provence* dans la seconde moitié du siècle dernier, on comptait cinq mille bastides aux environs de Marseille (1). Nous ignorons combien il en existe aujourd'hui : tout ce que nous savons, c'est que, dans un rayon de plusieurs lieues, il serait difficile de trouver un pouce de terrain vacant. Les chemins sont étouffés

(1) Papon, tome I, p. 337.

entre les murs de clôture; les maisons se touchent presque, et M. Alexandre Dumas a pu dire sans exagération que, « dans leur incalculable multiplicité, ces milliers de bastides font une ville clairsemée tout autour de la ville compacte (1). » Les endroits les plus recherchés sont les bords de la mer, où l'on peut goûter le plaisir de la pêche, et les lieux plantés de pins, — les *pinèdes*, pour employer le mot technique, — où l'on se livre aux douceurs de la chasse.

Dignes fils de leurs pères, les Marseillais ont généralement le tempérament navigateur. Tous n'ont pas l'ambition de franchir les Colonnes d'Hercule pour s'aventurer dans l'Atlantique, comme Euthymènes, leur aïeul, osa le tenter au quatrième siècle avant Jésus-Christ; ni d'explorer la Baltique jusqu'à l'embouchure du Tanaïs, comme le fit leur compatriote Pythéas au temps d'Aristote; mais tous aiment la mer et saisissent avec bonheur l'occasion de se laisser mollement bercer par ses flots amis. Aussi, les jours de Dimanche, le beau golfe d'azur, qui s'étend entre Niaulon, Montredon et les îles du Frioul, est-il littéralement couvert d'une innombrable escadre, sur laquelle les amateurs déploient les plus terribles engins pour conquérir la *bouillabaisse* de fondation, sans laquelle leur bonheur ne serait pas complet. La bouillabaisse, qui partage la prédilection des Provençaux avec les mets alliacés nommés l'*aïoli* et la *bourride*, est une soupe au poisson, ou, si l'on veut, une sorte de matelote safranée dont nous serions fort embarrassé de donner la recette, mais dont nous pouvons garantir le mérite gastronomique. « La bouillabaisse, a dit un illustre écrivain qui est aussi, assure-t-on, un illustre cuisinier, la bouillabaisse est aux Provençaux ce que la polenta est aux Milanais et le macaroni aux Napolitains; seulement la polenta et le macaroni tiennent de la simplicité primordiale et antédiluvienne, tandis que la bouillabaisse est le résultat de la civilisation culinaire la plus avancée. La bouillabaisse est à elle seule toute une épopée remplie d'épisodes inattendus et d'accidents extraordinaires; et il n'y a peut-être que Méry, dans la capitale, qui puisse dire combien d'espèces diverses de poissons, de polypes et de coquillages doivent participer à sa con-

(1) *Impressions de Voyage* (*Midi de la France*), Paris, 1851, 2 vol. in-18, tome II, p. 200.

fection, et juste à quel bouillon la casserole qui la contient doit être enlevée du feu pour qu'elle mérite consciencieusement son nom significatif de *bouillabaisse* (1). »

Malheureusement l'événement ne répond pas toujours à l'espoir des amateurs. La pêche miraculeuse ne se fait guère sur les rives marseillaises, et trop souvent, après toute une nuit et toute une journée de manœuvres savantes, il faut rentrer au logis les mains vides, — si bien que le pêcheur malheureux qui, oubliant l'apologue de la peau de l'ours, a imprudemment invité ses amis à venir savourer une bouillabaisse aléatoire, subit l'humiliation d'envoyer en toute hâte acheter du poisson à la halle de Marseille.

Soit que l'agitation incessante, imprimée aux vagues par les innombrables bateaux à vapeur qui sillonnent ces parages, éloigne les craintives populations sous-marines; soit qu'elle détruise le frai, il est malheureusement incontestable que, chaque année, le poisson devient plus rare dans les eaux de Marseille, et avant peu, si M. Coste n'y met bon ordre, il y aura plus de pêcheurs sur la mer que de poissons dedans. « Le thon, écrivait récemment M. Méry, la dorade, le mulet et le rouget de la Méditerranée, éléments essentiels de la matelote provençale, ont reçu un coup funeste de la locomotive qui joint l'Océan au lac européen..... Un cuisinier marseillais m'a avoué en rougissant que, l'hiver dernier, il lui avait fallu se résigner à composer ses menus avec le poisson de l'Océan ! Oui le turbot, la barbue, le saumon, le bar, etc., viennent de trois cents lieues faire concurrence aux poissons de la Méditerranée jusque sur le carreau des halles de Marseille ! Si ce désastre continue, le gourmet de la Joliette sera obligé, pour manger une bouillabaisse authentique de prendre le chemin de fer et de venir la commander aux Frères-Provençaux, au Palais-Royal de Paris (1). »

Cette prédiction effrayante, qui a tout l'air d'une des spirituelles boutades familières au plus paradoxal des poètes, menace de devenir avant peu une déplorable vérité. Déjà même elle a reçu un commencement de réalisation, au mois de septembre 1860, le jour où l'on a inauguré la nouvelle Bourse en offrant un banquet à l'Empereur et à l'Impératrice. En cette circonstance mémorable, les autorités mar-

(1) Al. Dumas, *Impressions de Voyage* (*Midi de la France*), tome II, p. 22.

(1) *Marseille et les Marseillais*, p. 191 et 192.

seillaises ont eu la modestie de s'adresser à des marchands de comestibles de Paris. Nous avons vu, de nos yeux vu les fourgons de MM. Potel et Chabot descendre de la gare du chemin de fer, tout chargés de marmitons parisiens, et passer à grand bruit devant les restaurateurs marseillais humiliés. C'était le dîner de Leurs Majestés, c'était la marée qui arrivait de Paris à Marseille ! Nous ne savons si les augustes invités ont beaucoup apprécié le repas venu de si loin, mais nous nous sommes laissé dire que certains ichthyophages difficiles, habitués aux bouillabaisses pêchées sous leurs yeux et aux rougets *de roche* mis vivants sur le gril, s'étaient déclarés médiocrement satisfaits des turbots de la rue Vivienne.

La chasse n'est pas mieux partagée que la pêche dans la banlieue marseillaise. Le territoire de Marseille, divisé comme un damier, en une infinité de petits compartiments entourés de murs, est tout-à-fait inhabitable pour le lièvre, la perdrix et pour les autres bêtes à poil et à plumes qui méritent le nom de gibier. Par une anomalie singulière, ce sol, si défavorable à la chasse, est peut-être, de toute la France, le plus fécond en chasseurs. Comment faire pour concilier ces conditions incompatibles ? La passion rend ingénieux, et les chasseurs marseillais ont inventé le Poste.

On appelle Poste une cabane masquée par de la verdure et placée, autant que possible, au centre d'un bouquet de pins. Au-dessus des pins, s'élève la cime desséchée d'un arbre mort, — *le cimeau*, comme on dit dans la technologie de la chasse au poste, — et ces branches sans feuilles, prenant toutes sortes d'attitudes fantastiques, semblent échanger, avec les cimeaux voisins, les signes d'une télégraphie mystérieuse. Le chasseur, muni de plusieurs fusils, s'enferme, avant l'aube, dans sa cabane qu'il a eu soin d'entourer de cages nombreuses, où sont emprisonnés des oiseaux apprivoisés et *ramageurs*, — c'est le mot, — sorte de Judas destinés à piper les oiseaux libres. Quand les Judas commencent à *ramager*, c'est qu'ils ont vu voleter quelque oiseau dans les environs : aussitôt, le chasseur prépare ses armes, et, après avoir invoqué Diane chasseresse ou saint Hubert, suivant qu'il a plus de littérature ou plus de dévotion, il se met aux aguets plein d'émotion et d'espoir. Malheur à la grive, au pinson ou au sansonnet que le chant d'amour d'un faux frère attire sur le cimeau fatal !

A la nature du gibier près, ce passe-temps ressemble assez à la

chasse à la hutte qui se pratique dans les marais du nord de la France, et particulièrement sur les étangs de la Somme ; seulement l'ardeur et la patience des chasseurs s'expliquent mieux par le passage infaillible de nombreux canards sauvages, que par l'apparition problématique de quelques rares sansonnets.

On s'est beaucoup égayé aux dépens des chasseurs marseillais, et tout le monde connaît les deux merveilleuses histoires de *Chasse au Chastre*, où M. Méry et M. Al. Dumas ont rivalisé d'esprit et de verve railleuse. Voici le calcul fait par M. Méry, si l'on en croit M. Al. Dumas : « Le chasseur marseillais vient à son poste tous les huit jours. — Un jour sur huit, un oiseau vient se percher sur les cimeaux. — Sur huit oiseaux, il y a un oiseau tué. — Il en résulte que, compris achat de terrain, achat de fusil, achat d'oiseaux et entretien du poste, chaque oiseau revient à cinq ou six cents francs (1). » Et dire que M. Méry est marseillais ! — On n'est jamais trahi que par les siens.

M. de Stendhal, de son côté, raconte plaisamment comment il lui est arrivé, un jour, de chasser au poste et de tuer *trois rousset-tes*, et comment, à chaque coup de fusil, on lui disait : *Ah ! ce n'est pas un tourd !* « nom de l'oiseau par excellence qu'il faut tuer, » dit-il. A la vérité, il ajoute comme correctif : « Il faut convenir qu'on jouit délicieusement du beau climat dans ces cabanes de bois mort, que la brise de mer pénètre dans tous les sens. Il règne là un délicieux silence ; de ces silences qui font qu'on *entend son âme* ; on y goûte une liberté complète ; les soucis ne pénètrent point dans ce paisible réduit. Quand on donnerait des millions à un Marseillais pour habiter Paris, je suis convaincu qu'il regretterait son poste, et je me trouve presque de son avis (2). »

Voilà qui explique suffisamment le goût — on pourrait dire la passion — avec lesquels des hommes de beaucoup d'intelligence et de beaucoup d'esprit se livrent à cette chasse improductive et sédentaire. Il paraît qu'ils éprouvent en outre, au moindre petit cri, au plus faible frôlement d'ailes, toutes sortes d'émotions douces, inconnues du reste des mortels. Pour nous, qui ne sommes qu'un profane, il nous est arrivé une fois de nous laisser enfermer

(1) *Impressions de Voyage* (*Midi de la France*), tome II, p. 196.
(2) *Loc. cit.*, tome II, p. 277.

dans un poste, et nous reconnaissons y avoir passé une heure fort agréable. Nous n'avons pas tiré un seul coup de fusil, il est vrai, et nous craignons même d'avoir laissé une triste idée de nous à l'hôte aimable qui s'était généreusement privé de ses armes et de sa hutte pour les mettre à notre disposition, car, pendant le séjour que nous avons fait là, les oiseaux ont beaucoup *ramagé*. Mais, nous l'avouons, dussions-nous être à jamais perdu dans l'esprit des chasseurs marseillais, quand nous entendons chanter les oiseaux sous la feuillée nous ne songeons nullement à les tuer. Un chasseur s'est vanté, devant nous, de n'avoir jamais été attendri, même par les vocalises du rossignol : c'est un stoïcisme auquel on ne peut arriver que lorsqu'on a été exercé tout jeune, et nous croyons avoir commencé trop tard pour nous y faire jamais. Nous écoutions, sans penser à leur faire le moindre mal, ces aimables musiciens ailés qui, sans nous, auraient probablement été massacrés impitoyablement, et qu'accompagnait, comme une basse mélodieuse, le murmure des pins, dont les cimes, agitées par une douce brise, imitaient à s'y méprendre, le bruit de la lame roulant sur le galet, — harmonie charmante, qui semble établir un dialogue perpétuel entre les vagues de la mer et le feuillage du pin maritime.

En résumé, que l'on chasse ou que l'on pêche dans une bastide marseillaise, ou même qu'on ne s'y livre à aucun de ces plaisirs, on est sûr d'y trouver beaucoup de gaîté, une hospitalité sans façon et sans arrière-pensée, telle que la comporte le caractère un peu brusque, mais ouvert, loyal et franc des Provençaux, et, — ce qui n'est pas à dédaigner après la promenade au grand air, — une forte nourriture. La table joue un rôle important parmi les délassements champêtres des Marseillais ; même, pour beaucoup d'entre eux, c'est la grande affaire, et tel négociant, dont la signature est saluée chapeau bas à la Bourse, passe dans sa cuisine une notable partie de ses heures de congé, et ne laisse à personne le soin de préparer la bouillabaisse ou la bourride.

Dans les jours de gala, les bastides et les cabanons se pavoisent, comme des navires, de pavillons de toutes couleurs. Le soir, on illumine et il ne faut qu'un prétexte pour brûler quelques pièces d'artifice. Souvent même on tire le canon, car il est des bastides qui possèdent de petits canons pour les grandes circonstances, et l'on ne craint pas les plaisirs bruyants sur les bords tranquilles de la

Méditerranée : « Il semble, a dit un observateur, que le bruit soit nécessaire pour donner au Marseillais la certitude qu'il est heureux (1). » Ces jours-là, il y a table ouverte, et le Marseillais, que ses occupations rendent forcément peu prodigue d'invitations à la ville, se dédommage à la campagne, où il reçoit sans compter et avec la cordialité la plus franche. Ce qu'il est essentiel de noter, à l'honneur de la population marseillaise, c'est que, généralement, ces parties de plaisir se font en famille.

Mais c'est trop nous oublier au milieu de ce paysage si plein de caractère et de style, où le château Borrelly et les Aygalades, situés dans de frais vallons arrosés par le Biau et l'Huveaune, se distinguent entre les bastides, comme le Louvre se distingue entre les palais, — paysage tant de fois critiqué par des voyageurs superficiels, qui n'auraient pas manqué de l'admirer, avec accompagnement de lieux communs hyperboliques, s'ils l'avaient rencontré au-delà des Alpes ou sur les bords de l'Hellespont. Hâtons-nous de rentrer à Marseille, pour dire adieu à cette belle ville que l'on ne quitte jamais sans regret. Nous aurions encore bien des détails intéressants à signaler ; mais l'heure nous presse et il nous reste à peine le temps de faire nos préparatifs pour prendre le chemin de fer de Toulon.

VI.

Que si, maintenant, on nous demande si Marseille, cette opulente cité maritime qu'on a appelée la Tyr française, mérite encore le nom d'Athènes des Gaules que lui décerna jadis Cicéron, nous répondrons que les Gaules n'ont plus d'autre Athènes que Paris, — Paris qui recrute, dans toutes les provinces, l'armée d'hommes éminents à laquelle il doit sa gloire. Mais nous ajouterons que Marseille fournit largement son contingent à cette conscription du talent et de l'esprit, et comme preuve, pour ne parler que des contemporains, nous citerons, parmi les peintres, MM. Papéty et Ricard ; parmi les compositeurs, MM. Boisselot et Reyer ; parmi les écrivains ; MM. Capefigue, Barthélemy et Méry, Joseph Autran, Marie Aycard, Léon Gozlan, Amédée Achard, Taxile Delord, Eugène Forcade, Pou-

(1) De Stendhal, *loc. cit.* tome II, p. 303.

joulat, Eugène Guinot, Marc Michel, Louis et Charles Reybaud. — Comme Ruy Gomez de Silva dans *Hernani*, nous pourrions dire : J'en passe, mais nous espérons que ce ne sont pas les meilleurs. Cependant, nous devons une mention à un homme que son genre de talent a attaché au sol natal : nous voulons parler du poète provençal Gustave Bénédit, qui a la gloire d'avoir purgé sa patrie d'un fléau, le *Nervi*, comme Cervantes a délivré la sienne de la chevalerie errante. Le *Nervi*, espèce malfaisante qui participait du lazzaronne de Naples et du gamin de Paris, a succombé sous les traits satiriques du poème *Chichois*, épopée comique qui serait, peut-être, aussi connue que le *Lutrin*, si elle était écrite dans une langue officielle, au lieu d'être modestement versifiée dans le patois sonore qui a succédé à la langue des troubadours.

ARLES.

I.

Après avoir parcouru quelques rues étroites, tortueuses et mal pavées, l'omnibus, qui, de la gare du chemin de fer, nous porta à Arles, ne tarda pas à s'arrêter sur une place de médiocre étendue, et, dès que nous eûmes mis le pied sur le sol de l'ancienne reine des Gaules, nous nous sentîmes transporté en pleine antiquité. Deux hôtels d'assez bonne mine, aussi romains l'un que l'autre par l'enseigne, se présentaient à nos yeux, et nous fûmes tout d'abord séduit par un mot du latin le plus pur, gravé sur la porte de l'un d'eux. C'était le nom de l'arbre toujours vert qui croît sur le mont Ida, « *Pinus Idææ* » (2), et cet hôtel s'appelait l'*Hôtel Pinus*, du nom de son propriétaire. Cependant, nous hésitâmes un instant à entrer chez cet hôte moderne, dont le nom antique nous paraît être l'équivalent romain du français Dupin, et l'on comprendra notre indécision quand on saura que, sur la façade rivale, brillaient, en lettres d'or, ces trois mots bien engageants aussi : *Hôtel du Forum.*

Nous étions en effet sur l'emplacement de l'ancien Forum romain dont la splendeur nous est révélée par Sidoine Apollinaire. Ce poète du v^e^ siècle, qui, avant de devenir évêque de Clermont, avait été le gendre de l'empereur Avitus, et de qui les Polignac se flattent de descendre, raconte, dans une de ses curieuses lettres, que, lorsqu'il vint à Arles pour se rendre à la cour de Majorien, on lui attribuait, — à lui Sidoine, — une satire contre les principaux habitants de la ville, et que, par suite, il se trouvait en délicatesse avec les Arlésiens. Aussi remarqua-t-il, en se promenant sur le Forum, que, pour éviter de le saluer, une partie de ceux qui le connaissaient se cachait der-

(1) *Æneid.* X, 230.

rière les statues et les colonnes (1). Nous savons donc, d'une manière positive, que le Forum d'Arles était entouré de colonnes, supportant probablement des portiques, où le peuple circulait librement autour de nombreuses statues de dieux et de grands hommes. Celles de Minerve, d'Auguste, d'Adrien et de Recilius, trouvées sur l'emplacement même du Forum, confirmeraient, s'il en était besoin, la lettre du poète lyonnais. De tous ces ornements, dignes sans doute de la cité qu'Ausone appelle *la petite Rome des Gaules* (2), il ne reste aujourd'hui que deux colonnes, supportant un débris de frise et de fronton, le tout très-fruste, couronné de giroflées jaunes et enclavé dans la muraille de l'*Hôtel Pinus*, ce qui nous décida à prendre gîte dans cet établissement.

Mais le forum romain a laissé d'autres traces que la frise de l'Hôtel Pinus; des traces vivantes qui ne nous semblent pas moins dignes d'intérêt que les ruines les plus pittoresques et les monuments épigraphiques les mieux conservés.

Allez sur la *Placa des Hommes*, nom moderne du forum d'Arles, et vous reconnaîtrez, au premier coup d'œil, que les traditions antiques ne sont pas complètement effacées, favorisées qu'elles ont été par le désœuvrement d'une partie notable de la population, dans cette ville de petits propriétaires et de petits rentiers. A quelque heure du jour que ce soit, vous trouverez là des groupes d'Arlésiens de toute classe, cherchant l'ombre ou le soleil suivant la saison, devisant des affaires politiques et des intérêts locaux, commentant la chronique de la veille, racontant la nouvelle du jour, et surtout fumant la pipe ou le cigare, éléments modernes que la civilisation a acclimatés sur le sol antique. Les rostres, renversés par les Barbares, n'ont point été rétablis, mais les orateurs ne manquent pas, et, plus d'une fois, le perron d'un café a servi de tribune aux harangues. La Place des Hommes est bien nommée, car la partie masculine de la population Arlésienne y a établi son quartier-général, tandis que les femmes n'y

(1) *Alii ne salutarent fugere post statuas, occuli post columnas...* (Sid. Apoll. Lib. I, Epist. XI.)

(2) « Le tyran Flavius Constantin, ayant été déclaré Empereur en Bretagne, » sous le règne d'Arcade et d'Honorius, établit le siége de son empire à Arles, et » voulut qu'on la nommât *la Rome des Gaules*. (Œuvres d'Ausone en latin et en français avec des remarques, par M. l'Abbé Jaubert. Paris, 1768, 4 vol. in-18, t. II, p. 157, note).

paraissent guère que pour passer à la hâte. A part les jours de fête où elles aiment à étaler leurs brillants atours sur la promenade de *la Lice*, les femmes d'Arles, dignes filles des Romaines, restent volontiers à l'ombre du foyer domestique. Nous ignorons si elles y emploient leur temps à filer de la laine, comme les matrones leurs aïeules, mais nous avons rencontré maint touriste fort irrité contre ces habitudes sédentaires, qui l'empêchaient de s'assurer par lui-même si les Arlésiennes méritent réellement la réputation de beauté qu'on leur a faite.

II.

Bel homme de Tarascon, belle femme d'Arles, dit un vieil adage des bords du Rhône. Nous ne nous sommes point aperçu que les Arlésiens fussent plus disgracieux à l'œil que leurs voisins les Tarasconnais, et nous inclinons à croire que ces derniers ont été un peu flattés par la sagesse des nations provençales. Mais lisez tous les voyageurs qui ont écrit sur la Provence, et l'ensemble avec lequel ils célèbrent la beauté exceptionnelle de l'Arlésienne vous prouvera que le proverbe n'en a point surfait la rare perfection.

Il n'est pas jusqu'à Millin, le moins poète des archéologues, qui ne s'échauffe et ne tourne presque au lyrisme à la vue de ces femmes privilégiées qui ont conservé parmi nous les types les plus purs de la statuaire antique : « Leur teint, dit-il, est d'une blancheur éblouissante ; leurs traits sont agréables et réguliers, leurs cheveux d'un noir d'ébène (1) ; leur sourire est gracieux ; leur regard est enchanteur, et une vivacité piquante anime leur visage. Nulle part on ne parle mieux la langue provençale (2) ; elle est, dans leur bouche, d'une douceur infinie : les termes qu'elles emploient sont

(1) Il paraît que Millin n'avait pas remarqué les blondes qui ne sont pas la portion la moins gracieuse des femmes d'Arles. M. Al. Dumas, lui, ne les a point oubliées comme on verra plus loin.

(2) Les modernes troubadours de la Provence, juges compétents en pareille matière, ont choisi, pour leurs vers, le dialecte Arlésien : « C'est un précieux hommage pour notre ville, dit un enfant d'Arles, que cette adoption de son idiome par un poète (M. J. Roumanille) qui, né à St-Remy, et habitant Avignon, reconnaît qu'on ne parle le pur Provençal qu'à Arles, comme on ne parlait le pur grec que dans l'Attique. C'est l'idiome arlésien qu'a adopté F. Mistral dans le poème de *Mirèio*. » (Am. Pichot, *Arlésiennes*, Paris 1860, in-18, p. 3).

aussi séducteurs que leur expression est caressante ; les charmants diminutifs dont elles se servent n'ont d'analogie que dans les langues italienne et castillane (1). »

Dans ses *Arlésiennes*, ce livre touchant d'un enfant du pays, où la mélancolie de la campagne d'Arles est rendue avec tant d'émotion et de charme, M. Amédée Pichot ne pouvait manquer de payer un tribut d'admiration et de souvenir à ses belles compatriotes, parmi lesquelles, c'est lui qui nous l'apprend, il a rencontré autrefois sa *première muse*. « Filles des bords du Rhône, s'écrie-t-il,

D'Arles n'êtes-vous pas les fleurs toujours nouvelles?
Qu'on nous rende de Mai les fêtes solennelles,
Qu'on remette au concours le trône de beauté....
Par qui vous sera-t-il aujourd'hui disputé? » (2)

Enfin, M. Alexandre Dumas a prodigué, en l'honneur des Arlésiennes, les formules les plus colorées de son enthousiasme communicatif : « Leur réputation de beauté est tout-à-fait méritée, dit le brillant écrivain, et non-seulement elles sont belles, mais encore gracieuses et distinguées. Leurs traits sont d'une délicatesse extrême, et appartiennent surtout au type grec ; elles ont généralement les cheveux bruns, et des yeux noirs veloutés, comme je n'en ai vu qu'aux Indiens et aux Arabes. De temps en temps, au milieu d'un groupe ionien, passe rapidement une jeune fille, marquée au type sarrasin, avec ses yeux longs et relevés aux coins, son teint olivâtre, son corsage flexible et son pied d'enfant ; ou une grande femme, au sang gaulois, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, à la démarche grave et tranquille, comme celle d'une antique druidesse. Presque toutes sont fraîches et épanouies comme des Hollandaises, car l'humidité du climat, qui à trente ans flétrira leur beauté d'un jour, leur donne ce teint blanc et rose qu'ont les fleurs qui bordent les fleuves ou qui poussent dans les marais. — Malheureusement pour le peintre ou le poète qui va chercher le beau et le pittoresque, ces gracieuses filles de Bellovèse, d'Euxène, de Constantin et d'Abdérame ont perdu une par-

(1) Millin, *Voyage dans les départements du Midi de la France*, Paris, 1808-1811, 4 vol. in-8°, t. III, p. 647.

(2) *Arlésiennes*, p. 13.

tie de leur charme, le jour où elles ont renoncé au costume national, qui, résumant pour elles tout le passé, se composait de la tunique courte des jeunes filles spartiates, du corsage et de la mantille noire des Espagnoles, du soulier à boucles des Romaines, de la coiffe étroite d'Anubis et du large bracelet Gaulois. De tous ces vêtements pittoresques, les Arlésiennes n'ont gardé que leur antique et originale coiffure qui, toute dépareillée qu'elle semble avec la taille longue et la manche à gigot, ne laisse pas de conserver à leur aspect une physionomie toute particulière (1). »

M. Am. Pichot qui, dans son enfance, a pu admirer ce costume national pur de tout mélange, déplore, de son côté, l'invasion des modes Parisiennes (2). Déjà, sous le premier Empire, Millin avait gémi sur le même envahissement. « Ce costume gracieux, disait-il, a été abandonné ; il n'y a plus que quelques vieilles femmes qui s'en parent le dimanche : pourquoi cet abandon? il allait si bien aux jeunes !..... Il semble que ce soit une honte d'être vêtu *à la mode de son pays*. La manie d'imiter les costumes parisiens est si générale que, sans les paysans, les ouvriers et les petits marchands, on ne trouverait aucune trace des costumes de chaque pays, et encore ceux-ci cherchent-ils à s'en éloigner autant qu'ils peuvent (3). »

Hélas ! que dirait-il aujourd'hui, ce bon Millin, s'il assistait comme nous aux derniers et déplorables résultats de la centralisation en matière de vêtements? Les chemins de fer, en supprimant la distance, font peu à peu disparaître tout ce qui, dans les mœurs et le costume, conserve encore la trace de l'ancien caractère local : tous les peuples seront bientôt en uniforme comme des régiments, et, dans quelques années, nous en avons bien peur, le voyageur qui osera s'aventurer à travers les glaces du pôle, sera tout émerveillé de voir les naturels du pays se promener, en paletot, au milieu des banquises, avec un lorgnon fixé à l'œil par une grimace, reproductions groënlandaises ou samoïèdes de nos jolis petits Messieurs du Boulevard des Italiens. En attendant cette inévitable calamité, dès que le *Moniteur des Modes* a transmis aux provinces françaises les décrets des coutu-

(1) A. Dumas, *Impressions de Voyage* (*Midi de la France*), Paris 1851, 2 vol. in-18, t. II, p. 79.

(2) *Arlésiennes*, p. 8.

(3) Millin, t. III, p. 647.

rières de la Chaussée d'Antin, aiguilles et ciseaux entrent en danse, et c'est à qui aura réalisé le plus tôt et le mieux l'idéal promulgué par la dernière gravure de modes. Etre habillée à *l'instar de Paris*! Tel est le rêve des femmes de nos quatre-vingt-neuf départements, sans excepter les Arlésiennes qui, jusqu'ici, avaient au moins conservé la *coiffe étroite d'Anubis* avec le riche bandeau de velours aux couleurs éclatantes qui encadrait si gracieusement leur gracieux visage et faisait si bien valoir les lignes onduleuses de leur cou de cygne. M. Al. Dumas observe très-judicieusement, à ce sujet, que la dernière chose que l'on abandonne du costume national est la coiffure : eh ! bien, les Arlésiennes sont fort en train de faire cet abandon suprême, et, à l'heure où nous écrivons, le sacrifice est à peu près consommé.

Pourtant, la coquetterie, qui ordinairement est la conseillère la mieux écoutée en pareille matière, demandait qu'on restât fidèle à un costume qui était à la fois original, brillant et pittoresque, et qui rehaussait singulièrement la beauté des femmes. Mais, d'un autre côté, on n'était pas fâchée de s'attifer *en dame ;* cette vanité maladroite l'a emporté, et de là l'invasion d'une peste nouvelle, la *Confection*, — pardon de ce terme emprunté à la technologie des couturières ! — la Confection, qui fournit à tout prix de déplorables uniformes à l'univers civilisé. Arles, à son tour, s'est courbé sous les fourches caudines de la Confection parisienne, et nous ne craignons pas de dire que si, en abandonnant leur costume, les Arlésiennes n'ont pas perdu leur beauté, du moins leur beauté a perdu à peu près tout son caractère.

Naturellement, la classe aisée ayant renoncé au costume national, toute richesse et toute élégance a disparu de ce costume, presque exclusivement porté aujourd'hui par des femmes de la condition la plus humble. Aussi, les touristes qui, en arrivant à Arles, s'attendent à des miracles de pittoresque et de beauté, sont-ils grandement désenchantés et maudissent-ils les écrivains voyageurs dont les récits leur avaient annoncé des merveilles chimériques. C'est un tort. Nous qui écrivons ceci, il nous a été donné de connaître l'Arlésienne à la fin de son beau temps, et nous affirmons qu'on n'avait rien exagéré. Seulement, tout cela est bien changé depuis quelques années. Les populations, comme les villes, s'accommodent *à l'instar de Paris*. Les sombres maisons à neuf étages de Lyon et les maisons provençales aux toits avancés de Marseille font place à la copie servile des constructions parisiennes du Boulevard de Sébastopol. Avec la circula-

tion toujours croissante des voitures, les rues étroites et sinueuses où les anciens Méridionaux vivaient à l'abri du soleil et du vent, — ces deux tyrans de la Provence, — n'étaient plus possibles : on élargit et on redresse ces vieilles ruelles pittoresques. A beaucoup d'égards, de pareilles transformations sont, à coup sûr, des améliorations véritables ; mais, à un autre point de vue, on reconnaîtra, qu'à la longue, il peut sembler monotone au voyageur et à l'artiste, de retrouver, à toutes les étapes de leurs pèlerinages, la reproduction éternelle de la rue qu'ils habitent, et d'être condamnés, sans appel, à la ligne droite à perpétuité. C'est pourtant, nous devons le craindre, le sort qui est réservé aux touristes de l'avenir. Etonnez-vous, après cela, que les Arlésiennes aient adopté les modes de Paris et se soient mises à l'alignement !

III.

Les rues d'Arles, heureusement, n'en sont pas encore là, et, jusqu'ici, l'expropriation pour cause d'utilité publique n'y a point commencé ses ravages ; aussi, cette ville unique a-t-elle un caractère tout particulier qui enchante l'étranger. Parfois, un arceau monumental enjambe la voie publique, comme le Pont des Soupirs enjambe le Petit Canal à Venise, à tout instant, se présentent des logis, — fort délabrés, il faut en convenir, — mais portant les traces non équivoques de leur ancienne richesse, et rappelant le passage où Chapelle et Bachaumont nous apprennent que « la situation admirable de ce lieu y *avait* presque attiré toute la noblesse du pays (1). » Ici, c'est une maison du XVIIIe siècle, avec ses fenêtres ornées de mascarons et de chicorées ; là, c'est un balcon ventru, supporté par des colonnes torses du temps de Henri IV ; plus loin, se développe une élégante façade de la Renaissance ; plus loin encore, s'ouvre un porche ogival du XVe siècle ou un cintre roman du XIIe. Mais tout cela s'en va pièce à pièce faute d'entretien : la pierre tendre de Fontvielle et des Baux, qui a servi à bâtir la ville, se creuse, s'émiette, se perce de trous comme des madrépores et finit par tomber en poussière. Par exception, quelques propriétaires soigneux ont fait des réparations en ciment romain : c'est un peu plus propre, mais c'est beaucoup plus laid.

(1) *Voyage de Chapelle et de Bachaumont.*

A l'entrée d'une petite rue, et près de la gothique *Porte des Prêcheurs* qui trempe ses murs crénelés dans le Rhône, nous eûmes la curiosité de nous engager sous une longue ogive ténébreuse, et nous arrivâmes bientôt dans une cour entourée de bâtisses croulantes et bien faite pour ravir les peintres décorateurs. Un large escalier, aux degrés déchaussés et tremblants, conduisait à une sorte de galerie aérienne, sur laquelle s'ouvraient les fenêtres et les portes vermoulues de quelques taudis. Deux figuiers rabougris végétaient entre des tas de pierres, de briques et de tessons. Des enfants roses et déguenillés, nés au milieu de cette dévastation, avaient suspendu leurs jeux pour nous regarder d'un œil inquiet et curieux à la fois ; une bonne vieille, toute ridée, se chauffant au soleil, caressait un gros chat, tandis qu'une belle jeune fille, perchée sur la galerie, blanchissait à la chaux, tout en chantant, la portion de ruine qui lui servait de demeure. Nous étions tout simplement dans l'ancien couvent des Dominicains, et c'est une chose fort commune à Arles, mais qui surprend toujours l'étranger, de rencontrer ainsi la vie dans la mort et de nombreuses familles installées dans les ruines. En sortant de là, nous donnâmes un coup-d'œil à la chapelle gothique du couvent, transformée en magasins, et dont un pilier portait cette inscription irrévérencieuse : « Partie de l'Eglise à vendre ; » nous admirâmes le Rhône, si large et si impétueux, et le pittoresque pont de bateaux qui relie à la ville le quartier de Trinquetaille, ce Transtévère de la Rome gauloise, situé à l'endroit même où le fleuve se bifurque pour former l'île de la Camargue. Ce faubourg de Trinquetaille, où les sires des Baux frappaient monnaie et avaient élevé, en face même des tours des rois d'Arles, une tour dont le fleuve baigne les restes dorés par le soleil, existait déjà au IV^e^ siècle de notre ère, car Ausone appelle Arles la *ville double* et parle, — non de son port, — mais de *ses ports*, qui ne pouvaient évidemment être établis que sur les deux rives du Rhône (1).

En poursuivant notre promenade par une rue parallèle au fleuve,

(1) *Pande, duplex Arelate, tuos, blanda hospita, portus,*
Gallula Roma Arelas... (Ausonii Burdigal. *Ordo nobil. urbium*, VIII.

« Arles, la ville illustre, dit un historien accrédité, ouvre deux ports hospitaliers..... Les flots du Rhône la divisent, mais un pont de bateaux la réunit, et ces mêmes flots impétueux amènent dans ses murs le commerce du monde, qu'elle répand ensuite, en le fécondant, sur le vaste sein de l'Aquitaine » (Mary-Lafon, *Hist. du Midi de la France*, Paris, 1845, 4 vol. in-8°, t. I, p. 181).

nous nous trouvâmes bientôt au pied d'une énorme tour ronde, construite en cailloux roulés et en briques, dont les assises grises et rouges alternent à la manière romaine. Rien de plus fruste que cet édifice, oublié à l'angle de deux ruelles, et près duquel bien des voyageurs sont passés sans daigner lui accorder un regard. Ce n'est pourtant rien moins que le dernier débris du palais de Constantin, palais qui s'étendait du Forum jusqu'au bord du Rhône, et son nom de *Trouille* n'est probablement que la corruption de *Trullum*, nom que l'on donnait à la somptueuse résidence des Empereurs de Constantinople (1). Nous pénétrâmes sous les voûtes, encombrées de planches, de cette vénérable masure, et, en gravissant avec précaution l'escalier tremblant qui permet d'en visiter l'étage supérieur, nous songions au passé glorieux de ces murs sordides, et au luxe oriental de la cour des Césars. Nous songions aux splendides colonnades ; aux pavés de marbre et aux dalles de bronze ; aux portes d'airain où les coquillages incrustés brillaient à côté des pierres précieuses ; aux lits d'argent massif ; aux tables d'argent et de citronnier, soutenues par des pieds d'ivoire et étincelantes d'émeraudes, aux vases et aux candelabres d'or ; aux coupes précieuses, ornées de diamants ; aux statues sans nombre ; aux salles lambrissées d'ivoire, rafraîchies par des jets d'eau parfumée ; et ces souvenirs éblouissants rendaient encore plus misérable à nos yeux l'aspect de cet obscur et poudreux magasin de menuisier (2).

Là, avait résidé Constantin-le-Grand ; là, l'impératrice Minervine lui avait donné un fils appelé Crispus ; là aussi, le même Constantin avait eu, de sa seconde femme Fausta, un autre fils qui fut surnommé l'Arlésien (*Constantinus Arelatensis*). Constantin-le-Jeune ; Honorius ; Constantin-le-Tyran ; l'empereur Avitus qui mourut évêque ; son successeur Majorien qui mourut assassiné ; les rois Goths et Wisigoths ; les rois de France de la première race ; les rois d'Arles et plusieurs comtes de Provence occupèrent successivement le palais de la Trouille. « Ils pouvaient, de ses murs, promener leurs regards sur la double cité, admirer les superbes édifices dont elle était décorée,

(1) Millin, t. III, p. 621, note. — Millin ajoute : « Les conciles qui ont été tenus dans ce palais s'appellent *Concilia in Trullo*. Le palais de *Trullia* est cité dans un acte des kalendes de Juillet 1252, qui nous apprend que Raymond Béranger, comte de Provence, y était logé. »

(2) Nous empruntons à M. Mary-Lafon ces quelques détails du luxe romain pendant la période impériale (*Loco cit.*, t. I, p. 208).

suivre le cours du Rhône, voir sortir les galères du port et contempler les riches moissons des campagnes voisines (1). » En un mot, les murs informes de cette tour délabrée résument à peu près toute l'histoire d'Arles, histoire brillante et agitée sur laquelle nous allons jeter un rapide coup-d'œil.

IV.

Comme toutes les villes antiques, Arles a ses traditions fabuleuses, traditions qui attribuent sa fondation à un certain roi celte nommé Aurulus, dont l'existence est au moins problématique. Ce serait à cet Aurulus que la vieille cité devrait le nom qu'elle porte, nom que, d'autre part, les étymologistes expliquent de deux façons tout-à-fait différentes. Suivant les uns, le nom d'Arles aurait été formé de deux mots celtiques, — *ar-lait, près des marais*, — interprétation qui rejetterait l'origine d'Arles dans la nuit de l'antiquité gauloise; suivant les autres, il serait composé de deux mots latins, — *ara lata* — et rappellerait un immense autel consacré à Diane d'Ephèse, ce qui rattacherait la naissance de la ville à l'époque héroïque des colonies grecques qui fondèrent Nice, Antibes et Marseille (2). Mais, comme les historiens ne font aucune mention d'Arles en parlant du passage d'Annibal et du débarquement de Scipion vers l'embouchure du Rhône; comme ils gardent le même silence en racontant que Marius fortifia son camp, près de l'endroit même où s'élève la ville, on peut en conclure que la fondation d'Arles est postérieure à la défaite des Cimbres (3).

Quoi qu'il en soit, César est le premier écrivain qui fasse mention d'Arles, sous l'année 705 de Rome (48 av. J.-C.), en parlant des douze galères qu'il y fit construire pour soumettre Marseille (4). Il est probable que la ville naissante ne fut pas fâchée d'humilier une cité rivale et que les Romains profitèrent de cette jalousie pour les

(1) Millin, t. III, p. 621, 622.

(2) Nicæa, Antipolis, Massalia.

(3) Papon, *Hist. gén. de Provence*, Paris, 1777, 1786, 4 vol. in-8°, t. I, p. 291.

(4) « *Naves longas Arelate numero XII facere instituit* » (*De Bello civ.* I, 36).

soumettre toutes deux (1). Ce qui n'est pas douteux, c'est que, deux ans plus tard, César y envoya Claude-Tibère Néron, père de l'empereur Tibère, pour y fonder une colonie composée de soldats de la 2e légion, et que cette colonie prit le nom de *Julia paterna*, suivant une inscription rapportée par Papon (2).

Mais c'est sous la protection de Constantin, qu'Arles devint réellement puissante : non content de la choisir pour résidence et de lui donner son nom, ce prince y plaça le siége de la préfecture des Gaules, y établit le trésor impérial et y fit frapper monnaie (3). Le même empereur convoqua le premier Concile d'Occident (314), à Arles déjà convertie au christianisme par saint Trophime. Environ un siècle plus tard (418), Honorius réunit dans cette ville, alors la métropole des Gaules, l'assemblée de sept provinces (4). Au ve siècle, elle fut successivement prise par Constantin III, et assiégée plusieurs fois par Théodoric Ier, roi des Visigoths et par son fils. Les Francs et les Goths la ravagèrent à leur tour ; les Sarrasins la détruisirent presque entièrement ; si bien que, livrée à la fois aux invasions barbares et au zèle iconoclaste des premiers chrétiens, la malheureuse ville des Césars vit disparaître peu à peu les trésors, les temples et les statues dont l'avaient enrichie plusieurs siècles de civilisation romaine (5). Lors du démembrement de l'empire de Charlemagne, Arles devint, au ixe siècle, la capitale d'un royaume particulier, sous le sceptre de Bozon, et retrouva des jours de splendeur pendant le règne de ses onze rois. Sous Rodolphe II, qui y joignit la Bourgogne transjurane (953), le royaume d'Arles s'étendait depuis l'embouchure du Rhône jusqu'au mont Jura. Ce prince, son fils Conrad II et Rodolphe III se nommaient, dans les titres, tantôt *rois de Bourgogne*, tantôt *rois de Vienne* ou *d'Arles*, tantôt *rois de Provence et d'Alemannie*. Au bout de deux siècles et demi d'existence, le royaume d'Arles se démembra à son tour ; plusieurs provinces de ce royaume éphémère furent réunies à la couronne de France, et la Provence forma un grand Etat, sous le sceptre de ses comtes particuliers. Mais

(1) Millin, t. III, p. 480.
(2) T. I, p. 48.
(3) Millin, t. III, p. 480-484.
(4) Fréd. Bernard, *De Lyon à la Méditerranée*, p. 118.
(5) Millin, t. III, p. 480-484.

la féodalité n'eut jamais de bien profondes racines sur cette terre romaine : à l'exemple des villes d'Italie, les grandes cités de la Provence ne tardèrent pas à souffrir impatiemment le joug de leurs gouverneurs qui, sous le titre de comtes, avaient converti leurs temporaires fonctions en droits héréditaires. Les habitants formèrent des confédérations auxquelles ils donnèrent le nom de *Communes*, et ils élurent un gouverneur chargé de leur assurer la liberté personnelle et la propriété de leurs biens, sous la protection de leurs propres magistrats. Marseille, Nice, Avignon se donnèrent ainsi un gouvernement municipal, et Arles ne fut pas la dernière à s'affranchir. Mais la liberté enfante trop souvent des troubles, et les consuls d'Arles, dont le règne vit cependant s'élever l'église byzantine de Saint-Trophime et la partie romane de son admirable cloître, ne purent parvenir à préserver la ville de la licence. Le besoin d'un gouvernement fort se faisait sentir, et le pouvoir dictatorial fut confié à un magistrat nommé *Podestat*. Ce fut le dernier Podestat d'Arles, Barral des Baux, qui, en 1250, amena les Arlésiens à se soumettre au Comte de Provence Charles d'Anjou, *roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem*, titre pompeux dont persistait à se parer, en 1480, le bon Roi René, ce roi sans royaume qui se disait roi de trois royaumes ; titre que portait naguère encore le dernier Bourbon de Naples François II, avant que ses Etats fussent passés sous le sceptre d'un prince de Savoie, non moins roi de Jérusalem *in partibus*. Dès lors, Arles partagea le sort du comté dont elle faisait partie, et, en 1481, elle fut définitivement réunie au domaine de la couronne de France (1).

Depuis, cette cité impériale, qui fut, un moment, la métropole du christianisme, languit et va s'éteignant chaque jour. La navigation du Rhône lui avait conservé, jusqu'à ces derniers temps, une vie précaire que le chemin de fer lui aura bientôt enlevée tout-à-fait, et sa population, qui dépassa cent mille âmes sous les Romains, et qui déjà, au XII^e^ siècle, était réduite à quarante mille, atteint à peine aujourd'hui le chiffre de vingt mille habitants. Ville en ruine et ville de ruines, elle n'a plus, pour se consoler de sa grandeur perdue, que les débris de ses monuments, merveilles croulantes à travers lesquelles nous allons continuer le rapide pèlerinage que nous avons interrompu,

(1) Millin, t. III, p. 482-483.

un instant, pour esquisser le précis historique des temps qui les ont vus naître.

V.

Commençons par l'Amphithéâtre, — digne frère du Colisée de Rome, — plus grand, mais aussi plus dévasté que les Arènes de Nîmes. Ses deux étages, de soixante portiques chacun, décrivent un immense ovale (1) de gradins plus ou moins en ruine, sur lesquels, jadis, vingt-cinq mille spectateurs pouvaient trouver place à l'aise. L'attique, complètement absente, laisse à deviner si le monument a été découronné par les Barbares ou s'il n'a jamais été terminé par les Romains. Ce qui est certain, c'est que pendant les invasions sarrasines les Arlésiens transformèrent l'Amphithéâtre en forteresse, comme en font foi les trois tours de défense qui le surmontent et du haut desquelles on jouit d'une vue splendide sur la belle plaine où le Rhône, en se bifurquant, forme le fertile Delta français de la Camargue. Ce qui est plus certain encore, c'est que, dans les premières années de ce siècle, les *Arènes* (2) d'Arles renfermaient tout un quartier populeux, — presque une ville, — avec ses rues, ses places et son église, ainsi que le prouvent quelques vieilles gravures (3). Cet entassement de taudis informes, dont l'origine se perdait dans la nuit du Moyen-Age, a été balayé, grâce au ciel, et aujourd'hui l'imposant édifice se déploie aux regards dans toute sa grandeur.

Ce n'est pas seulement ce qui s'élève au-dessus du sol qui est gigantesque : les substructions de l'amphithéâtre d'Arles en sont peut-être la partie la plus étonnante. Ce sont des voûtes massives, de vastes salles, des couloirs construits en blocs énormes et se croisant en tous sens jusque sous l'Arène. Ces immenses souterrains étaient les coulisses des spectacles de géants qui se donnaient dans le cirque. Là, les gladiateurs attendaient l'honneur d'aller saluer César avant de mourir ; de là, les lions de Nubie et les tigres du Gange se ruaient sur leur festin vivant, et bien des fois leurs rugissements nocturnes durent réveiller les paisibles habitants de la ville endormie (4).

(1) 140 mètres de diamètre, sur 104.

(2) Nom que l'on donne, dans le pays, aux amphithéâtres d'Arles et de Nîmes.

(3) Voir, entre autres, dans l'*Atlas* du *Voyage* de Millin, la fig. 9 de la pl. LXVIII.

(4) Plusieurs archéologues ont tiré, du peu de hauteur du *podium* de l'Amphi-

Notre cicerone avait allumé une torche pour nous conduire sous ces arceaux ténébreux, et l'on ne saurait se faire une idée de l'aspect fantastique que les lueurs sanglantes de la résine donnent à ces constructions cyclopéennes. Pour ajouter à l'étrangeté du tableau, des centaines de chauves-souris, effrayées par la lumière et aussi par le bruit de nos pas et de nos voix, tournoyaient autour de nous, promenant au-dessus de nos têtes, comme l'a dit un poète ami des ruines, « ce funèbre vol circulaire qui semble fait pour l'intérieur des tours effondrées (1). »

En sortant de ces lieux sombres, on aime à se retrouver sous la voûte bleue du ciel de Provence, et c'est avec un vif sentiment de bien-être qu'on va errer, en plein soleil, au milieu d'autres ruines situées à quelques pas de là. Nous voulons parler du Théâtre romain, que signalent deux belles colonnes en marbre gris d'Afrique, couronnées d'un fragment d'architrave, comme les trois colonnes du *Campo Vaccino* à Rome, et restées debout, au milieu de la dévastation générale, pour attester aux siècles la splendeur passée de l'édifice. L'hémicycle des gradins en ruine et ce qui reste de la scène présentent à l'œil une sorte de plan architectural, qui permet de reconstruire, jusqu'à un certain point, par la pensée, l'intérieur de ce beau monument consacré à Thalie et à Melpomène. Quant à l'extérieur, ce qui subsiste des arcades d'ordre dorique qui servaient d'entrée, du côté du nord ; la frise élégante et les archivoltes qui les surmontent, indiquent assez la richesse de son ornementation. La façade du midi, construite postérieurement, n'offre ni la même finesse, ni la même pureté de style ; mais elle est fort imposante par sa masse, grâce surtout aux trois étages d'arceaux superposés qui la dominent, et que la tradition,

théâtre d'Arles, la conclusion qu'on n'y avait jamais donné de combats de bêtes féroces. Dans ses *Notes d'un Voyage dans le Midi de la France* (Paris, 1835, in-8°, p. 282), M. Mérimée tourne spirituellement la difficulté en prenant un moyen terme : « Je crains bien, dit-il, que les combats d'hommes et d'animaux n'aient pas été très-» loyalement ordonnés. Les bêtes féroces étaient peut-être enfermées dans des cages » ou bien attachées à des chaînes, comme les tigres dont parle Kœmpfer, dans le » jardin du Schah de Perse. » Quant à nous, il nous semble inadmissible que les Romains aient construit un cirque aussi colossal, de façon à n'y pouvoir pas donner le genre de spectacle dont ils étaient si avides. Nous ignorons les moyens qu'ils employaient pour protéger les spectateurs contre les bonds des tigres : voilà tout.

(1) Victor Hugo. *Le Rhin*, Lettre XXVIII.

toujours amoureuse de la chevalerie carlovingienne, a appelés *Tour de Roland*. Quoique barbares de style, si on les compare aux ciselures, dignes des artistes grecs, de la façade nord, les deux étages inférieurs de la Tour de Roland sont de construction romaine ; l'étage supérieur, au contraire, a été évidemment ajouté, aux époques tourmentées, où la population d'Arles, menacée par les Sarrasins, se réfugiait à l'ombre de ses monuments antiques, et il prouve que, comme l'Amphithéâtre son voisin, le théâtre a été transformé en forteresse. Le tout est doré de cette belle teinte feuille-morte dont, à la longue, le soleil du Midi colore la pierre ; et quelques herbes clairsemées qui ne tardent pas à être desséchées par les ardeurs de l'été provençal, poussent çà et là, dans l'interstice des dalles, et offrent une maigre pâture à une maigre chèvre, qui anime seule ce mélancolique tableau.

VI.

A Arles, les merveilles de toutes les époques se touchent et sont, pour ainsi dire, les unes sur les autres, comme à Rome ; en sorte que nous n'aurons pas cinq minutes de chemin à faire pour passer, du polythéisme païen et de l'art antique, au style byzantin et au fervent catholicisme du XII^e^ siècle.

Le portail de l'église consacrée à saint Trophime, premier évêque d'Arles, est le morceau d'architecture byzantine le plus complet que nous possédions, après le triple portail de Saint-Remy, devant lequel le comte de Toulouse Raymond VI, vaincu et humilié par Simon de Montfort, fit amende honorable, pieds nus et la corde au cou, et abjura l'hérésie albigeoise. Bien que grossièrement sculptés, les ornements et les figures du portail de Saint-Trophime, où les fantaisies barbares du Moyen-âge se mêlent à l'imitation manifeste de l'architecture antique, n'en ont pas moins une grande tournure, et offrent un sujet d'études inépuisables à l'archéologue et à l'artiste. Probablement toutes ces figures ont été peintes jadis, car la pierre d'un grain très-fin, a été fortement imprégnée d'huile, ce qui lui donne un aspect presque métallique et l'apparence du bronze (1). Quoique toutes les

(1) Mérimée, p. 290. — Cette observation s'applique également au Cloître, que nous visiterons tout-à-l'heure, et où les sculptures, mieux abritées, ont conservé des traces évidentes de peinture.

époques, depuis le XIIe siècle jusqu'au XVe, y aient laissé leur trace, quoique Saint-Trophime ait été l'un des sanctuaires les plus vénérés de l'ancienne Gaule, cette église est loin de répondre à ce que son admirable entrée semble annoncer.

Le clocher quadrangulaire qui la surmonte, et dont nous avions remarqué, du haut des tours sarrasines de l'Amphithéâtre, les trois étages couronnés par une attique, se trouve au centre de l'église. Contrairement à ce que j'avais vu, dans d'autres monuments où l'ogive s'était toujours montrée postérieure en date au plein cintre bizantin, ce clocher, d'un roman sans mélange, est supporté par de lourdes ogives, appuyées elles-mêmes sur quatre lourds piliers.

L'ogive et le plein cintre se retrouvent mêlés encore dans le beau Cloître attenant à la cathédrale Saint-Trophime, mais d'une façon qui s'explique d'elle-même par la date de la construction des différentes parties de ce Cloître. Deux des côtés du parallélogramme que forment les promenoirs sont de construction byzantine et remontent au moins au XIIe siècle, tandis que les deux autres galeries, élevées du XIIIe au XIVe siècle, sont ogivales. On se représentera parfaitement l'ensemble sévère et calme de ce Cloître, le plus admirable sans contredit que possède la France, pour peu que l'on ait vu la belle décoration du 3e acte de *Robert-le-Diable*, à laquelle il a servi de modèle; mais on ne pourra se faire une idée de la richesse d'ornementation qui a multiplié, à l'infini, les pilastres et les colonnes, les statues et les bas-reliefs, et qui, dans chaque chapiteau, fouillé comme un bijou précieux, a ciselé un épisode des saintes Ecritures. La partie byzantine l'emporte de beaucoup, autant pour l'ensemble que pour les détails, sur la partie gothique, et l'on aime à y retrouver, à tout instant, l'imitation des chefs-d'œuvre antiques que les artistes chrétiens avaient sous les yeux, dans cette ville, toute pleine encore, à cette époque, des merveilles de la civilisation romaine, desquelles merveilles la *Vénus d'Arles*, aujourd'hui au Musée du Louvre, et la tête de Diane du Musée d'Arles sont d'admirables spécimens (1).

(1) Cette tête de Diane qui, par la pureté du style, semble appartenir aux plus beaux temps de l'art grec, a éprouvé une avarie qui l'a fait surnommer par le peuple *la Femme sans nez*. Quand le gardien du Musée d'Arles fait aux étrangers les honneurs de chez lui, il cache, avec un morceau de carton, la place laissée vide par le nez absent, et aussitôt le profil de Diane, qui avait semblé d'abord horriblement défiguré, apparaît dans toute la suavité de ses lignes harmonieuses. — La *Vénus*

Saluons, en traversant la place de l'Hôtel-de-Ville, l'Obélisque de Constantin, que l'enthousiasme municipal dédia successivement à Louis-XIV, dont il porte encore le soleil, restauré sous Louis-Philippe; à la République une et indivisible, dont il porta le bonnet phrygien ; à Napoléon Ier, dont il porta le nom en latin (1) ; à Napoléon III, dont il portait naguère le nom en français, et qui maintenant, si je ne me trompe, n'est plus dédié à personne. Donnons aussi un coup-d'œil à ce qui reste des remparts d'Arles dont nous devons longer, quelques instants, les murs bronzés par le soleil. Ces vénérables courtines, que la Convention fit éventrer par le général Cartaux, pour punir la ville de son royalisme, sont dans un tel état de dévastation, qu'on ne peut s'empêcher, en les contemplant, de songer aux murs de Jéricho et au cheval de Troie (2). Rien de plus désolé que ces murailles croulantes, coupées, çà et là, par quelque grosse tour plus ou moins entamée, par quelque arceau ébréché ou par quelque chapelle abandonnée. Aucun tableau ne peut mieux préparer à la promenade des *Alyscamps*, cette nécropole, illustre entre toutes, où nous allons trouver païens et chrétiens, Romains et Gaulois, Francs et Français endormis dans la même poussière, et les débris de dix siècles confondus dans le même néant et dans les mêmes ruines.

VII.

Quand nous eûmes, un instant, suivi la promenade de la Lice et côtoyé les vieux remparts, nous descendîmes, sur la droite, un che-

d'Arles, dont, grâce à un cadeau qui m'est cher, j'ai, tous les jours, la réduction sous les yeux, sans jamais me fatiguer de l'admirer, a été découverte, en 1651, au pied des deux colonnes du théâtre romain : la tête était séparée du tronc et les bras manquaient, comme à la Vénus de Milo. La Vénus d'Arles fut offerte à Louis XIV et restaurée par Girardon, telle qu'on la voit aujourd'hui au Musée du Louvre. Le type arlésien qui se reconnaît sans peine dans cette statue, et certains détails de forme, sortant de l'idéal antique, me portent à croire que ce chef-d'œuvre est un portrait.

(1) VIRO IMMORTALI NAPOLEONI MAGNO, IMPERATORI INVICTISSIMO, PATRI OPTIMO, CIVITAS ARELATENSIS, etc. (Millin, t. III, p. 484-488. Atlas, pl. LXIV, n° 1).

(2) Depuis la porte Agnel, jusques à la Roquette,
De Jéricho je crois entendre la trompette.
Voudrait-on, dans nos murs, ô mes concitoyens,
Faire entrer le coursier si fatal aux Troyens ?
A. PICHOT, *Arlésiennes*, p. 42.

min en pente, et, après avoir traversé un petit canal d'irrigation, nous ne tardâmes pas à marcher, le long de mûriers plusieurs fois centenaires, entre une double haie de sarcophages vides, en pierre et en marbre, symétriquement rangés des deux côtés de la chaussée. A mesure que l'on avance, les tombes deviennent plus nombreuses et plus importantes, et elles forment un ensemble unique, qui serait bien plus curieux encore, si tous les sarcophages ornés de sculptures n'avaient pas été enlevés au profit du Musée d'Arles qui en possède cinq ou six très-beaux, et de plusieurs autres collections publiques. Paris s'est enrichi du sarcophage de Cécilia Aprula, Lyon de celui de Servilius Marcianus, Marseille de celui de Flavius Memorius (1). Dans son petit volume intitulé : *De Lyon à la Méditerranée*, M. Fréd. Bernard dit que « ce serait un honneur pour ces grandes cités de restituer au Campo-Santo de la Provence ces monuments vénérables ; » mais nous ne pensons pas que ces grandes cités soient le moins du monde jalouses de cet honneur-là ; nous allons jusqu'à douter que le Musée d'Arles lui-même soit disposé à une pareille restitution, et que la cathédrale de Saint-Trophime consente à se dessaisir des mausolées magnifiques dont elle s'est fait des autels de marbre, chargés de bas-reliefs gallo-romains de la plus belle conservation. Tel que l'ont fait les spoliations sans nombre dont il a été l'objet, le cimetière des Alyscamps renferme encore une réunion de tombes dont on ne retrouverait l'équivalent que sur la Voie Appienne, à Rome. Ce sont des sépultures païennes, dont les chrétiens des premiers siècles, après la consécration du cimetière par saint Trophime, avaient usurpé une bonne partie, traduisant pieusement par *Deo Maximo* le DM polythéiste qui dédiait ces sépultures aux Dieux Mânes ; ce sont aussi des sarcophages chrétiens, ornés du monogramme byzantin du Christ, de la croix grecque ou de la colombe symbolique. Quelques-unes de ces tombes ont encore leur couvercle ; plusieurs, de dimensions énormes, sont partagées en deux, par une cloison ménagée dans la pierre, et ont été occupées sans doute par le mari et la femme. Tous ces sarcophages, exhumés et vidés à diverses époques, sont monolithes et ont été dans ces dernières années disposés dans l'ordre où nous les voyons, avec un soin qui fait honneur aux édiles arlésiens.

(1) Fréd. Bernard, p. 133.

Tout au fond des Alyscamps, existe encore un coin de cimetière qui n'a été fouillé ni par les archéologues, ni par les ingénieurs du chemin de fer, et qui donne une idée de l'aspect que présentait autrefois ce lieu célèbre. Dans ce coin, jusqu'ici intact, les tombes non encore profanées sont nombreuses, et pourraient se compter aux renflements du sol qui sonne creux sous les pieds. Quelques-unes, à moitié hors de terre, sont remplies d'un humus sur lequel pousse une herbe fine comme du velours, et forment des bancs de gazon très-propres à la méditation ; quelques autres, encore à peu près enfouies, montrent çà et là des angles de pierres tumulaires, qui émergent du sol, comme les membres mal enterrés des morts d'une bataille. Le Dante et l'Arioste étaient sans doute venus s'asseoir et rêver sur ces tombes d'*Arles où le Rhône ralentit son cours*, et ces poëtes immortels, à qui pourtant étaient familiers les grands aspects et les immenses mélancolies de la ville éternelle, avaient emporté un souvenir ineffaçable des Champs-Elysées des bords du Rhône, car ils parlent l'un et l'autre dans leurs poëmes, et presque en termes identiques, de ce lieu sacré où reposent, dit la tradition, les compagnons de Roland morts à Roncevaux (1).

Mais, depuis le Dante et l'Arioste, le champ de la mort a été exploité avec un tel acharnement, comme mine de curiosités, et aussi comme carrière de pierres, qu'on est surpris que tout n'ait pas disparu jusqu'au dernier fragment. Charles IX et Catherine de Médicis, passant à Arles, donnèrent plusieurs tombeaux au duc de Savoie et au prince de Lorraine. En même temps, ils expédièrent à Paris huit colonnes de porphyre et plusieurs sarcophages des plus beaux. Mais le bateau qui portait ces dépouilles sombra au passage redouté du Pont-Saint-Esprit, et la précieuse cargaison est probablement encore submergée au fond du Rhône. Le cardinal Barberin transporta plusieurs de ces tombes en Italie ; enfin ce fut un vrai pillage (2). Puis les paysans vinrent,

(1) Si come ad Arli ov'l Rodano stagna
Fanno i sepolcri tutto 'l loco varo.

(Dante, *Inferno*, V. 112).

.... Presso ad Arli, ove il Rodano stagna,
Piena di sepolture è la campagna.

(Ariosto, *Orlando furioso*, XXXIX, 72)

(2) Millin, t. III, pp. 499 et 500.

qui firent des ponceaux avec les couvercles des tombes, et des auges pour le bétail avec les tombes elles-mêmes, tant et si bien qu'on ne saurait, à plusieurs lieues à la ronde, entrer dans une ferme sans y trouver des sarcophages, dont un Musée serait fier, servant à quelque usage domestique et prouvant le néant des choses humaines et des concessions à perpétuité.

Plusieurs édifices, plus ou moins ruinés, et appartenant à diverses époques, attestent en quelle profonde vénération a toujours été tenu ce cimetière renommé, que les anciens avaient appelé les Champs-Elysées, *Elysæi Campi*, nom heureux dont la barbarie du Moyen-âge a fait les Alyscamps.

Nous rencontrons d'abord l'Arc de Saint-Césaire, sorte de porche roman, sous lequel s'abritent les restes d'un tombeau gothique et auquel est adossée une chapelle en ruine (1). Un peu plus loin s'élève la pyramide commémorative de la peste de 1720, élevée en l'honneur des consuls, des prêtres et des hommes charitables qui sacrifièrent leur vie pour secourir leurs concitoyens (2). Vient ensuite la chapelle funéraire de la maison des Porcelets, jolie construction du XVe siècle, décorée du blason de la famille qui l'avait fait construire et qui portait *d'or à un pourceau passant de sable*. Ces Porcelets occupent une belle place dans le livre d'or de la Provence. Guillaume de Porcelet, dit Millin, seigneur en partie de la ville d'Arles et baron de Provence, sauva la vie à Richard-Cœur-de-Lion, un jour que ce prince-chevalier était tombé dans une embuscade : — Je suis le Roi ! s'écria le gentilhomme provençal, attirant sur lui, par cet héroïque dévouement, les coups des Sarrasins qui le firent prisonnier. Le sultan Saladin, au lieu de punir ce pieux mensonge, traita son captif avec des égards inaccoutumés, et le roi Richard donna, pour la rançon de son sauveur, dix des plus puissants chefs infidèles tombés entre ses mains. En sortant de captivité, Guillaume de Porcelet laissa en Orient un nom si respecté, que les Sultans, pour la garantie des traités, demandaient des otages, la remise de places importantes ou la parole d'un Porcelet. Lors du massacre des Vêpres Siciliennes, Guillaume III de Porcelet fut le seul Français épargné, et il dut son

(1) Suivant Millin, ce porche du XIIe siècle aurait fait partie d'un monastère fondé par saint Césaire au VIe siècle (t. III. p. 518).

(2) Ibid.

salut à l'impression singulière que sa vertu avait faite sur l'esprit du peuple (1).

Enfin, à l'extrémité des Alyscamps nous nous trouvons en présence d'un bel arceau roman, fermé par une grille, et servant d'entrée à une sorte de cour entourée de murs en ruine et remplie de sarcophages et de débris d'architecture, qu'enfouissent à moitié les hautes herbes poussant en liberté dans ce lieu désert. Cette cour à ciel ouvert n'est autre chose que la nef effondrée de la fameuse église de Saint-Honorat, dont le chœur ogival, surmonté d'une tour romane, et trois chapelles du xv^e^ siècle et de la Renaissance sont seuls restés debout soutenant une lutte inégale contre les intempéries et le mistral. La voûte des chapelles du xvi^e^ siècle est entamée, et la pluie efface et verdit les fresques qui les décorent ; les ogives du xv^e^ siècle sont béantes et leurs meneaux brisés ; la crypte du chœur est envahie par des eaux qui en ont fait une citerne. De tous côtés la ruine et l'abandon sont complets.

Deux colonnes enclavées dans un pan de mur chargé de fresques barbares et remontant sans doute aux premiers siècles du christianisme, font penser à la tradition qui veut que Jésus-Christ, sur la prière de saint Trophime, soit venu lui-même bénir la nécropole païenne pour en faire un cimetière chrétien (2). Ce serait aussi dans les Alyscamps que le *Labarum* aurait apparu à Constantin et l'on comprend quelle vénération devait inspirer un lieu témoin de pareils miracles, et où les cadavres étaient préservés de toute atteinte diabolique. Aussi était-ce une grande consolation pour les mourants que l'espérance d'y être enterrés. Les riverains du Rhône y envoyaient, à l'envi, leurs morts, et il suffisait de déposer, dans une boîte scellée le prix des funérailles ou *droit de mortellage*, puis de confier au cours du fleuve le cercueil destiné aux Alyscamps. Quelle que fût la violence du Mistral, le cercueil ne dépassait jamais le lieu de sa sainte destination, et quand les bateliers rencontraient une de ces nacelles funèbres, ils la saluaient en faisant le signe de la croix, persuadés

(1) Millin, t. III, p. 517.

(2) A quelque distance des Alyscamps et sur le chemin de la Crau, on montre une petite chapelle, nommée la *Genouillade*, et indiquant la place où Jésus aurait laissé, sur la pierre, l'empreinte de son genou (Millin, t. III, p. 516).

que l'ange gardien du mort la guidait à travers les bancs de sable et déployait ses ailes protectrices en forme de voiles (1).

On sent que toutes ces naïves croyances n'ont pas traversé impunément le XVI^e^ et le XVIII^e^ siècles, et nous, fils de Voltaire, nous ne pouvons guère entendre, sans sourire, le cicerone du lieu nous en faire le récit. Nous redevenons bien vite sérieux, pourtant, quand nous apprenons que, il y a un demi-siècle à peine, un dernier cadavre, roulé par les flots du Rhône, a retrouvé la trace des cercueils d'autrefois et est venu s'échouer sur les grèves d'Arles, et demander à cette terre des morts une sépulture que de pieuses mains se sont empressées de lui donner. Ceci se passait en 1815, et ce cadavre était celui de l'infortuné maréchal Brune, assassiné et jeté au fleuve par les massacreurs d'Avignon (2).

Mais détournons les yeux de ces jours néfastes et livrons-nous aux douces rêveries qu'inspire ce mélancolique cimetière des Alyscamps. Pour moi, je m'y suis oublié bien des fois sur quelque débris de monument funéraire, et je m'y suis souvent abandonné au charme de me trouver, dans une solitude absolue, au milieu du plus extraordinaire des musées, et entouré de tant de souvenirs poétiques. Nulle part ailleurs on ne rencontrerait, je crois, un calme pareil, à deux pas d'un chemin de fer et de tous les bruits de l'industrie moderne; nulle part ailleurs on ne comprendrait aussi bien qu'aux Alyscamps ces paroles si vraies de M. Michelet : « La vieille métropole du Christianisme n'est riche que de morts et de sépulcres (3). »

(1) A. Pichot, pp. 186 à 188.

(2) Voir les détails très-intéressants et très-authentiques que M. A. Pichot donne, à ce sujet, dans ses *Arlésiennes* (pp. 281 à 294 et 385 à 394).

(3) *Hist. de France*, t. II, *Introduction*.

L'ABBAYE DE MONTMAJOUR, LA VILLE DES BAUX EN PROVENCE

I.

En lisant, il y a quelques mois, une très-amusante nouvelle du poète marseillais Méry (1), je tombai sur la phrase suivante : « En France, on connaît Tombouctou, mais on ne connaît pas les Baux. La France est un pays peu connu. » Cette ligne me rappela que, depuis longtemps, je formais le projet d'accomplir le pélerinage des Baux, un de ces mille projets que l'on fait toute sa vie et dont on réalise tout au plus une douzaine avant de mourir. J'avais remarqué autrefois, dans le journal le *Siècle*, un article d'Alexandre Dumas sur la ville des Baux, « cette ancienne cour d'amour de la Provence, qui donna des podestats à Arles, des princes à Orange, des stathouders à La Haye et des rois à Amsterdam et à Londres, » et je m'étais dit : J'irai un jour visiter cette ville morte. Mais, faute de temps quelquefois, le plus souvent faute d'un compagnon à mon goût, j'avais fait bien des voyages sur les bords du Rhône sans réaliser ce vieux rêve.

Enfin, me trouvant dernièrement à Arles dans les conditions les plus favorables à une excursion d'artistes, je résolus de ne pas laisser échapper une si belle occasion. Je voyageais en compagnie d'un de mes plus chers camarades, peintre distingué que l'état de sa santé forçait de suspendre momentanément les remarquables fresques dont il décore une cathédrale, pour venir demander sa guérison au soleil du Midi ; nous avions recruté, en passant à Montpellier, un

(1) *Explorations de Victor Hummer*, dans les *Nouvelles Nouvelles*. Paris, 1856, in-18.

jeune professeur de la Faculté de Médecine, aussi aimable que savant, dont les soins avaient été précieux pour mon ami. On ne pouvait désirer mieux. Je proposai donc la partie à mes compagnons, qui, à coup sûr, n'étaient jamais allés jusqu'à la Pompeia féodale ; et, pour les décider, je tirai de ma malle les deux volumes dans lesquels Dumas a réuni ses feuilletons du *Siècle* (1), persuadé qu'on ne pouvait lire le chapitre des Baux sans partager mon envie.

Le peintre fut enchanté et demanda à partir sur l'heure, quoiqu'il fît presque nuit. Le Docteur se montra moins enthousiaste : il trouvait le récit de Dumas un peu trop dramatique pour lui accorder une entière confiance. Il suspectait cette ville en ruine que l'aimable conteur dit être habitée par une douzaine de mendiants seulement ; il se méfiait surtout d'une certaine église sans prêtre, dans laquelle l'illustre romancier prétend avoir assisté à un enterrement très-habilement mis en scène, où les parents d'une jeune fille morte remplissent eux-mêmes les fonctions d'officiant et de fossoyeur.

— Tout cela est trop théâtral, trop invraisemblable, pour être vrai, disait le Docteur en faisant la grimace.

Il y avait surtout ce passage dont il ne pouvait prendre son parti : « A la moitié de la montée, sentinelle avancée du tombeau, nous rencontrâmes une croix. La destruction s'était étendue sur ce symbole de la Rédemption éternelle, comme sur tous les objets mortels qui l'entouraient ; les deux jambes du Christ avaient été brisées, et il pendait, par un de ses bras d'ivoire, à un des bras de fer de la croix. »

— Jamais, s'écriait le Docteur, jamais on n'a placé, même sous le ciel hydrophobe de la Provence, un crucifix d'ivoire au bord d'un chemin. A la rigueur j'admettrais du marbre, mais de l'ivoire ! Allons donc ! Le bras d'ivoire de Jésus Christ et le bras de fer de la croix forment une très-agréable opposition, je le veux bien ; mais ce n'est qu'une figure de rhétorique, et j'ai appris à me défier des antithèses. Vous verrez que nous serons volés !

Ainsi que vous pouvez le voir, le Docteur doute de beaucoup de choses, même des tropes et des impressions de voyage. Cependant, comme c'est un excellent garçon, que nous aimons beaucoup, et qui, de son côté, nous aime un peu, je crois, il consentit à nous suivre, mais à condition qu'il mettrait le livre de Dumas dans sa poche, pour con-

(1) *Impressions de Voyage* (*Midi de la France*). Paris, 1851, 2 vol. in-18.

trôler la description des Baux sur les lieux mêmes et nous faire rougir de notre crédulité. Nous acceptâmes sans contestation. Il nous fallait une voiture : j'allai trouver un de mes bons amis qui habite Arles, pour lui demander où nous pourrions louer un équipage tolérable.

— Vous allez aux Baux ! me dit mon ami. Voulez-vous de moi ? J'ai toujours désiré faire cette promenade qui est tout au plus à trois heures de ma porte, et toujours l'occasion m'a manqué.

Méry a bien raison de dire que le plus inconnu des pays est la France, qui a fait toutes les découvertes excepté la sienne.

Ce compagnon inespéré étant un très-aimable homme, je fus enchanté de sa proposition. Il se chargea de nous procurer une voiture dont nous ne nous plaindrions pas trop ; nous convînmes que, le lendemain matin, il viendrait déjeuner avec nous à l'*Hôtel Pinus*, et qu'aussitôt après nous nous mettrions en route.

Il fut exact au rendez-vous ; mais, au lieu de la carriole de louage que nous attendions, il eut l'attention de nous amener sa propre voiture, confortable *américaine* attelée d'un très-bon cheval, et nous nous montrâmes tout-à-fait sensibles à cette agréable surprise.

II.

Nous sortîmes donc de la ville on ne peut mieux disposés, et nous commençâmes presque aussitôt la série d'explorations intéressantes qui devait si bien remplir notre journée. A peine avions-nous marché un quart-d'heure entre d'anciens marais que coupent çà et là des canaux de dessèchement, notre route inclina brusquement à gauche pour contourner une colline, et bientôt nous nous trouvâmes en présence des majestueuses ruines de l'abbaye de Montmajour. Ces ruines se dressent au sommet d'une montagne dont le peu d'élévation justifie mal le nom ambitieux de *Mons major*, mais qui est bien connue des botanistes. Les religieux avaient réuni dans leur jardin, renommé à vingt lieues à la ronde, des plantes de toutes les parties du globe, et ces plantes se sont peu à peu acclimatées sous le doux ciel de la Provence. Aujourd'hui que les moines ont disparu et que leur abbaye n'est plus qu'un immense monceau de débris, la colline de Montmajour se couvre encore, chaque année, de toute une flore aromatique et agreste, et ce n'est pas sans surprise que l'on y voit croître spontanément, au milieu des rochers et pêle-mêle avec les

arbousiers, les lentisques et les tamaris indigènes, des plantes tropicales que l'on chercherait en vain sur tout autre point de la France.

Rien n'est imposant comme l'ensemble de l'abbaye de Montmajour. Le prieuré avec ses grands murs, dont les fenêtres béantes laissent voir le ciel ; la tour féodale du XIVe siècle ; la double église romane ; tout cela forme un entassement colossal dont l'aspect frappe d'étonnement, et que le voyageur, emporté à toute vapeur sur le chemin de fer, ne manque pas d'admirer de loin, en se promettant bien d'aller un jour l'admirer de près.

C'est ce que nous allons faire, — bien rapidement à notre grand regret ; — mais la ville des Baux nous appelle et la journée suffira à peine pour voir, en courant, les merveilles qui nous attendent.

L'église est double et se compose d'une nef souterraine et d'une nef supérieure, l'une et l'autre à plein cintre et d'une grande simplicité. L'église souterraine présente d'admirables jeux d'ombre et de lumière dont s'est inspiré, sans doute, le peintre d'intérieurs Granet qui était Provençal. L'église supérieure paraît être inachevée, car sa nef est trop courte ; mais le chœur, sans nul ornement, est d'une grande noblesse, et un architecte du XIVe siècle a accolé au transept de gauche une charmante petite chapelle gothique, dont le sol s'est effondré avec la voûte qui le supportait.

Attenant à l'église et plus ruiné qu'elle, s'étend un cloître dont les grands arceaux à plein cintre se subdivisent en quatre petits arcs romans, soutenus aujourd'hui par des pièces de bois et des pierres posées les unes sur les autres, de façon à remplacer les colonnettes byzantines qui ont disparu.

Vient ensuite une tour carrée d'une grande élévation, dont les hautes murailles, parfaitement intactes et dorées par cinq siècles de soleil, sont couronnées d'élégants mâchicoulis. L'intérieur est ogival, et, comme dans tous les édifices de ce genre, un escalier en spirale, tournant dans l'épaisseur des murs, conduit à la plate-forme supérieure d'où l'on plane sur toute la contrée. Quand nous y montâmes, cette plate-forme était tout embaumée par de petits œillets sauvages aux fleurs roses, dont la graine, apportée là sans doute par quelque semeur ailé, s'était multipliée d'année en année, se ressemant elle-même entre les dalles du XIVe siècle. C'était charmant.

Le prieuré, relié au cloître par un large arceau surbaissé, style Mansard, est la partie la plus ruinée du monastère, quoiqu'elle ne

date que du siècle dernier. On y retrouve les hautes fenêtres, les larges escaliers à marches basses, les murs nus, enfin cet aspect de grandeur morne et glaciale dont peuvent se faire une idée ceux qui connaissent le palais de Versailles et le soubassement de la colonnade du Louvre. Mais ce Versailles monacal semble avoir subi une invasion de Cosaques : les murs sont éventrés ; les fenêtres béantes ; les escaliers ont laissé leurs degrés de pierre s'écrouler les uns sur les autres ; les voûtes entr'ouvertes menacent la tête des visiteurs : on n'a pas idée d'une dévastation pareille. Et parmi cette confusion de ruines et de plâtras, certains détails de sculpture *rococo*, comme, par exemple, des colombes, des houlettes et des nœuds de ruban, dignes du boudoir d'une marquise, semblent sortir des mains de l'artiste et grimacent singulièrement, à deux pas du cloître austère du XI^e^ siècle, et au milieu du paysage rigide qui sert de cadre au tableau. Une suite de murs, commencés et interrompus, explique, du reste, cette destruction rapide : ce bâtiment grandiose n'est qu'une partie de l'édifice projeté et il n'a jamais été terminé lui-même. Or, rien ne tombe plus vite en poussière, on le sait, que les constructions inachevées. La Révolution est venue, un beau jour, disperser les moines, les architectes et les maçons ; le monument incomplet est resté ouvert aux intempéries et aux terribles vents de la Provence, et bientôt ce qui devait devenir un splendide témoignage de richesse et de puissance n'a plus été que ruines et décombres.

Près de la tour, et appuyé contre le roc qui la supporte, un escalier aux marches déchaussées et encombrées d'herbes descend jusqu'à une porte basse par laquelle on pénètre dans le cœur du rocher. Là, un spectacle étrange nous attendait, car ce rocher renferme une autre église souterraine, dont quelques pans de maçonnerie relient entre elles les diverses parties, creusées dans le roc même. Figurez-vous une grotte factice, où l'on a ménagé trois grossiers piliers qui la séparent en deux petites nefs, et dont on a fermé l'entrée par un mur percé de fenêtres romanes et soutenu extérieurement par quelques contreforts. Nous retrouverons à la ville des Baux, appliqué en grand, aux chaumières comme au manoir féodal, ce système de construction primitive dont la nature fait en partie les frais. Rien de rude comme cette crypte, que les archéologues font remonter au V^e^ ou au VI^e^ siècle (1)

(1) Mérimée. *Notes d'un Voyage dans le Midi de la France.* Paris, 1835, in-8°, p. 308.

et que les traditions locales affirment être contemporaine de saint Trophime, l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, envoyés par saint Paul pour prêcher la foi nouvelle dans les Gaules. On va même jusqu'à affirmer que le Saint y a dit la messe, et l'on appelle *Confessionnal de Saint-Trophime* deux réduits étroits communiquant entre eux par un trou, et où se voit une sorte de siége barbare à peine ébauché, le tout taillé en plein roc.

Notre voiture était allée nous attendre à la chapelle Sainte-Croix, située au pied du côteau, à une portée de fusil de l'abbaye, et dont une inscription en lettres onciales attribue l'érection à Charlemagne, en mémoire de quelque grande bataille remportée sur les Sarrasins aux environs d'Arles. Par malheur, la critique moderne, qui ne respecte rien, a déclaré cette vénérable inscription parfaitement apocryphe, et a accusé les Bénédictins de Montmajour de l'avoir fabriquée pour abriter leur communauté sous un patronage illustre, et aussi probablement pour faire tort d'une victoire à Charles-Martel, à qui les moines du Moyen-âge n'ont jamais pardonné d'avoir rançonné les couvents. Quoi qu'il en soit, la chapelle a été dédiée en 1019, ce qui est déjà fort honnête (1), et son apparence de mausolée antique produit un très-bon effet. Elle est assise sur un roc à fleur de terre, et la surface de ce roc présente un grand nombre de trous en forme de cercueils, creusés dans la pierre, profonds d'un pied environ et alignés comme les tombes d'un cimetière. Il s'en trouve de toutes les grandeurs, depuis la taille d'un homme jusqu'à celle d'un nouveau-né. Dans quel but a-t-on pu creuser ces trous, qui semblent destinés à recevoir des morts, et dont le peu de profondeur ne permettrait pas de faire usage sous peine d'épidémie? C'est un problème sur lequel les antiquaires ne sont pas d'accord; c'est aussi ce qui fut, entre nous, le sujet d'une longue discussion qui, comme presque toutes les discussions, ne prouva pas grand'chose (2).

(1) Mérimée, *loco cit.*, p. 304 et 305.

(2) Dans son célèbre *Voyage*, Millin dit de l'abbaye de Montmajour : « Elle est » à présent détruite (!!); on y voit cependant encore, dans l'ancien cloître, l'épitaphe » de Geoffroy, comte de Provence. Auprès est la petite chapelle de Sainte-Croix, » dans laquelle on lit une longue inscription..., etc. » Ainsi, de cet admirable monastère que nous venons de parcourir, le savant Millin n'a vu que deux inscriptions! (V. Millin, t. IV, p. 2).

III.

La question était loin d'être épuisée lorsque nous remontâmes en voiture, et elle aurait pu nous mener loin, si mon ami l'Arlésien n'avait appelé notre attention sur une colline boisée, sœur jumelle de Montmajour, laquelle se dressait, sur notre droite, à une petite distance de la route.

— Vous voyez bien, nous dit-il, cette élévation dont le sommet est couronné de rochers à pic, taillés par la nature en forme de bastions? C'est la montagne de Cordes, sur laquelle campa l'émir Abdérame et à laquelle il laissa le nom de sa chère capitale andalouse, Cordoue. Presque inaccessible de ce côté, elle s'abaisse en pente douce sur le flanc opposé, qui était défendu par un mur en blocaille dont on voit encore les restes, et mieux encore par les eaux d'un étang, aujourd'hui desséché; car, ainsi que la Ville éternelle sa mère, la Rome gauloise avait ses Marais-Pontins. Cette montagne, sur laquelle j'ai chassé bien des fois, est hérissée de broussailles et d'arbustes nains, et c'est à grand peine qu'on y marche au milieu des chênes verts, des chênes kermès, des asphodèles et de toute une végétation enchevêtrée qui se ressent du voisinage de Montmajour. Vers le centre du vaste plateau qui s'étend là-haut, s'ouvre une grotte creusée de main d'homme, et appelée dans le pays la *Grotte des fées*. C'est là, suivant une tradition du pays, que les Sarrasins cachaient leurs trésors. Certains savants la croient d'origine celtique, lui trouvant, disent-ils, la forme d'une épée gauloise. Je n'oserais les contredire, mais le nom de Cordes me semble militer fortement en faveur de l'émir de Cordoue.

Comme notre ami finissait de parler, nous passions au pied de nouvelles ruines, debout au sommet d'une petite éminence et nommées par les Provençaux *lou Castelet*, le petit Castel. C'est en effet une petite forteresse, avec une petite enceinte de petites courtines croulantes et envahies par des lierres superbes : on n'y trouve d'à peu près complet que l'abside d'une chapelle romane. Ce manoir en miniature ferait certainement une très-charmante fabrique dans un parc; mais il semble un peu maigre sur cette terre d'Arles, si riche en débris de tous les âges, et au bord du chemin qui mène de Montmajour aux Baux. Une ferme s'est installée dans ce nid abandonné

de hobereaux détrousseurs ; un potager s'étale sur les glacis ; des charrettes sont remisées sous les voûtes seigneuriales et des poules picorent sur les tombes.

Un peu plus loin, nous trouvâmes le village de Fontvielle (*Fons vetus*), dont les carrières ont fourni les matériaux de presque tous les édifices d'Arles (1). Comme au temps où l'on élevait les Arènes et le Théâtre romain, la route est encombrée de chariots transportant des cubes de pierre d'une blancheur éblouissante : ces chariots suivent bien encore la direction de la ville ; mais on ne bâtit plus guère à Arles, et les belles pierres de taille de Fontvielle ne s'acheminent vers la cité de Constantin que pour y prendre le chemin de fer qui les portera à Lyon ou à Marseille. Fontvielle est dominé par une haute tour carrée à mâchicoulis. Naturellement, Fontvielle, d'où sont sortis tant de monuments, devait avoir son monument aussi. Car, dans cette campagne arlésienne, on ne peut faire un pas sans rencontrer la trace des puissances romaine, théocratique ou féodale, et nous devions comprendre mieux que jamais, avant le soir, combien est juste ce mot du plus poète des historiens : « Tout ce Midi si beau, c'est » néanmoins, comparé au Nord, un pays de ruines (2). »

Cependant nous avancions. Tantôt la campagne se montrait fertile, tantôt c'étaient des rochers à fleur de terre, sur lesquels, avant qu'il y eût des routes dans le pays, les lourds chariots gallo-romains ont creusé un lacis de profondes ornières encore béantes, où courent aujourd'hui les lézards. Parmi ces rochers, poussent des bruyères et de petits chênes verts, dont le feuillage sombre contraste avec la pâle verdure de l'olivier, et dont les attitudes tourmentées indiquent assez que le Mistral leur a livré souvent de rudes assauts. La plaine s'étend à perte de vue, constamment bornée par une chaîne de montagnes bleuâtres, d'un ton magnifique et d'une forme superbe, ce qui fournit à mon ami le peintre l'occasion d'une observation très-judicieuse, à savoir qu'en Provence, comme en Italie, quelle que soit l'aridité du paysage et fût-ce même au milieu des cailloux mythologiques de la Crau, les lointains sont toujours splendides.

(1) *Millin*, t. IV, p. 3.

(2) Michelet, *Histoire de France*, t. II, p. 54.

IV.

Comme nous cheminions, sans que rien parût devoir attirer de sitôt notre attention, l'Arlésien, encouragé par le succès de son *speech* relatif à la montagne de Cordes, ne tarda pas à reprendre la parole :

— Vous qui allez aux Baux, nous dit-il, avez-vous au moins quelque notion de leur histoire ?

Nous fûmes obligés de convenir que nous ne nous étions préoccupés que du côté pittoresque des ruines et du paysage, et que nous ne savions pas le premier mot du passé de cette cité déchue.

— Eh ! bien, reprit-il, sans être très-ferré, j'en sais un peu plus que vous. Il n'y a pas longtemps, il est vrai, puisque ma science date de quelques heures. Pour me préparer au voyage d'aujourd'hui, j'ai passé la soirée d'hier à parcourir une petite brochure qui moisissait dans un coin de ma bibliothèque, et où j'ai trouvé toute l'histoire de la ville de Baux et de la famille souveraine qui y régna (1). Si cela peut vous être agréable, je vous dirai les faits saillants qui me sont restés dans la mémoire.

Nous acceptâmes sans façon l'érudition de notre ami, comme nous avions accepté sa voiture, et, pendant que son cheval trottinait sur la roche dure, notre automédon commença en ces termes :

— Ainsi que toute histoire qui se respecte, celle qui nous occupe est fort obscure à son début. Les Sires des Baux prétendaient tirer leur origine de Balthazar, l'un des trois rois mages, lequel, sous Théodose, aurait fondé, au sommet d'un rocher, près d'Arles, un château qui prit son nom (2). Aussi portaient-ils *de gueules à la Comète aux seize rais d'argent*, en mémoire de l'étoile miraculeuse qui avait conduit leur ancêtre à Bethléem.

— Sous Théodose ! s'écria le Docteur, c'est à dire plus de trois siècles et demi après la naissance du Christ ! Ce mage devait faire un bien beau vieillard !

— Une autre conjecture qui satisfera peut-être mieux Monsieur le Docteur, reprit notre ami, assigne pour fondateurs au château des Baux les Balthes, famille si puissante et si illustre chez les Goths et

(1) *Notice historique sur la Ville des Baux en Provence et sur la maison des Baux*, par Jules Canonge. Avignon, 1857, in-18.

(2) *Balthio*, *Balio*, *Baucio*, disent les vieilles chartes.

les Visigoths, que leurs rois se disaient descendus d'elle. Quoi qu'il en soit, le nom du château ne devint le nom de la famille qu'à dater de l'an 1000.

— C'est déjà un fort respectable millésime, fit le Docteur en allumant son cigare à celui du peintre.

— Si vous êtes curieux de connaître, par le menu, les faits et gestes de tous les Bertrand, de tous les Hugues, de tous les Raymond, de tous les Barral qui régnèrent sur les Baux, je vous renverrai à M. Jules Canonge, l'auteur de la brochure où sont consignées ces belles choses. Vous y verrez Raymond des Baux suivre en Palestine son homonyme Raymond V, comte de Toulouse, et se faire excommunier, en 1122, pour avoir participé au sac de l'abbaye de Saint-Gilles. Vous y verrez les Sires des Baux mêlés avec toute la noblesse provençale, à la lutte que les comtes de Provence eurent à soutenir, au XII^e^ siècle, contre la maison d'Aragon, et qui ne prit fin que par l'intervention de l'empereur Frédéric Barberousse en personne. Mais cette guerre, qui mit la Provence à feu et à sang, augmenta l'importance des Baux, en ce que, la contrée étant ravagée en tous sens, les populations environnantes vinrent se grouper autour du château où elles trouvèrent protection. Les paysans y bâtirent des chaumières ; les familles nobles y construisirent les palais dont nous allons visiter les restes ; il en résulta une grande bourgade, qui prit bientôt le titre de ville et s'entoura de remparts.

— Votre brochure ne mentionne-t-elle pas quelque épisode intéressant ? demanda l'un de nous.

— Elle en mentionne plusieurs, et l'on y trouve même une des nombreuses variantes de la légende si connue de Gabrielle de Vergy.

— Chaque province a la sienne, fit le peintre, à commencer par la Picardie mon pays, où le château de Fayet conteste à la Bourgogne l'*honneur* d'avoir servi de théâtre à cette romanesque horreur.

— Voici la version provençale, continua notre Arlésien, telle que je l'ai trouvée chez M. Canonge. — Le poète Guilhem de Cabestaing devint amoureux de Bérangère des Baux et lui inspira une passion si forcenée qu'elle voulut le posséder sans partage. Par le conseil d'une sorcière elle lui donna un philtre dont la violence le fit entrer en convulsion et lui troubla l'esprit. Guéri par un médecin de ses amis, il conçut de l'aversion pour Bérangère, l'abandonna et adressa ses hommages à Tricline Carbonnelle, dame de Roussillon, femme

de Raymond de Seillans, seigneur brutal et jaloux. Tricline aima le poète avec emportement, et naturellement son mari en prit de l'ombrage. Un jour, ayant rencontré Guilhem seul dans la campagne, il le tua et lui arracha le cœur qu'il fit apprêter par son cuisinier et servir le soir à sa femme sous le pseudonyme appétissant de venaison. Comme elle vantait la délicatesse du morceau, Raymond lui montra, d'une main furieuse, la tête sanglante du malheureux poète.

— Quel aimable gentilhomme ! fit le docteur entre deux bouffées.

— Mais je la connaissais déjà, la calamiteuse aventure de votre déplorable troubadour, s'écria le peintre. Guilhem de Cabestaing ! Attendez donc... Eh ! parbleu, j'ai lu quelque chose comme cela dans les *Nouvelles nouvelles* de Méry. Seulement, la femme de Raymond de Roussillon s'y nomme Marguerite, et il n'y est nullement question de cette Bérangère des Baux sans laquelle Cabestaing n'aurait pas trouvé place dans votre récit, ce matin. En outre, la tragédie se passe sur les bords du Rhône, au château de Tarascon.

— Cela prouve, ajouta sentencieusement le docteur, que, de même que plusieurs villes ambitionnaient la gloire d'avoir vu naître le poète Homère, plusieurs châteaux se disputent l'honneur d'avoir vu mourir le troubadour Cabestaing.

— Toujours est-il, dit l'Arlésien, que, s'appelât-elle Tricline ou Marguerite, la noble dame se jeta par la fenêtre sur le pavé de la cour du manoir ; d'autres disent se laissa mourir de faim, ne voulant plus prendre aucune nourriture, après ce tendre cœur.....

— Qu'est-ce que vous me chantez avec votre *tendre cœur* ? s'écria le docteur exaspéré. Encore une figure de rhétorique absurde qui me met hors de moi ! Le cœur ! un rond de chair coriace qu'aucune sauce ne pourrait faire prendre pour de la *venaison*, quoi qu'en dise la chronique. Pour les phraseurs qui n'en connaissent que l'orthographe, le cœur est la source du sentiment, le foyer des plus nobles passions. Vous riez ! mais si vous l'aviez vu fonctionner, si vous l'aviez disséqué, malheureux que vous êtes, vous sauriez que ce fameux cœur qu'on nomme à tout propos, et hors de propos, est tout bêtement un muscle creux, une poche banale, qui emploie toute sa poésie à recevoir et à chasser un liquide assez trouble, comme pourrait le faire un vulgaire piston.

Ici le docteur fit une pause pour reprendre haleine, et aussi pour rallumer son cigare qui menaçait de s'éteindre, puis il continua :

— Quand vous avez dit : *La bravoure est l'apanage des grands cœurs*, vous êtes enchantés de la sonorité de votre période et plus encore de la découverte que vous croyez avoir faite en rattachant l'effet à sa cause. Naïve illusion qu'un lièvre même ne saurait partager ; car il doit sentir, et l'anatomie nous a appris qu'il porte en lui le plus *grand cœur*, le cœur proportionnellement le plus volumineux de toute l'échelle animale, de laquelle je veux bien encore, à cause de vous, ne pas injurieusement exclure l'homme. Voyez-vous maintenant, Messieurs les sentimentalistes, ce qu'il faut penser du cœur en littérature ?

— Voilà un terrible physiologiste ! murmura l'Arlésien.

— Bravo, Docteur ! s'écria l'un de nous en riant.

— Mouvements divers ! ajouta le peintre.

— Tout cela est fort bien, dis-je ; mais la boutade anatomique de notre cher Esculape nous a un peu éloignés de notre histoire des Baux, dont je ne serais pas fâché d'entendre encore quelque chose avant d'arriver au terme de notre voyage.

— A la fin du XII^e^ siècle, reprit l'Arlésien en fouettant son cheval, la principauté d'Orange passe dans la maison des Baux ; Bertrand des Baux reçoit de l'Empereur le droit de se qualifier Prince d'Orange et d'en prendre les armes avec la couronne de souverain. C'est ici que commence la plus grande splendeur de la maison des Baux, dont les princes, amoureux des aventures, arrosent de leur sang la terre d'Italie et d'Espagne, les sables de la Palestine, et, dit leur historien, « se font toujours remarquer par une fierté sauvage qu'ils semblent tenir du roc, leur berceau. »

— En revanche, dis-je, les princesses de Baux paraissent avoir eu des mœurs beaucoup plus douces, car, si je ne me trompe, le nom de plusieurs d'entre elles figure, dans l'étude de Raynouard sur les *Cours d'amour*, au nombre des juges gracieux qui tranchaient, en dernier ressort, les questions les plus délicates de la galanterie.

— Enfin, trois fois assiégé, rasé deux fois, le château des Baux avait duré plus de onze siècles, lorsque, en 1631, des partisans de Gaston d'Orléans, chassés de la ville d'Aix, vinrent y chercher un refuge. Le sieur de Soyecourt, lieutenant de Guise, qui commandait à Aix, vint mettre le siége devant la place des Baux, qui, après quelques jours de résistance, se rendit à discrétion. Par ordre du roi Louis XIII,

la ville fut démantelée, et le salpêtre mit en un seul jour la redoutable forteresse dans l'état où nous la verrons tout-à-l'heure.

Nous venions de traverser le village de Maussane : nous tournâmes à gauche pour prendre un chemin raboteux, et bientôt notre ami l'Arlésien nous dit en allongeant le bras vers une montagne placée à deux kilomètres devant nous : « Voici les Baux ! »

Nous nous trouvions en présence d'un colossal bloc de roches sombres et perpendiculaires, couronnées de ruines en dents de scie qui, de la distance où nous étions, se confondaient avec leur gigantesque piédestal. C'est au point que, sans notre prévoyant conducteur, nous n'aurions jamais deviné que ces masses brunes et dentelées étaient le but de notre pèlerinage. Mais il avait eu soin de se bien renseigner auprès des paysans de Maussane, dans ce dialecte musical d'Arles, où le grec, le latin et l'arabe ont successivement déposé leurs sonores alluvions.

Le chemin, après avoir contourné la montagne des Baux, pénètrait dans une sorte de cirque fermé par d'infranchissables rocs à pic dont les flancs étaient tachés çà et là de plaques vertes par le feuillage des lierres. A droite, sur les sommets, quelques murailles continuaient la ligne menaçante des rochers ; un clocher montrait sa flèche entre les murs et les pitons : notre ami ne nous avait pas trompés. C'était bien sur ces hauteurs, en apparence inexpugnables, que les sires des Baux avaient placé, comme une aire de vautour, le siége de leur puissance ; c'est de là qu'ils commandaient à 79 villes, bourgs ou châteaux, dits *places Baussenques* (1) ; c'est de là qu'ils inquiétaient les comtes de Provence et les rois d'Arles ; c'est de ce coin perdu qu'ils avaient pris leur essor pour entrer dans l'illustre maison d'Orange, qui devait un jour fournir des souverains à la Hollande et à l'Angleterre.

Nous avions vu bien des donjons sur le Rhône et bien des burgs sur le Rhin ; nous connaissions le gigantesque palais des Papes d'Avignon ; nous avions visité les incomparables ruines de Coucy, les plus imposantes peut-être que conserve la France ; mais Coucy

(1) Les sires des Baux auraient pu augmenter ce nombre de 79, s'ils n'eussent pas attribué, dit-on, une influence cabalistique à la combinaison du 7 et du 9 (Jules Canonge, p. 32).

s'élève dans un pays bocage et sur un riant côteau boisé ; mais une jolie promenade a enlevé en partie au rocher d'Avignon ce qu'il pouvait avoir jadis de sinistre, et aucun des manoirs restés dans nos souvenirs n'est situé en un lieu aussi sauvage, aussi menaçant, et mieux fait pour donner une terrible idée de la puissance féodale.

Nous étions prévenus que la dévastation s'était appesantie sur les Baux, et que nous n'y trouverions pas de ces merveilles d'architecture militaire qui nous avaient étonnés ailleurs ; nous savions, en revanche, que ce n'était pas seulement un château, mais toute une ville en ruine qu'il y avait là-haut : aussi doit-on comprendre avec quel empressement, après avoir remisé cheval et voiture dans une des trois ou quatre maisons de la vallée, nous nous mîmes en devoir de commencer l'ascension du chemin raide et pierreux qui conduit à la ville des Baux.

V.

Le docteur n'avait guère parlé jusque-là. Il s'était laissé prendre insensiblement à la grandeur des tableaux que nous avions sous les yeux, lorsque tout-à-coup il s'écria d'un air triomphant :

— Voyez si je n'avais pas raison !

Et il nous montrait, au bas de la rampe pierreuse qui monte à la ville en serpentant aux flancs de la montagne, un cube en maçonnerie que surmontait une petite croix de fer, sur laquelle on ne voyait pas trace du moindre bras d'ivoire. Nous rendîmes hommage à la perspicacité du docteur, et Alex. Dumas fut, séance tenante, condamné par défaut à n'être cru sur parole par aucun de nous.

De petits ânes, conduits par des femmes, et portant chacun un baril sur le dos, montaient et descendaient, se croisant sur le sentier raboteux que nous suivions : ces ânes sont les porteurs d'eau des Baux et vont chercher, dans la vallée, l'eau qui manque à la ville. Pendant l'hiver, lorsque le verglas ne permet pas aux ânes de faire le trajet, les habitants sont réduits au contenu de quelques citernes.

Bientôt nous nous trouvâmes en présence d'un arceau en pierres rongées, que couronnait un blason à moitié effacé, surmonté d'un pot de fleurs, le tout sculpté grossièrement : c'était l'unique porte de la ville. Les battants, en bois vermoulu et réduit à l'état de liége, étaient hérissés de vieux clous et soutenus par des ferrures et des

gonds rouillés sur lesquels ils n'ont pas dû tourner depuis bien longtemps, car ces portes seigneuriales n'ont plus rien à garder et elles restent ouvertes jour et nuit.

Nous suivîmes quelques rues montantes, étroites et pierreuses, entre une double rangée de constructions effondrées, dont la plupart conservaient en leur délabrement une tournure vraiment monumentale : au premier coup-d'œil, certaines maisons paraissaient habitables, tant leur façade semblait bien assise ; mais il n'y avait que cela. Le reste n'est que dévastation : plus de portes, plus de fenêtres, plus de plafonds : les pierres sont dentelées et vermiculées comme des madrépores. Tout est en ruine, même les rochers qui sont rongés comme les murs, tant la pierre des Baux est tendre et friable.

Comme nous gravissions la rue qui mène à l'Eglise, nous rencontrâmes une procession : deux haies d'enfants roses et de jeunes filles en blanc escortaient le dais, devant lequel marchait solennellement un Suisse convenablement empanaché.

— Tout ceci, dit le Docteur, ne ressemble guère aux fiévreux déguenillés que nous avait annoncés votre auteur, et je commence à croire, quoi qu'il en dise, qu'il y a ici un Curé.

— Ça me fait bien cet effet-là, répondit le peintre.

Pour laisser passer la procession nous avions pris une rue à gauche, dont les pentes, tantôt pavées de dalles en escaliers, plus ou moins déchaussées, tantôt semées de gros cailloux ronds, nous conduisirent au *Plan du Château*. On nomme ainsi une sorte de glacis qui domine la ville et que tapisse un gazon ras, moitié herbe, moitié mousse, et fin comme du velours. C'est là sur un rocher énorme, creusé et fouillé en tout sens, que s'élève le château dont le roc lui-même fait partie. C'était un immense édifice rectangulaire, sans tours, sans donjon, sans rien de cet aspect militaire et menaçant que conservent d'ordinaire les débris des résidences féodales : sa position escarpée suffisait à la défense. On retrouve, creusés dans le roc qui supportait les logis seigneuriaux, toutes sortes de communs : cuisines, buanderies, salles de bains avec baignoires monolithes taillées aussi dans la roche : toute une installation de troglodytes cyclopéens. Quels feux devaient flamber et quelles broches devaient tourner dans de semblables cuisines ! Ce système d'habitation, qui consiste à creuser tout simplement au lieu de bâtir, se retrouve, de tous côtés, dans la ville des Baux, et il a dû grandement simplifier la besogne du sieur de

Soyecourt, quand Richelieu eut décidé la ruine du manoir. On n'eut qu'à enflammer du salpêtre dans une ou deux de ces salles monolithes, pour renverser à la fois et le roc et le château qu'il portait ; mais le château et le roc étaient si bien soudés l'un à l'autre, qu'en plus d'un endroit ils sont tombés tout d'une pièce, sans que leur ciment cédât dans la chute, semblables à ces tours dont parle le poète, « qui ont chancelé comme des hommes ivres, et qui sont tombées comme des hommes morts (1). »

D'immenses pans de murs sont ainsi étendus sur le sol qu'ils couvrent au loin ; si l'on entre dans la partie restée debout, on ne trouve que chaos, dévastation, galeries interrompues au bout de quelques pas et aboutissant à des abîmes. Point de détails d'architecture, comme si les rudes sires des Baux avaient dédaigné les ornements pour leur manoir. Ils semblent n'avoir admis ce luxe que pour la maison de Dieu, car on ne trouve trace d'ornementation que dans une charmante chapelle gothique dont les voussures sont à peu près intactes : au-dessus de cette chapelle et tout au sommet du roc, on voit encore un de ces clochers, si communs dans le Midi, où les cloches sonnent à ciel ouvert : il y avait place pour deux cloches et l'on dirait un pignon à deux fenêtres.

Quels terribles concerts doivent se faire entendre au milieu de ces ruines, les nuits où le Borée noir des Grecs, que les Provençaux appellent le Mistral, se déchaîne sur la cité morte, et quelles belles histoires de revenants ces bruits formidables ont dû faire éclore dans les imaginations crédules de nos pères !

Après avoir bien fureté cet étrange château dans tous les coins, non sans avoir parfois éprouvé le vertige, nous gagnâmes la large esplanade gazonnée, où sans doute les maîtres du lieu firent plus d'une fois manœuvrer et parader leur petite armée. On jouit, de ce point culminant, d'une vue splendide sur la ville, sur les rochers environnants et sur tout le pays; aussi, est-ce le rendez-vous de la jeunesse et trouvâmes-nous réunis à cet endroit de belles jeunes filles, sous ce charmant costume arlésien qu'on ne voit plus à Arles, et de vigoureux garçons qui riaient, causaient, chantaient et paraissaient occupés de tout autre chose que d'archéologie. Là aussi nous observâmes une ruine cylindrique, ayant moins l'air des débris d'un

(1) V. Hugo. *Le Rhin*. Lettre 28.

donjon que des restes d'un moulin à vent. Si ce n'est un moulin, ce fut très-probablement la seule tour de ce singulier manoir.

De là, nous descendîmes vers l'Eglise, édifice roman à cintre surbaissé, où l'on pénètre par un large escalier aboutissant à un perron. Quelques parties de ce monument appartiennent aux dernières années du style gothique et une tourelle ornée de gargouilles date seulement de la Renaissance. Dans cette église, qui n'a rien de bien remarquable, nous trouvâmes le Curé revenu de la procession : c'était un jeune ecclésiastique fort hospitalier, qui nous força à entrer dans son presbytère, où sa mère nous offrit des rafraîchissements. Isolé comme il l'était au milieu d'une population de braves gens, fort honnêtes sans doute, mais fort illettrés, cet aimable prêtre semblait heureux de pouvoir parler un instant d'art et de littérature. Il nous donna d'excellents renseignements sur la pauvre paroisse dont il était le pasteur, et il voulut nous servir de guide dans les courses qui nous restaient à faire.

Il nous fit remarquer d'abord, tout à côté de chez lui, une charmante maison du XVI^e^ siècle qui avait été la résidence de la famille des Porcelets et qui, maintenant, sert d'Ecole communale. — Dans un jardin entouré de murs, où nous ne serions certes pas entrés sans lui, nous admirâmes une large fenêtre de la Renaissance, seule debout au milieu d'un chaos de débris et de ronces, et accostée d'une petite porte cintrée à laquelle conduit un escalier aux marches tremblantes. Au-dessus de cette fenêtre dont les meneaux forment croisillons, nous lûmes cette inscription huguenote : *Post tenebras lux.* 1571. — Un an avant la Saint-Barthélemy! Le curé nous affirma cependant que les archives de la paroisse et de la ville ne portaient pas trace de huguenoterie.

Il nous fit remarquer aussi une chapelle aux voûtes effondrées où l'on a, sans façon, installé un jardin : quelques arbres passent, par les ogives entamées, leurs branches sur lesquelles chantent les oiseaux.

Ici, c'était le pressoir seigneurial, avec blasons aux clefs de voûte, montrant encore, creusée dans le roc, la place du pressoir et de ses deux vis ; là, c'était un escalier en spirale, brusquement interrompu par la destruction et n'aboutissant plus à rien ; partout des portes et des fenêtres ornées ; des murs croulants, sans plafonds, sans toits, mais conservant le caractère des architectures charmantes des XV^e^ et XVI^e^ siècles.

Sur le sommet d'un rocher, placé au pied du château, à une extrémité de la ville, nous trouvâmes une seconde édition des fosses incompréhensibles et creusées dans le roc qui nous avaient tant intrigués, le matin, à l'abbaye de Montmajour. Au lieu de recommencer à nous chamailler au sujet de ces trous mystérieux, nous nous mîmes à faire le tour du château, afin de connaître cet édifice sous toutes ses faces.

Du côté qui regarde la campagne, la dévastation est encore plus complète que du côté de la ville. Ce qui est resté debout se dresse à pic sur le rocher à pic ; mais ce qui a cédé au salpêtre de Richelieu n'offre qu'un amas de décombres où la roche et la maçonnerie ne présentent plus que des gravois, et sont, à la lettre, réduites en poudre. On ne peut se figurer une destruction aussi absolue.

L'aimable curé, qui s'était si gracieusement improvisé notre guide, nous conduisit jusqu'à une affreuse chapelle moderne dont nous ne dirions rien sans le rocher auquel elle est adossée. C'est un monolithe, présentant la forme d'un cône irrégulier, et sur lequel on voit sculptées grossièrement en bas-relief trois figures qu'on appelle les Saintes Maries et qui seraient l'image des trois saintes femmes Marie Salomé, Marie Jacobé et Marie Madeleine, débarquées miraculeusement près d'Arles, comme on sait, avec saint Lazare et saint Maximin, après la mort de Jésus.

En revenant sur nos pas pour aller reprendre notre voiture, nous trouvâmes, au milieu d'une brèche qui, de ce côté, semble servir de porte à la ville, une croix de pierre sur laquelle était sculpté un Christ dont les jambes avaient été brisées :

— Voilà, ou je me trompe fort, le Christ des *Impressions de voyage*, m'écriai-je.

— C'est, ma foi vrai ! fit le docteur, à l'antithèse près du bras d'ivoire et de la croix de fer : mais enfin le Christ sans jambes s'y trouve et Dumas est plus exact que je ne croyais.

— C'est une circonstance atténuante, dit le peintre : il ne reste à la charge du fécond auteur qu'un excès de rhétorique bien excusable chez un poète.

— Soit ! ajouta le docteur, et comme, après tout, nous lui devons le plaisir d'avoir fait aujourd'hui ce voyage, je lui pardonne de grand cœur !

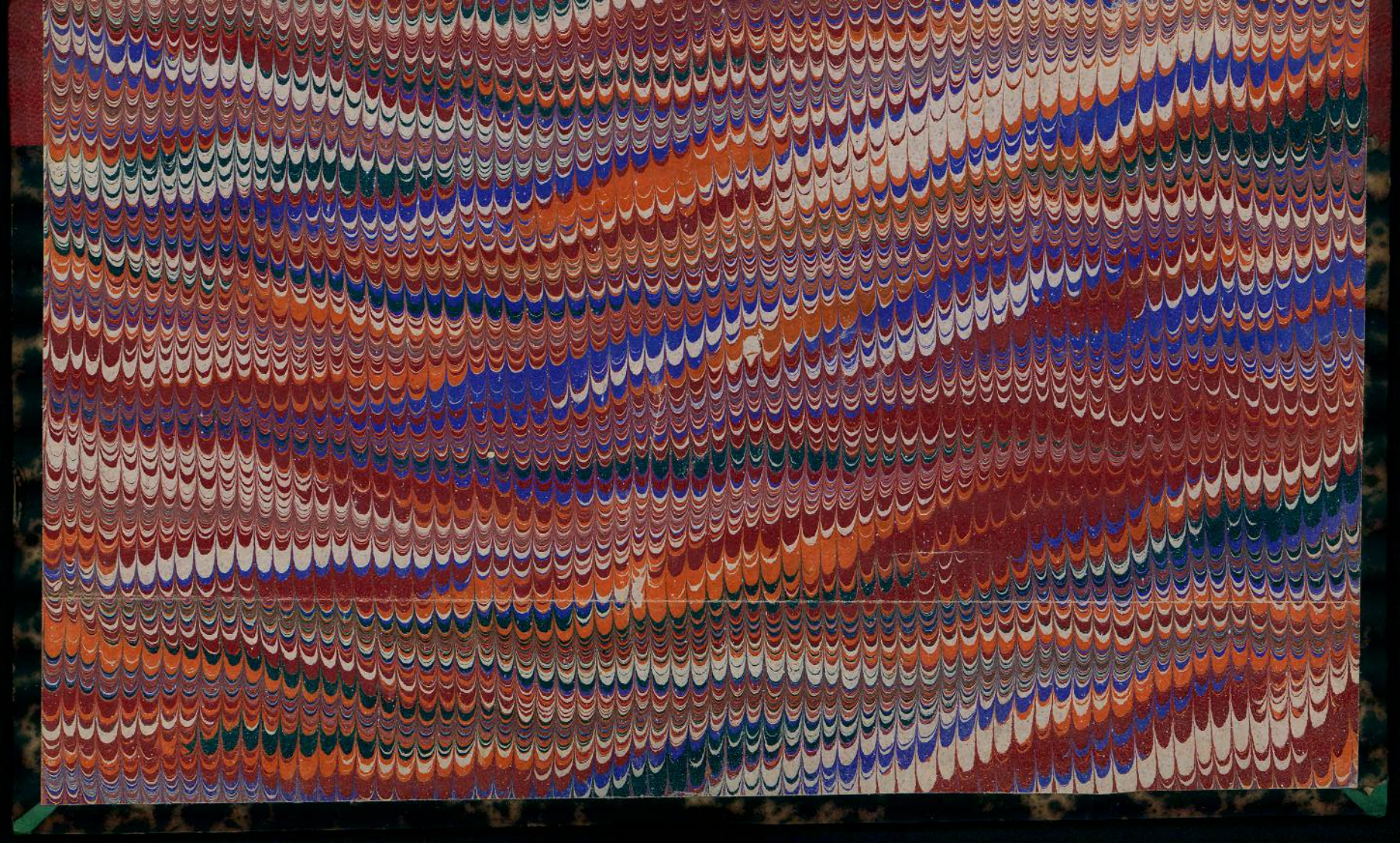
— Qu'est-ce que vous me chantez avec votre grand cœur ? riposta

l'Arlésien. Le lièvre a un plus grand cœur que vous, Docteur, et....

— Je suis pris ! répondit le Docteur en riant. Cela prouve que souvent l'habitude fait dire des choses dont on ne pense pas un mot, témoin cet athée du XVIIIe siècle qui s'écriait à tout propos : Ah ! mon Dieu !

Un instant après, nous faisions nos adieux au bon prêtre qui nous avait si bien accueillis, et nous reprenions la route d'Arles qui fut lestement parcourue, comme cela arrive d'ordinaire, quand on est traîné par un cheval regagnant son écurie. Il faisait encore presque jour quand nous rentrâmes à l'*Hôtel Pinus*, et le soir, en nous couchant, nous pûmes dire comme l'empereur Titus : « Nous n'avons pas perdu notre journée (1). »

(1) La population des Baux était : au XIIIe siècle de 3,600 habitants : au XIVe, de 3,000 ; au XVe, de 1,800 ; au XVIe, de 1,200 ; elle est de 5 à 600 au XIXe (Jules Canonge, p. 123).

TABLE.

	Pages.
Aigues-Mortes	1
D'Arles à Marseille	24
Marseille	37
Arles	79
L'Abbaye de Montmajour, la ville des Baux en Provence	101